

Traité de balistique

Alexandre Bourbaki

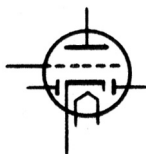


alto

TRAITÉ DE BALISTIQUE

Alexandre Bourbaki

Traité de balistique



Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
Canada**

Bourbaki, Alexandre

Traité de balistique

Nouvelles.

ISBN 2-923550-02-1

I. Titre.

PS8603.O942T72 2006

C843'.6

C2006-941705-9

PS9603.O942T72 2006

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
pour son soutien financier.

Alexandre Bourbaki remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
de son appui financier.

Certains des textes suivants ont fait l'objet d'une lecture publique en avril 2006.
Pour l'occasion, Alexandre Bourbaki était représenté par Nicolas Dickner,
Sébastien Trahan et Bernard Wright-Laflamme,
avec la collaboration des Productions Rhizome.

Illustration de la couverture :
Martin Giraldiv, Igor Skeniev/KX3 Communication

ISBN : 2-923550-02-1

© Éditions Alto, 2006

TABLE DES MATIÈRES

Le Sifr	11
Le Bavard de Svetlana	29
Le récepteur	35
Le remblai	53
Les funérailles	59
Premier hop	65
Le poids du monde	73
Deuxième hop	97
Quelle est la longueur de la côte gaspésienne ?	105
Laïka	143
Soyuz T	149
La mine	157
Troisième hop	163
Le plus beau trou qui soit	171
Un cheval nommé Gravity	179
Des lumières qui défilent sur un revolver d'argent	185
L'odyssée	205
Le bal	249
Un après-midi chez l'horloger	261

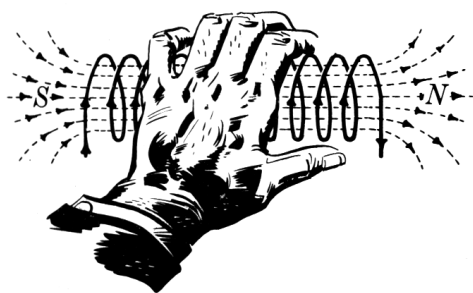


FIGURE 3.1

Le Sifr

Midi allait sonner lorsque Erik Weis entra dans l'Aile des archives en portant le courrier, les journaux du matin et un coupe-papier d'argent. Il traversa le grand vestibule et remonta la bibliothèque dans toute sa longueur, en direction du cocotier.

Étrange vision, en vérité, que ce cocotier planté au beau milieu de la bibliothèque, sous sa coupole de verre. Seamus Svart, arrière-grand-père d'Ernest, l'avait ramené de Mésopotamie lors de l'effroyable hiver de 1873. Jamais le mercure n'avait plongé si bas. Une pénurie de bois et de charbon sévissait sur tout Montréal et, près des quais, on retrouvait de pauvres diables congelés net par le vent du fleuve, raides comme de l'acier, surpris dans les poses les plus diverses.

Le cocotier avait bien grandi, depuis cet hiver terrifiant, et son feuillage vigoureux dominait les rayons. Il se sentait manifestement chez lui parmi les codex et les reliures.

Weis contourna le cocotier et pénétra dans la clairière dégagée au milieu des rayons. Une longue table en érable occupait cette oasis – et c'est là que se trouvait Ernest Svart, tel qu'il s'y était installé dix ans auparavant, les cheveux fous et le geste fébrile. Ses accessoires habituels l'entouraient – les piles de papier, les parchemins, la machine à écrire Remington et le boulier japonais –, mais au fur et à mesure qu'il s'approchait de la table, Weis remarqua le singulier artefact qui accaparait son patron ce jour-là.

Il s'agissait d'une sorte de capsule en argile rouge, manifestement fort antique, et qui paraissait d'ailleurs un peu anachronique au milieu de tout ce papier. L'air fasciné, Ernest grattait sa surface avec l'ongle de l'index, à la manière d'un détective privé.

Weis toussota.

— Monsieur ? Votre courrier.

Ernest leva un regard fiévreux.

— Weis, avez-vous un canif ?

— Un canif ? fit le vieil intendant en tâtant ses poches. Je crains que non. Par contre, j'ai ce coupe-papier.

— Donnez-le moi, vite !

Weis obtempéra. Ernest inséra la lame dans la mystérieuse capsule d'argile. On entendit un petit craquement et la capsule se fendit en deux, comme une noix.

Ernest ajusta ses lunettes et disparut.

Il n'y eut ni fumée ni éclair ni coup de vent – pas même un simple *pop* ! Ernest Svart s'était tout bonnement

évanoré, quelques secondes avant midi, ce premier septembre de l'an de grâce 1939.



Depuis la nuit des temps, une extraordinaire richesse avait permis à la famille Svart de se livrer aux manies les plus futiles. Le père d'Ernest, par exemple, ne s'intéressait qu'à ses usines d'armement, qu'il dirigeait depuis la résidence familiale, en plein cœur du Golden Square Mile.

Jamais Ernest ne l'avait-il vu s'intéresser à autre chose qu'à des mécanismes de revolver, des têtes d'obus et des recettes d'explosif. Ils ne se croisaient qu'à l'heure des repas, moments de silence où chacun gardait le nez dans son assiette. Ernest s'enfermait dans ses problèmes algorithmiques (il prisait l'algèbre), cependant que son père ressassait des problèmes d'approvisionnement ou de chaîne de montage.

En fait, ils ne partageaient qu'un seul sujet de discussion : la prochaine guerre. Où et quand aurait-elle lieu, quelle forme prendrait-elle ? Les rares occasions où ils abordaient cette épineuse question, la conversation dégénérait. Invariablement, Ernest reprochait à son père de ne mesurer le monde qu'à l'aune de sa fabrique de pétards. Le vieil homme se gonflait alors comme un crapaud furibond.

— Le Canada aurait eu l'air idiot en 1917, à Vimy, sans mes *pétards* !

— Vos armes appartiennent au passé ! Ce sont les mathématiciens qui remporteront les prochaines guerres, pas les artilleurs !

Et ainsi de suite.

Ils habitaient, en somme, deux univers éloignés l'un de l'autre – et cette distance s'accroissait lorsque le père tomba malade, en octobre 1929. Sentant la fin approcher, il se barricada dans son bureau, ne daignant même pas recevoir le médecin. Il cessa définitivement de vivre lorsque la tumeur attaqua son nerf optique et le laissa aveugle, incapable de diriger son usine.

La mort survint peu après, simple coup de tampon au bas d'un formulaire.

Ernest aurait aimé éprouver de la tristesse, mais ce trépas ne représentait que la disparition d'un inconnu, le x d'une équation algébrique qui soudain se simplifiait. Le jeune homme se retrouvait désormais seul, nanti d'une fortune aux contours si lointains qu'ils en devenaient flous.

Une fois les obsèques terminées, il fit appeler le vieux Erik Weis, intendant de la famille Svart depuis un nombre incalculable d'années.

— Monsieur désire ?

— Weis, j'aimerais savoir combien de temps me durera la fortune de mon père.

— Il s'agit d'une fortune très ancienne, monsieur. Elle a précédé votre père de plusieurs siècles et vous n'en verrez pas la fin.

— Pas de fin ? s'étonna Ernest. Je ne parviendrai donc jamais à l'épuiser ?

— Jamais.

— Et même si je dépensais jour et nuit pendant mille et une années ?

— Ni même pendant mille et un millénaires.

— Et même si j'engageais mille et un serviteurs pour dépenser de la sorte ?

— Vous égratigneriez à peine votre richesse.

— Et si je disposais de l'éternité ?

Weis marqua une pause, le sourcil gauche dressé. Il toisa Ernest avec un brin de méfiance, comme si le jeune héritier tentait de l'entraîner sur une mauvaise pente. Après un bref silence, il se contenta de déclarer :

— Dieu seul le sait, monsieur.

« Le vieil homme est rusé », songea Ernest.

— Dites-moi, quelle banque s'occupe de notre fortune ?

— Aucune banque, monsieur. La totalité de vos possessions reposent ici même, dans l'Aile des archives.

Ernest frémit : telle était donc la fonction de la mystérieuse aile ouest de la maison ! Il exigea aussitôt d'en apprécier le contenu de ses propres yeux.

Le jeune héritier se trouvait face à une question inédite : quelle était la nature de la fortune familiale ? Entre elle et lui se dressait depuis toujours une multitude d'intermédiaires – aïeux, serviteurs, magasiniers, comptables, concierges, serruriers – et il lui suffisait de réclamer pour obtenir. Jamais l'idée d'estimer la nature ou l'ampleur de sa richesse ne l'avait effleuré auparavant et il entretenait une image un brin folklorique de cette entreprise. Il s'imaginait par exemple muni d'un théodolite et d'un ruban à mesurer, arpentant des montagnes de pièces d'or.

Sa surprise fut indicible lorsque Weis ouvrit trois portes blindées et le fit entrer dans une bibliothèque immense et luxueuse, faite de bois précieux et de céramiques anciennes, tapissée d'antiquités orientales. L'impressionnante nef centrale se compliquait de plusieurs annexes latérales, d'alcôves, de réserves et même, disait-on, de quelques chambres secrètes.

Au beau milieu se balançait doucement le cocotier de Seamus Svart.

L'endroit était assez vaste pour abriter tous les mystères d'Orient et d'Occident. D'ailleurs, s'il fallait en croire les légendes familiales, un monstre mésopotamien se terrait quelque part en ces murs. Il s'appelait le *Sifr*.

Ernest s'esclaffa.

— Le *Sifr*? Vous ne croyez pas vraiment à ces sornettes, mon pauvre Weis ?

— J'ai appris à considérer les mystères de ce monde avec humilité, monsieur.

— Et que fait-il, ce monstre ? Il mord, il dévore, il triture ?

— Il attend son heure, monsieur. Les monstres sont patients.

— Un monstre... Et pourquoi pas ? Je n'ai rien contre. La fortune des Svart serait sous bonne garde.

Il contempla les interminables rayons, où s'entassaient des milliers de livres, de codex reliés en cuir et de parchemins. Il saisit l'un des livres. La reliure craqua et s'ouvrit sur des colonnes et des colonnes de chiffres. Ernest eut un sourire gourmand. La situation s'annonçait encore plus tarabiscotée qu'il ne l'espérait.

Il demanda à Weis de lui apporter une machine à écrire, un stock de plumes et une grande provision de papier quadrillé.

— Apportez aussi ma calculatrice Monroe. Et le boulier japonais, au cas où. Et une chaise de travail rembourrée.

Puis, sourd aux protestations du vénérable intendant, Ernest retroussa ses manches et entreprit de calculer le contenu des livres.

Il s'attaqua d'abord aux registres de la Première Guerre mondiale, ces grands cahiers à colonnes qu'une armée de comptables avait jadis couverts de chiffres, d'équations et d'annotations. Impossible de déterminer avec certitude ce que décrivaient cette myriade de symboles. On s'était apparemment passé les chiffres d'une génération à l'autre, sans s'interroger sur leur sens exact.

Il aurait fallu questionner ces scribes anonymes, mais où se trouvaient-ils, maintenant ? Ernest soupçonnait son père de les avoir zigouillés une fois leur œuvre terminée, tel un pirate qui trucidait son équipage afin d'être seul à connaître l'emplacement du trésor. Peut-être les comptables de la famille reposaient-ils sous les racines du grand cocotier, la tête vers l'ouest, les pieds pointés vers une montagne de doublons ?

Bref, pour comprendre les chiffres inscrits dans les cahiers, il fallait sans cesse se reporter aux calculs antérieurs – et c'est ainsi qu'Ernest traversa ces pages en quelques mois, puis entreprit de remonter le dix-neuvième siècle. Il avait estimé qu'une année complète, à raison de douze heures de travail quotidien, suffirait pour examiner cette époque mouvementée. Il lui en fallut deux.

Après les ouvrages du dix-neuvième siècle, il déboucha sur les documents datant de l'époque où la famille Svart habitait en Angleterre. Encore une année de travail. Il sauta ensuite sur le continent européen aux alentours de la Renaissance, descendit vers l'Espagne et se fraya un chemin jusqu'aux friables codex du Moyen Âge, auxquels il consacra dix-sept interminables saisons.

En sortant de cette période sombre, on s'aventurait dans une vaste plaine de documents très anciens, éparpillés dans toutes les directions : parchemins monastiques, peaux de chèvre, papyrus, documents gravés dans la pierre ou l'argile – une longue piste de chiffres qui s'éti- raient jusqu'à la préhistoire de la richesse des Svart.

Plus Ernest s'enfonçait dans le temps, plus sa tâche devenait complexe. Il apprenait sur le tas d'innombrables langues mortes, alphabets disparus et systèmes mathématiques obscurs, depuis le saxon créole jusqu'au système sexagésimal en passant par l'argot scandinave, le grec moyen, le bibinaire, le sanscrit, le védique de cuisine, le brahmi et les pétroglyphes micronésiens.

Sa quête l'obsédait tant qu'il s'était fait installer un lit afin de n'avoir plus à sortir de la bibliothèque. Il travaillait sans relâche, de l'aube jusqu'aux étoiles.

Pour reposer son esprit, il lui arrivait de contempler le cocotier. Cet arbre majestueux le plongeait dans une rêverie méditative. De combien de milliards de cellules était-il composé ? Il en produisait sans doute des milliers par seconde, tel un gigantesque bidonville végétal croissant dans le plus grand des silences.

Parfois, au travers du feuillage, au-dessus de la coupole, il surprenait sans le vouloir la course d'un cumulus.

Son contact avec le monde extérieur se résumait désormais à ces nuages fugitifs.

Plusieurs fois par jour, Weis venait lui porter les repas et s'enquérir de ses besoins. Il renouvelait les provisions de papier, d'encre, de ruban, apportait des pantoufles neuves, un coussin pour le dos, soignait ses rhumes – car Ernest semblait désormais déconnecté de lui-même –, balayait les saletés, changeait les draps, puis servait le thé et les scones à cinq heures pile.

Weis incarnait en somme la conscience de son patron.

Il regardait parfois le jeune homme en secouant la tête. Toujours assis à la même place, la main crispée sur un calcul, il ressemblait à un moustique prisonnier de son bloc d'ambre, immobile cependant que le monde alentour s'agitait sans fin. Il cherchait un moyen d'enraciner son patron dans la réalité. Chaque matin, il déposait les journaux près de la théière, soigneusement pliés, dégageant une bonne odeur d'encre fraîche. Peine perdue : Ernest n'accordait pas la moindre attention aux soubresauts de l'actualité.

— Vous perdez votre temps, Weis, le monde extérieur ne m'intéresse plus. Je passe mes journées en Mésopotamie, trois siècles avant notre ère !

— Le cocotier de votre arrière-grand-père y contribue sans doute, monsieur.

— Les Babyloniens m'ont donné du fil à retordre, savez-vous ? Ces coquins utilisaient un code mathématique composé de soixante caractères rigoureusement identiques ! Pour interpréter un nombre, il faut sans cesse se fier au contexte.

— Cela me semble contre nature, monsieur.

— Au contraire, il s'agissait d'une simple transcription des premiers bouliers – système primitif mais pragmatique. C'étaient des gens astucieux, pourvus d'un solide sens pratique. Et pourtant...

— Pourtant, monsieur ?

— Ces gens ont osé inventer une chose insensée et redoutable.

— De quoi s'agit-il, monsieur ?

— Ils ont inventé le *zéro*. Bien avant les mathématiciens arabes, brahmis et chinois, les Babyloniens ont eu le courage d'affronter le vide ! N'est-ce pas admirable ?

— En effet, monsieur. Il faut de l'audace pour nommer le néant par son prénom.

— Très drôle, mon bon Weis. Vous devriez écrire des romans.

Le vieil intendant fronça les sourcils, soudainement soucieux.

— Qu'y a-t-il, Weis ?

— Rien, monsieur.

En vérité, Weis se demandait si les Babyloniens avaient *inventé* le zéro ou s'ils l'avaient *découvert* – mais il se tint coi, jugeant qu'un intendant ne pouvait décemment discuter de mathématiques avec son patron.

Ernest se replongea dans ses calculs. Près de la théière, le *Montreal Star* annonçait le bombardement de Guernica.



Malgré les immenses progrès d'Ernest, la question essentielle restait encore sans réponse : d'où provenait la fortune des Svart ? À force d'étudier les indices, il en était venu à une conviction personnelle : sa famille était originaire de la banlieue de Babylone – et leur richesse datait sans doute de cette époque.

La confirmation lui en vint le premier septembre 1939 en milieu de journée.

Ernest, agenouillé devant une bibliothèque, déplaçait des boîtes remplies de rouleaux de parchemin. Alors qu'il écartait une caisse particulièrement lourde, il découvrit une trappe pratiquée dans le mur, derrière les rayons.

Ernest ne s'en étonna pas outre mesure. Il avait découvert plusieurs compartiments secrets depuis dix ans. Ils contenaient parfois des antiquités poussiéreuses, parfois rien du tout, et le plus souvent des piles de documents pareils à ceux qui se trouvaient sur les tablettes. Si secrètes fussent-elles, ces chambres n'offraient en général rien d'excitant.

Mais cette chambre différait des autres.

Derrière la trappe, Ernest trouva un coffret de bois exotique. À l'intérieur reposait une capsule en argile rouge aux arêtes arrondies, grande comme la main.

Ernest reconnut tout de suite cet objet : il s'agissait d'une très antique facture mésopotamienne.

À l'époque babylonienne, en effet, les comptables rédigeaient les factures de leurs clients sur des plaques d'argile. Une fois la plaque sèche, on la recouvrait d'une seconde couche d'argile sur laquelle on retranscrivait les

informations. On obtenait de la sorte une copie conforme pour consultation, et une copie originale scellée. En cas de litige, il suffisait de casser la croûte extérieure pour mettre à jour la facture originale.

Ernest avait trouvé maintes références à ce genre de documents lors de ses recherches, mais il n'en avait jamais vu un de ses propres yeux. Il s'agissait, sans contredit, de l'artefact le plus ancien des archives familiales – peut-être même du tout premier document, de la facture initiale d'où descendait l'ensemble de la fortune des Svart !

La surface de la capsule était vierge. S'il voulait percer le mystère, Ernest n'avait pas le choix : il devait ouvrir l'objet. Il commença à gratter l'argile de son ongle, à la recherche d'une ligne de fracture – lorsqu'il s'entendit appeler.

— Monsieur ?

C'était Weis, qui apportait le courrier et les journaux.

— Votre courrier, monsieur.

— Weis, avez-vous un canif ?

— Un canif ? fit le vieil intendant en tâtant ses poches. Je crains que non. Par contre, j'ai ce coupe-papier.

— Donnez-le moi, vite !

Weis obtempéra. Ernest inséra la lame dans la mystérieuse capsule d'argile, qui fendit aussitôt sur toute sa longueur. Les deux moitiés tombèrent sur la table. À droite se trouvait la facture initiale, gravée en alphabet cunéiforme. À gauche se trouvait sa copie négative.

Émerveillé, Ernest regardait la facture sans oser la toucher, tel le fossile d'un lépidoptère infiniment rare.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? demanda-t-il à Weis d'une voix surexcitée.

Aucune réponse. Ernest leva le nez.

— Weis, je vous parle !

Le vieil intendant ne bougeait pas d'un poil. Debout près du chariot, les mains jointes, le sourcil froncé, il paraissait totalement absorbé par quelque importante pensée. Ernest se sentit gagner par l'irritation.

— Dites, Weis, vous allez bien ?

Toujours aucune réponse.

— Vous êtes fatigué, mon vieux ! Allez, décampez, prenez l'après-midi de congé !

Pas la moindre réaction. Ernest s'inquiéta : ce genre d'humour ne ressemblait guère à l'intendant. Il l'examina de plus près. Le vieil homme semblait paralysé, victime sans doute d'une foudroyante attaque d'apoplexie. Il paraissait aussi rigide qu'une momie et Ernest n'osa pas le toucher.

Il fallait de l'aide.

Pour la première fois depuis dix ans, il traversa en sens inverse les trois lourdes portes de l'Aile des archives, suivit le long corridor et descendit l'escalier qui menait aux cuisines. Il y trouva toute l'équipe habituelle, chacun à son poste : le chef qui humait le contenu d'une casserole, poings sur les hanches, les deux cuisiniers en train de s'affairer autour d'un gâteau, le marmiton qui battait du

beurre en crème et le valet qui faisait la vaisselle, les deux bras plongés dans l'eau mousseuse – tous parfaitement immobiles.

Il régnait un silence de mort dans cet endroit d'habitude aussi bruyant qu'une chaîne de montage. Les mouches elles-mêmes semblaient paralysées.

Ernest hésita : il s'agissait soit d'un canular orchestré avec soin par l'ensemble de son personnel, soit d'une épidémie.

Il remonta au rez-de-chaussée, se rendit à la porte arrière, grande ouverte sur le jardin, et posa le pied dans le monde extérieur où il buta sur le plus singulier spectacle.

À quelques mètres sous son nez flottait un mainate paralysé en plein vol, visiblement inconscient de toutes les lois de la physique moderne, le bec ouvert pour avaler un maringouin qui le devançait d'un centimètre. Cette poursuite aérienne semblait figée dans l'éther.

On ne percevait, au cœur de l'immense immobilité, qu'un seul mouvement : la pulsation frénétique du cœur d'Ernest.

Il prit son courage à deux mains, contourna le mainate en prenant grand soin de n'y pas toucher, piqua au travers du jardin, traversa le bosquet et sortit par la petite porte latérale. Il monta vers le centre-ville en observant les jets d'eau des fontaines figés dans le vide, la végétation tétanisée, les tramways immobiles bondés de badauds pétrifiés. Tout était en suspens – et Ernest, perdu au milieu du vide, grésillait comme un filament dans une ampoule.

Rue Sainte-Catherine, il arrêta reprendre son souffle devant la boutique d'un horloger.

Il n'avait jamais remarqué cet édifice auparavant. Nulle part dans Montréal pouvait-on trouver une bâtisse plus étroite : sa modeste façade, coincée entre la mercerie Cohen et la *Bank of Montreal*, suffisait à peine à loger une porte et une petite vitrine grillagée. L'édifice était si modeste, pour tout dire, qu'il suffisait de cligner des yeux au mauvais moment pour ne pas l'apercevoir.

Une bannière en bois peint annonçait : *Old Albert – Clockmaker since 1903*.

De l'autre côté de la vitrine se trouvait une cinquantaine d'horloges, de chronomètres et de montres de gousset, solidairement arrêtés à 11 heures 59 et des poussières, la trotteuse raide morte.

Ernest s'approcha. La pénombre de l'échoppe semblait aussi sécuritaire qu'un bunker. Derrière les cadrans, on distinguait l'Antique Albert, vieillard moustachu et voûté, vêtu d'un sarrau gris et d'un tablier, en train de discuter avec un client aux traits indistincts. Le sujet de leur discussion semblait être un revolver posé sur le comptoir, qu'Ernest identifia comme un vieux *Svart n° 3* manufacturé dans les usines de son père.

Cette arme aux formes bien déterminées contrastait avec le décor arachnéen de la boutique. Pourquoi se trouvait-elle là ? L'horloger lui avait-il greffé des pièces d'horlogerie ?

Ernest haussa les épaules. À quoi bon se poser des questions dans un monde désormais vidé de ses réponses...

Il se mit en route d'un pas incertain, en direction ouest. Sa silhouette malingre rapetissa peu à peu, jusqu'à devenir un simple grain de sable sur l'horizon, tout au bout de la

rue Sainte-Catherine, au-delà du square Philips où il disparut sans un bruit.



Médusé, Weis fixait la chaise où se trouvait Ernest Svart trois secondes auparavant.

— Monsieur ? appela-t-il avec espoir, comme si un prestidigitateur avait simplement escamoté son patron.

Aucune réponse.

Il s'approcha de la chaise, qu'il tâta d'un doigt hésitant. Le cuir irradiait une douce chaleur, preuve indubitable qu'Ernest siégeait bien là quelques secondes plus tôt.

Weis se trouvait face à un problème déontologique sans précédent : comment un intendant devait-il réagir en cas de vaporisation spontanée de son employeur ? Chose certaine, la police ne lui semblait pas habilitée à résoudre ce problème. Peut-être suffisait-il d'attendre ? Avec un peu de chance, son patron réapparaîtrait dans quelques minutes, voire dans quelques heures.

Il déposa le courrier et les journaux sur la table, comme chaque midi, et sortit de la bibliothèque. À la une du *Montreal Star*, on annonçait l'invasion de la Pologne par l'armée allemande.

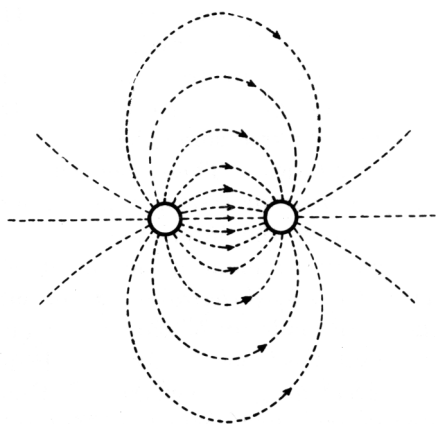


FIGURE 4

Le Bavard de Svetlana

Septembre 1942.

Il règne, à bord du cuirassé *Svetlana*, un étrange climat d'impatience.

Debout face aux vastes baies vitrées de la timonerie, le capitaine Nazarov observe le soleil se coucher sur Vladivostok. Installés en retrait, ses officiers attendent les ordres en silence, tandis qu'une dizaine de techniciens coiffés d'écouteurs ratissent l'atmosphère.

Voilà plusieurs mois que le ciel du Pacifique grouille de signaux radio japonais, chinois, américains, coréens et russes, entremêlés en une bouillie indéchiffrable. De part et d'autre du front, le moindre message militaire est soigneusement crypté, qu'il s'agisse d'un important plan d'attaque, d'informations sur les mouvements ennemis ou d'une simple note concernant l'approvisionnement en papier de toilette.

La bataille se joue désormais à coup de codes secrets et d'algorithmes.

Retranchés nuit et jour derrière leurs radios, des bataillons de mathématiciens tentent de décrypter les messages que s'échangent les mathématiciens ennemis, soldats invisibles d'une guerre qui fait rage dans la haute atmosphère. Les canons ne suffisent plus, chaque armée doit désormais compter sur ses systèmes d'encodage : la légendaire Enigma chez les Allemands, JN-25 chez les Japonais, TypeX chez les Britanniques – sans oublier les astucieux Indiens Navajos enrôlés par l'armée américaine.

Or, au terme de plusieurs années de recherche intensive, les Soviétiques s'apprêtent enfin à lancer leur propre système de cryptage : le révolutionnaire et inviolable Bavard de Svetlana.

Un comité ultrasecret, placé sous les ordres directs du Secrétaire général du parti, a mobilisé une trentaine des meilleurs musiciens d'Ukraine, une douzaine de compositeurs, une escouade d'ingénieurs en radiophonie et une paire de mathématiciens. Tous ces spécialistes, rassemblés dans le brouhaha laborieux du cuirassé *Svetlana*, participeront bientôt à l'une des plus sensationnelles aventures scientifiques du vingtième siècle.

À partir du Grand Déclenchement des opérations, dans très exactement 1 minute et 12 secondes, musiciens et mathématiciens transmettront les messages tactiques de l'Armée rouge encodés sous la forme d'anodines polkas. L'ordre des pièces, le rythme, les accords, les harmonies, l'instrumentation, les chœurs, même la mièvre poésie des paroles, tout véhiculera des informations cryptées selon d'impénétrables algorithmes.

Lorsque l'ensorcelante Agnessa Polyakova chantera « Mon père m'a acheté un beau cheval blanc », cela signifiera en réalité : **Départ Prochain de Trente Destroyers en Direction 47° S.**

Lorsque Trofim Kovalev se lancera dans l'un de ses diaboliques solos de balalaïka, à l'autre bout on comprendra : **Escadron Ennemi Positionné sur Île Mashimoro.**

Lorsque les frères Tokarczuk pleureront en chœur sur l'air de « Mon amour part à la dérive », cela se traduira par : **Attaque Imminente à Cap Wong Chi.**

Un protocole d'alternance permettra de brouiller encore davantage les pistes : parmi les véritables messages se glisseront d'inoffensives polkas dépourvues de toute information stratégique, et d'autres polkas dûment encodées mais truffées de fausses indications.

La force du Bavard repose précisément sur son air bénin. Qui, dans le reste du monde, s'intéressera suffisamment à la polka russe – phénomène musical négligeable – pour détecter la supercherie ? Qui aura le cran d'écouter cette insipide musique pour y chercher des messages cachés ? Qui parviendra à élucider les redoutables algorithmes des mathématiciens soviétiques ?

Le soleil disparaît enfin derrière Vladivostok. Le capitaine Nazarov consulte sa montre. Un mince sourire traverse son visage. Il se tourne vers le studio, où toute l'équipe attend le signal, et il hoche la tête.

Les musiciens accordent leur instrument une dernière fois. Assis en retrait parmi les bouliers, les tables de conversion et les piles de papier, les deux mathématiciens aiguisent minutieusement leurs crayons. Le chef d'orchestre fait craquer ses doigts. Le régisseur lève la

main et, en un compte à rebours silencieux, abaisse les doigts un à un.

Au-dessus du microphone s'allume une petite lampe rouge ornée du portrait de Joseph Staline. Un silence quasi religieux s'installe dans le studio. L'animateur prend une profonde respiration, s'approche du microphone.

— Bonsoir camarades mélomanes d'Eurasie et du Pacifique, vous écoutez la toute première émission de Radio Svetlana, en direct de Vladivostok. Mon nom est Fyodor Grigorev et j'aurai le plaisir de vous accompagner jusqu'à l'aube. Au cours des prochaines heures, vous entendrez les plus héroïques polkas de l'Union des républiques socialistes soviétiques, sans interruption. Commençons tout de suite avec « Mon beau-père a trois cochons », un air traditionnel interprété par le célèbre quatuor des Frères Ivanovitch.

Dans le studio, le chef d'orchestre esquisse un geste. Pavel Ivanovitch se lève, l'accordéon en bandoulière, l'œil rivé à la partition. Puis, le visage dénué de toute expression, il entame les premières notes du message.

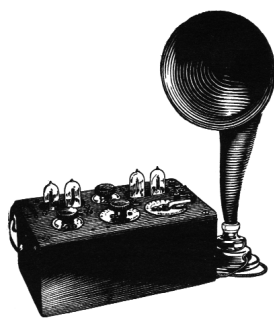


FIGURE 1

Le récepteur

Mon oncle Robert, fantassin du Régiment des Fusiliers du Mont-Royal, revint d'Europe vers la fin de l'été 1943.

Blessé dans des circonstances nébuleuses, il était brièvement passé par la table d'opération et avait été parqué à bord d'un cargo, parmi les estropiés et les invalides. Il retraversa l'Atlantique d'est en ouest, débarqua sur le quai 21 du port d'Halifax et sauta sur le premier train en direction de Montréal, où il arriva par un dimanche après-midi pluvieux.

Aucun membre de la famille n'attendait mon oncle à la gare Bonaventure et il remonta le boulevard Saint-Laurent tout seul, à pied sous la pluie battante, jusque dans la Petite Italie. La ville avait considérablement changé en son absence : on n'y voyait plus que des femmes, des enfants et des vieillards. Le moindre mâle pourvu d'un index en état de marche avait été conscrit, équipé et catapulté au

front, laissant derrière un pays à la population étrangement disproportionnée.

Oncle Robert arriva chez nous à la tombée de la nuit. En mettant le pied dans le vestibule, il flaira (non sans inquiétude) l'odeur grasseuse de l'effort de guerre. Il fronça les sourcils. À l'évidence, de graves changements s'étaient produits dans cette maison.

Il déposait à peine son gros sac militaire que tante Carmen fit irruption dans le vestibule. Elle se planta devant son frère cadet et le toisa longuement, sans parvenir à le reconnaître. Pendant un bref instant, elle soupçonna les Services nationaux de guerre de leur avoir fourgué le premier démobilisé disponible.

Oncle Robert se retrouva bientôt entouré de ses sœurs et d'une multitude de neveux intimidés. Personne ne l'invitait à entrer et il commençait à se demander s'il se trouvait bien dans la bonne maison.

En fait, ma tante Carmen réfléchissait à la question de l'espace vital.

— On va le mettre où, celui-là ? La maison est pleine !

Tante Dina suggéra de le caser dans le réduit sous l'escalier, mais tante Carmen rétorqua qu'ensuite on ne saurait plus où mettre l'aspirateur. Tante Enola proposa d'utiliser l'espace entre le mur et la fournaise, dans la cave, là où l'on rangeait habituellement les vieux cartons, mais après quelques essais, l'interstice se révéla trop exigü pour y insérer confortablement un oncle de taille moyenne.

Tandis que Robert époussetait les toiles d'araignée sur sa chemise, on décida de l'installer dans la chambre des enfants, où il pourrait partager mon minuscule matelas.



Tous les matins, la chaîne de montage se mettait en branle à six heures pile.

Chacun disposait de très exactement deux minutes d'intimité dans la seule salle de bain de la maison pour évacuer les fluides nocturnes et s'asperger d'eau glacée. On déjeunait à toute vitesse – pain sec, gruau clair, café synthétique – et on se levait de table pour s'acquitter des tâches domestiques. Il fallait, en moins de sept minutes, laver la vaisselle, balayer le plancher, faire les lits et préparer les boîtes à lunch.

Ensuite, tout le monde filait au charbon.

Vers sept heures dix, tante Dina et cousine Irène partaient pour la Defence Industries Limited, où elles s'occupaient du calibrage des cartouches de calibre .303. Le gros du convoi familial, composé de tante Fernanda, belle-sœur Georgia et tante Enola, s'ébranlait peu après vers les immenses ateliers Angus, où elles assemblaient des chars d'assaut et des locomotives. Cinq minutes plus tard, mes cousins décampaient pour l'école et cousine Bernadette partait en direction des chaînes de montage de la Canadian Vickers.

Ces mouvements de troupe s'effectuaient à la minute près, six jours par semaine, cinquante-deux semaines par année, sans la moindre interruption.

Lorsque l'oncle Robert descendit déjeuner, le lendemain de son arrivée, il trouva naturellement la maison déserte. Il ne restait, dans la cuisine, que ma tante Carmen et ma grand-mère Armande, mais il faut dire que ma grand-mère ne comptait presque plus au nombre des personnes. Depuis le plébiscite sur la conscription, en

avril 1942, elle avait accroché son tablier et s'était assise dans sa chaise berçante pour ne plus s'en relever, réfugiée dans un impénétrable mutisme. Elle se berçait désormais sans interruption, jour et nuit, dans un *sit-in* obstiné contre la bêtise humaine.

Désormais, on ne voyait plus son visage qu'en de rares occasions. En effet, sa chaise berçante était affligée d'une légère asymétrie qui entraînait une très lente rotation de grand-mère sur elle-même. Propulsée par son obstination, elle accomplissait très exactement une révolution quotidienne avec une régularité qu'affectaient à peine ses quelques heures de sommeil. Résultat : elle montrait le dos à l'humanité durant le jour et ne dévoilait sa face cachée qu'à la nuit tombée.

En fait, elle tournait sur elle-même avec une telle précision que ma tante Carmen avait tracé un cercle de craie gradué autour de sa chaise, dont elle se servait pour ajuster les horloges de la maison. Même les invalides devaient servir à quelque chose, en cette époque trouble.

Ma tante, inutile de le préciser, ne laissa pas Robert déjeuner tranquillement. Elle le bombardait de questions afin de déterminer comment il prendrait part aux activités domestiques. Pour un démobilisé, il semblait en bon état de marche. Pour quelle raison l'avait-on renvoyé au pays ?

— Un obus, déclara laconiquement l'oncle Robert.

Il souleva le béret dont il ne se départissait jamais – pas même pour dormir – et exhiba une large cicatrice où quelques cheveux fous recommençaient tout juste à pousser. Un éclat d'obus lui avait fendillé la calotte crânienne et les chirurgiens avaient dû y insérer une plaque de métal afin d'empêcher que son cerveau ne tourne doucement dans le sens des aiguilles d'une montre, à l'instar de l'eau qui

s'échappe du lavabo. Ce miracle de la chirurgie moderne entraînait toutefois un embêtant effet secondaire : la plupart des patients souffraient d'un grésillement permanent dans les oreilles.

Pour ma tante Carmen, ce grésillement ne suffisait pas à dispenser mon oncle de ses responsabilités familiales. S'il voulait rester ici, il devrait trouver un travail.

L'affaire ne s'annonçait pas si simple qu'il y paraissait : jadis horticulteur, mon oncle Robert ne connaissait rien de la mécanique, ignorait la différence entre une molette et un piston, ne maniait ni la scie ni le marteau ni le trusquin, et souffrait de maladresse chronique. Il n'avait plus sa place dans ce monde remodelé par l'industrie militaire.

L'interrogatoire en resta là, mais Robert ne perdait rien pour attendre.

Chaque soir, toute la famille revenait dans un ordre rigoureusement inversé – comme si on avait assisté au mouvement précis d'un mécanisme en marche arrière.

Ma cousine Bernadette arrivait la première, suivie de mes cousins, qui se lançaient aussitôt dans leurs devoirs. Puis, mes tantes débarquaient l'une après l'autre, épuisées et irascibles. On préparait le souper, on mangeait avec discipline et on nettoyait illico la cuisine. Lorsque les enfants dormaient, on respirait enfin – et mes tantes se livraient alors à leur seul loisir : elles écoutaient la radio.

Nous avions naguère possédé notre propre récepteur radio, mais grand-mère Armande l'avait poussé dans l'escalier peu avant le plébiscite. Depuis, mes tantes et

quelques autres voisines s'entassaient dans le salon du voisin afin d'écouter les discours du Trône, les analyses de l'évolution du front, les pertes de l'ennemi, sans oublier la litanie des destroyers récemment envoyés par le fond, les avis de décès, le chapelet et les bulletins de propagande – tout cela parsemé de fragments du *Ô Canada* interprété par la fanfare de la Gendarmerie Royale.

Il s'agissait en fait de la seule musique dont on permettait la diffusion.

L'hymne national jouait à 5 h 30 du matin, à midi pile, à l'heure du souper, à une heure du matin et en indicatif musical de la plupart des émissions, de telle sorte que le citoyen moyen encaissait les premières mesures du *Ô Canada* vingt fois par jour. Comme personne ne pouvait se payer un phonographe et que tous les musiciens jouaient du clairon en Europe, nous habitions désormais un pays sans musique.

Cet ennuyeux quotidien allait pourtant changer au début de l'automne – et la faute en reviendrait à nul autre que l'oncle Robert.

Un pluvieux septembre s'était abattu sur Montréal. Mon oncle, toujours désœuvré, commençait à regretter le miaulement des obus et les tranchées boueuses. Le grésillement dans ses oreilles allait en s'accroissant, menaçant de couvrir bientôt tous les autres sons. Et c'est alors qu'une nuit, accroché à son étroite moitié de notre lit, il entendit la voix d'un homme qui s'exprimait dans une langue étrangère.

Oncle Robert crut d'abord qu'il rêvait, mais il prit bientôt conscience qu'il n'était même pas en train de dormir.

Les yeux grands ouverts, il écoutait l'étrange monologue avec un début d'appréhension.

Il ouvrit la lumière mais ne trouva que mes cousins endormis, et moi qui le considérait avec inquiétude. Nous nous regardâmes en silence pendant une longue minute, au terme de laquelle il m'annonça, fort sérieusement :

— J'entends parler turc !

Mon regard désespéré ne lui apporta aucun secours et il courut réveiller tante Carmen afin de lui demander si elle entendait, elle aussi, cet énigmatique Ottoman. Cette dernière, qui entretenait depuis longtemps des doutes quant à la compétence des chirurgiens militaires, se rendit à une évidence de son cru : oncle Robert avait perdu un boulon.

— Suis pas fou ! protestait l'oncle Robert en se grattant furieusement le creux de l'oreille. J'entends vraiment parler turc !

Mes autres tantes, réveillées par l'altercation, s'étaient approchées afin de connaître le fin mot de l'histoire. Oncle Robert était convaincu qu'en auscultant son tube auditif, on pourrait entendre la même chose que lui. Oreille tendue, il s'avancait vers tante Carmen, qui reculait avec un air dégoûté.

— Arrête de t'éloigner, tu n'entendras rien ! Bon, ça s'est arrêté. Non, attends, ça recommence... Maintenant c'est... C'est de la musique ! J'entends une polka !

Tante Carmen ouvrit de grands yeux. D'un point de vue historique, entendre des voix constituait un indiscutable symptôme de démence, mais entendre de la polka ? La situation était pour le moins inédite. Ébranlée, elle

consentit à affronter le ridicule et colla son oreille à l'oreille de Robert. Nous observions le manège en chuchotant des commentaires inquiets.

Tante Carmen réclama soudain le silence en agitant la main.

Tout au fond du conduit auditif de l'oncle Robert, elle entendait pour la première fois de sa vie l'écho lointain des Frères Ivanovitch en train d'interpréter leur célèbre version de *Dancing Cheek to Cheek*, ce qui confirmait (pour le moment du moins) que mon oncle n'était pas fou.

Incrédule, toute la famille défila auprès de l'oncle Robert afin d'entendre l'inadmissible : l'oreille émettait des polkas !

— C'est sûrement la plaque d'acier qu'ils t'ont vissée dans le crâne, grogna tante Carmen en se grattant le menton. Ça doit capter la radio, comme une antenne.

Mon oncle ne s'était pas encore remis du choc que tante Carmen lui enfonçait dans l'oreille une feuille de papier d'emballage enroulée. Dans la chambre bondit soudain l'accordéon de Pavel Ivanovitch, sommairement amplifié par ce cornet de fortune. Les polkas semblaient jaillir d'une épaisse boîte de carton, mais peu importait, il s'agissait de la première musique qui résonnait dans notre maison depuis des années ! Sous l'émotion, tante Enola éclata en sanglots et cousine Irène s'évanouit, ce qui engendra une brève panique parmi mes cousins.

Nos rêves, cette nuit-là, furent saturés de soubresauts et de rythmes exotiques.

Dès le lendemain matin, tante Carmen entreprit d'étudier le phénomène avec attention. Elle s'empressa tout

d'abord de confectionner un solide cornet de carton, qu'elle ancrâ dans l'oreille de l'oncle Robert à l'aide d'un suspentoir de broche. Dieu merci, les polkas résonnaient toujours, entrecoupées d'interventions dans l'énigmatique langue qu'oncle Robert affirmait être du turc.

Animée par la curiosité scientifique – et par le désir d'entendre Bing Crosby – elle frappait et secouait mon oncle dans tous les sens. Ces expérimentations enthousiastes demeurèrent sans succès : dépité et dépeigné, Robert refusait de changer de fréquence.

À la séance de radio du voisin, ce soir-là, l'absence de mes tantes ne passa pas inaperçue. Trois voisines, en proie à une incontrôlable curiosité, vinrent écornifler. Elles trouvèrent notre salon en grand désordre, mes tantes et mes cousins en train d'improviser des dandinements malhabiles au son du Politburo Polka Orkestr. La scène était si inattendue que les voisines restèrent paralysées sur le pas de la porte. Mes tantes les attrapèrent par la manche et les tirèrent sur la piste de danse.

Oncle Robert se serait volontiers laissé emporter par la folie ambiante, mais il s'était vite aperçu de l'impossibilité évidente de danser la polka avec un cornet de cinquante centimètres arrimé à l'oreille. Il se tournait donc les pouces d'un air résigné, assis entre le porte-journaux et le vaisselier. Il avait essayé de taper la mesure avec son pied mais mes tantes l'avaient rabroué, jugeant que cela provoquait des distorsions. Il tentait donc de rester aussi immobile qu'un meuble.

Les voisines repartirent vers deux heures du matin et nous nous couchâmes à contrecœur. Dans la chambre d'à côté, on entendait tante Enola ronfler comme un bimoteur, ainsi que d'occasionnels éclats de rire somnambules.

La situation semblait plus calme de notre côté du mur, mais je devinais, au rythme de sa respiration, que mon oncle était dépassé par les événements.

Certes, ce n'était pas la première fois qu'un pauvre humain devenait l'intermédiaire entre le ciel et la terre. Jeanne D'Arc, par exemple, avait longuement discuté avec saint Michel sur le bord du pré. Le Saint-Esprit se manifestait sous forme de langue de feu, après l'heure du souper. Quant à la Vierge Marie, elle apparaissait à tout un chacun, depuis Fatima jusqu'à Lourdes en passant par la 46^e rue à New York.

L'oncle Robert, pour son malheur, disposait d'un interlocuteur beaucoup moins commode.

Les ondes courtes n'obéissaient à personne. Elles se moquaient des frontières géologiques et politiques : émises à l'autre bout du monde, elles rebondissaient contre l'ionosphère pour réapparaître de ce côté-ci du globe, au gré des vents solaires, de l'ionisation de l'atmosphère et des tempêtes magnétiques. Elles franchissaient le détroit de Béring, survolaient l'Alaska, le Yukon, le Grand Lac de l'esclave et les tourbières du nord de l'Ontario pour finalement atteindre la banlieue de Montréal, puis le quartier Villieray où elles traversaient le parc Jarry, descendaient le boulevard Saint-Laurent, tournaient sur la rue Mozart en faisant fi du sens unique, entraient chez nous sans frapper et prenaient impitoyablement possession de Robert, oncle sans défense s'il en fût.

De toute évidence, mon oncle aurait préféré transiger avec le Barbu habituel.

À cette époque, en effet, on solutionnait les problèmes spirituels à grands coups de petit catéchisme. Or, cet ouvrage de référence, essentiel lorsqu'il s'agissait d'évincer le

Malin, ne servait à rien en cas de possession par les ondes courtes (ou longues) : on n'y prodiguait aucune mise en garde, aucune prière d'urgence, aucun mode d'emploi. Le petit catéchisme n'était pas un manuel d'électronique.

Oncle Robert ne se posait, au fond, qu'une seule question : qu'attendait-on de lui ? Pour toute réponse, il ne recevait que des polkas.

Vingt-quatre heures suffirent aux ondes courtes pour semer la pagaille dans notre famille. Dès le lendemain matin, n'importe qui utilisa la salle de bain à n'importe quel moment et dans n'importe quel ordre. Mes cousins partirent une demi-heure en retard pour l'école tandis que mes tantes traînaient à table en se lançant des boulettes de mie de pain trempées dans la confiture.

Oncle Robert, comprenant que la diffusion des polkas représentait sa seule contribution possible à l'effort de guerre, restait sagement assis sur son tabouret, dans le salon, le cornet à l'oreille. Il lisait les vieux journaux, se tournait les pouces d'un air las, regardait les feuilles d'érable tomber et s'éparpiller au rythme d'une valse infiniment déprimante.

Pendant ce temps, la rumeur se répandait à travers la ruelle que nous possédions un oncle radiophonique. On se colportait la nouvelle d'un balcon à l'autre, au travers des clôtures et par-dessus les cordes à linge. À la nuit tombée, cinq voisines vinrent se joindre à la danse. La nuit suivante, elles furent une petite dizaine, puis une quinzaine, une vingtaine – et en moins d'une semaine, nos soirées de polka devinrent fameuses dans toute la Petite Italie.

Tania Vaskia, une Ukrainienne de la rue Saint-Zotique, élucida le mystère des ondes radio : le turc était en fait du russe, teinté d'un fort accent de Sibérie orientale et d'une bonne dose d'argot chinois. Quant au signal radio, il provenait de Radio Svetlana, en direct de Vladivostok.

Non contente de traduire le charabia qui nous arrivait de la haute atmosphère par le truchement de l'oncle Robert, cette débrouillarde Ukrainienne se proclama spécialiste ès polkas. Fièrement postée à l'embouchure du cornet, elle nous présentait au fur et à mesure les différents groupes de polka qui faisaient la gloire de l'Union des républiques socialistes soviétiques : la Famille Boïnoff, le Michel Strogoff Polka Quatuor, les Petits Chanteurs du Komsomol, le Bolchevik Big Band, les Sœurs Vavinovitch de la Volga et l'inimitable Bolduc Rouge Polka Trio.

Elle commença bientôt à offrir des cours de danse en échange de coupons de beurre et de sucre. Mes tantes sautèrent sur l'occasion et devinrent rapidement expertes dans les moindres subtilités du pas de polka. Elles commençaient à déplorer qu'il ne restât plus un seul homme dans le quartier. Cette guerre leur semblait désormais interminable.

Chaque matin, le calme retombait dans la maison, car mon oncle captait moins bien les ondes courtes durant le jour. Ma tante Carmen enrageait. Elle ne supportait plus le silence. Elle aurait aimé que cette maison soit un feu roulant de polka, un grand festival de la danse et du bruit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Allez, plus fort ! criait-elle à l'oncle Robert en lui tordant tous les appendices et en lui enfonçant les doigts dans la moindre cavité, en quête de l'improbable organe susceptible de provoquer une augmentation de volume.

En désespoir de cause, elle bricola un supercornet aux dimensions impressionnantes, qui donna à mon oncle la silhouette pachydermique d'un sousaphone et lui infligea un torticolis chronique sans pour autant augmenter sa puissance de diffusion.

Oncle Robert endurait ces expériences sans oser protester : d'ici à ce que le premier chèque de sa rente d'invalidé de guerre arrive, sa situation au sein de la famille demeurait précaire. Il avait intérêt à collaborer.



Cette époque faste dura près de six mois.

La renommée de notre famille s'était répandue bien au-delà des frontières du quartier. Chaque soir, les danseurs affluaient des quatre points cardinaux pour venir marteler le plancher de notre salon, arrivant d'aussi loin que du Mile End et de Rosemont. Certains soirs, on faisait la queue jusqu'au marché Jean-Talon et ma tante Carmen chargeait un coût d'entrée de dix sous, ce qui nous valut rapidement une réputation de contrebandiers.

Notre demeure avait pris des allures de maison close. Le plancher du salon menaçait de défoncer, la tapisserie exhalait une odeur de tabac et nous avions tous le regard cerné, les mains tremblantes, le cuir des tympanes insensible. Tandis que les tantes visaient de plus en distraitemment leur quota de vis sur les chaînes de montage, mes cousins cognaient des clous sur leur cahiers de classe et oncle Robert passait ses journées dans une léthargie malsaine.

À ce train-là, nous risquions d'être tous décimés par l'épuisement. Mais que faire ? Il était impensable de

donner sa démission et nul n'osait envisager de sacrifier les soirées de polkas.

L'épuisement se combina au dilemme en une mixture explosive et, un matin, l'inévitable se produisit : tante Enola refusa de se lever.

Accrochée à ses draps, les yeux injectés de sang, elle criait à tue-tête.

— J'en peux plus ! Je retourne plus à l'usine ! Mackenzie King ira les riveter lui-même, ses tabarnakoff de moteurs de char d'assaut !

Elle s'égosilla de la sorte pendant quinze bonnes minutes jusqu'à ce qu'interviennent deux agents des Services nationaux de guerre auxquels ma tante Dina avait inconsidérément ouvert la porte, croyant qu'il s'agissait de réparateurs de fournaise. Ils embarquèrent Enola pour les camps de travail de l'Ontario et on n'entendit plus jamais parler d'elle.

L'affaire nous inspira le sentiment d'être allés trop loin.

Les soirées de polka commencèrent à se terminer plus tôt, puis à s'espacer. Les quarts de travail à l'usine reprirent leurs droits. Mes tantes retrouvèrent leur mine déprimée, qu'accentuait la grisaille glaciale de l'hiver montréalais – particulièrement rigoureux cette année-là. Le silence tomba sur la maison, ponctué par les grincements de grand-mère Armande, qui persistait à tourner sur elle-même. Tante Carmen se désintéressa totalement de l'oncle Robert et, n'eut été de mon insistance, elle aurait même oublié de le nourrir.

La situation en était là lorsque, le dernier vendredi soir de février, le cousin Gaston débarqua du train d'Halifax.

Son retour causa une surprise de taille puisque nous le croyions affecté à quelque lointain bled d'Afrique du nord. Mes tantes le traînèrent dans la cuisine afin qu'il puisse boire une décoction de prélat et se réchauffer les jointures.

L'irruption du cousin Gaston semblait avoir rompu la routine frigorifique du mois de février. Son visage bronzé et les toponymes berbères qu'il récitait avec un sourire tranquille diffusaient davantage de chaleur que notre vieille fournaise au mazout.

Tandis que nous tendions nos mains tremblantes vers lui, tante Carmen s'enquit des motifs de sa démobilisation. L'explication était fort simple : lors d'une ronde de reconnaissance, cousin Gaston avait posé le pied sur une mine. Il avait perdu la tête mais, coup de chance, on l'avait retrouvé non loin de là. Le temps d'une hâtive chirurgie, il avait été embarqué sur le premier cargo en partance pour Halifax, encore un peu sonné, un bout de métal fiché dans la tête et un autre épinglé sur la poitrine.

— J'entends encore des grésillements, ajouta-t-il en s'astiquant le creux de l'oreille avec l'auriculaire, mais à part ça, je suis en pleine forme.

Un silence stupéfait accueillit ces paroles.

Cousin Gaston, qui craignait de nous avoir choqué en révélant les détails chirurgicaux de sa démobilisation, s'apprêtait à demander pourquoi nous avions tracé un cercle de craie gradué autour de la chaise berçante de grand-mère Armande. Il n'eut pas le temps de formuler sa question que tante Carmen, arrivée par derrière, lui enfonçait un entonnoir dans l'oreille. Une rafale de djembés retentit dans la cuisine.

Nous restâmes bouche bée : cousin Gaston diffusait lui aussi ! Et pas des polkas transsibériennes (dont tout le monde, sincèrement, commençait à avoir ras le pompon), mais de l'authentique be-bop ougandais en direct de Kampala !

En moins d'une minute, tante Carmen avait pris la situation en main. Cousin Gaston se retrouvait assis dans le coin du salon, le cornet à l'oreille, tandis que mes cousines Henriette et Irène osaient quelques pas sur ces rythmes chauds et troublants. La manœuvre s'était déroulée si rapidement que le cousin Gaston n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, ni de voir tante Dina pousser oncle Robert dans un placard.

L'époque de la polka appartenait désormais au passé. Cousin Gaston trônait sur son tabouret et, le jour comme la nuit, nous n'entendions plus que du be-bop.

Mon oncle demeura dans le placard pendant quelques mois. De temps à autre, je lui apportais à manger. Je le trouvais chaque fois un peu plus maigre, un peu plus poussiéreux.

Au mois d'avril, tante Carmen tomba sur lui alors qu'elle se livrait au grand ménage printanier. On se demanda quoi en faire. On ne pouvait tout de même pas le jeter aux ordures. Cousine Henriette proposa de le mettre en dépôt chez le prêteur sur gages, mais tante Carmen s'y opposa fermement. Pas question de bazarder ainsi un proche parent ! Il fallait faire preuve de charité chrétienne... Elle décida plutôt de refiler l'oncle Robert au curé de la paroisse qui organisait justement, le dimanche suivant, une grande tombola au profit des mutilés de guerre.

Mon oncle ferait un excellent troisième prix.

Jour 67



Le remblai

Dès qu'il parvenait à se libérer des travaux de la ferme, Arthur enfourchait la bicyclette de son frère aîné et il pédalait jusqu'à son coin de rivière préféré.

C'était un cours d'eau sans grande importance, ni très large, ni très étroit, dont il ignorait d'ailleurs le véritable nom. Dans les parages, on l'appelait la Rivière-du-Pont-des-Trains, car un vieux pont de fer l'enjambait. Le pont avait été construit au début du siècle et, chaque jour, deux trains de marchandise le traversaient, en équilibre à cinquante pieds au-dessus de la rivière.

Le premier convoi passait en milieu d'avant-midi. Il descendait la pente vers l'est et on entendait le crissement de ses freins se répéter sur les collines environnantes ; un peu plus loin, il poussait deux ou trois coups de sifflet et disparaissait en direction du village. Le second train passait en sens inverse, peu avant l'heure du souper. Il

négociait la courbe à basse vitesse, s'engageait dans la pente et remontait péniblement à flanc de colline.

Sous le pont, la rivière avait creusé une fosse où le courant tourbillonnait au ralenti. Les truites se tenaient là.

Arthur savait l'art subtil de lancer la ligne et il revenait rarement à la ferme sans une dizaine de prises – mais là ne se trouvait pas son plaisir. En réalité, il aimait simplement flâner dans l'ombre du vieux pont de fer, loin des obligations terrestres. Pêcher n'était qu'un prétexte pour rêver et, certains jours, il ne prenait même pas la peine d'enfiler un ver sur son hameçon, ou un hameçon sur sa ligne. Couché sur une grande pierre plate qui surplombait la fosse, il observait les truites rôder autour de sa pesée, brillantes comme de l'aluminium, indifférentes à la gravité.

Au-dessus de sa tête, loin dans le ciel, passaient les trains de marchandise.

En septembre 1939, la guerre commença à gronder dans le lointain, comme un orage dont on aurait ignoré la trajectoire exacte. Les deux frères aînés d'Arthur, qui s'enuyaient sur la ferme, s'engagèrent dès 1940. Le premier laissa une jambe en Sicile. Le second irait mourir à Dieppe à l'été 42.

Lorsqu'on vota le plébiscite sur la conscription, Arthur sentit la peur et la révolte monter en lui. Il serait bientôt majeur et n'avait aucune envie de se faire trouer la peau en Europe.

Un après-midi, alors qu'il pêchait la truite sous le vieux pont de fer, il entendit le souffle fatigué de la locomotive qui montait vers l'ouest. Sans même réfléchir – comme si, en fait, cette décision avait été prise depuis sa naissance –, il abandonna sa canne à pêche, grimpa la colline et arriva

près de la voie ferrée juste à temps pour s'accrocher à un wagon.

La minute suivante, il disparaissait dans un nuage de charbon.

Personne ne sait exactement où il alla. Certains croient qu'il se réfugia dans les prairies. D'autres prétendent qu'il monta aux Territoires du Nord-Ouest et descendit le fleuve Mackenzie jusqu'à son embouchure, sur le bord de l'océan Arctique. Les plus imaginatifs affirment qu'il se serait planqué dans le quartier chinois de Victoria. Les récits qu'il fera plus tard de ses aventures contribueront à obscurcir encore davantage le tableau.

Arthur revint à l'été 1948, de la même manière qu'il était parti : par le train de fret de l'avant-midi. Échapper à la guerre n'avait pas été de tout repos. Le frêle garçon avait désormais la carrure d'un homme, le teint basané, une ombre de barbe et une cicatrice au menton. Il portait un vieux feutre sur la tête, un sac crasseux en bandoulière et, dans le sac, une superbe canne à pêche en bambou et une poignée de mouches.

Il ne reconnut pas tout de suite les environs. Quelque chose avait changé et il oublia presque de sauter du train. Lorsque le convoi eut disparu en direction du village, il se retrouva seul sur le bord de la voie ferrée, incapable de croire le paysage qui se trouvait sous ses yeux : on avait remplacé le vieux pont de fer par un énorme remblai de gravier. En contrebas, un tunnel de béton aspirait la rivière et la recrachait cent pieds en aval.

Les truites nageait sous 5 000 tonnes de gravier.



FIGURE 5

Les funérailles

En septembre 1970, alors que les boîtes aux lettres de Westmount explosaient les unes après les autres, mon grand-père Arthur s'était arraché pour quelques jours aux travaux de la terre et avait entraîné son fils aîné Fernand dans une grande virée à Montréal. Berthe, la jeune et plantureuse fiancée de Fernand, était du voyage. Ils devaient se marier vers la mi-novembre et Grand-père avait décidé de les emmener magasiner sur la rue Saint-Hubert afin d'enrichir leur trousseau d'une de ces raretés américaines qu'on ne trouvait pas ailleurs. Fernand rêvait d'un cheval à bascule qu'il avait aperçu dans une vitrine, mais Arthur s'était objecté :

— Je ne vous achèterai rien que je ne puisse faire de mes mains.

Berthe s'était extasiée sur un lit de bébé moderne à panneau descendant et à double sécurité, mais Arthur avait répliqué qu'il ne dépenserait pas un sou pour quelque

chose que l'on possédait déjà. Il jeta finalement son dévolu sur une rutilante marchette électrique en métal chromé qui tenait plus de la Buick que de l'accessoire pour enfant. Sur l'emballage, deux bébés en costumes d'aviateur se poursuivaient sur un fond de ciel nuageux.

Pendant que le trio déambulait d'un commerce à l'autre, Arthur coulait des regards envieux sur les hanches et la taille de Berthe. Ce n'était pas tant l'homme qui se réjouissait à la vue de ces formes pleines que le futur grand-père qui se mourait d'envie de faire sauter des petits-enfants sur ses genoux. Fernand avait 29 ans : il était temps qu'il s'y mette.

— Rien de tel que des enfants pour mettre de la vie dans un foyer.

Fernand, gêné comme un polisson pris en faute, baissait les yeux. Arthur poursuivit :

— Ce n'est pas ton intellectuel de frère qui va me produire le petit cultivateur dont on aura besoin pour garder la terre dans la famille.

Il s'immobilisa au milieu du trottoir, sans se préoccuper du bouchon qui se formait derrière lui.

— D'ailleurs, que devient-il, celui-là ? On ne le voit plus depuis que sa petite femme est enceinte.

Un silence pesant s'établissait entre eux. Fernand esquissa une réponse, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il lança des regards suppliants à sa fiancée. Berthe hésita,

puis, voyant son Fernand sur le point de se trouver mal, jeta la cruelle vérité à la face de son futur beau-père :

— Elle est clouée au lit. Le médecin craint qu'elle ne perde le bébé. Vous ne le saviez donc pas ?

Évidemment qu'il le savait, mais Arthur avait une nature joyeuse et les pensées moroses ne s'attardaient jamais longtemps dans son esprit. Pour raviver l'ambiance, il emmena son fils et sa promise faire une balade dans le parc du mont Royal. Il en avait déjà exploré les sentiers trois ans auparavant lorsque Thérèse et lui avaient visité l'Exposition universelle, et prétendait connaître par cœur les moindres détours du parc. Ils s'égarèrent tout de même et échouèrent en plein milieu du cimetière Notre-Dame-des-Neiges. L'après-midi était douce et la petite troupe avait maintenant le cœur léger. Des érables argentés et des marronniers d'Inde perdaient déjà leurs feuilles. Par endroits, les dalles en étaient recouvertes. Ils s'amuserent à lire les noms étranges sur les pierres. Berthe chercha du regard le dôme tout neuf de l'oratoire Saint-Joseph. Une voix étouffée leur parvenait entre les branches des grands arbres : « ... laisse dans le deuil, outre sa fille Enola... ». Au détour d'un talus, ils déboulèrent avec leur grosse joie dans la cérémonie mortuaire qu'ils croyaient pourtant lointaine. Mal à l'aise, ils se découvrirent et se mêlèrent à l'assistance.

La cérémonie s'achevait. Des parents indifférents s'avancèrent vers la fosse. On jeta une première pelletée de terre, on sécha les dernières fausses larmes. L'assistance se défit et se dispersa dans le cimetière, puis dans la ville. Seul un homme d'une trentaine d'années se

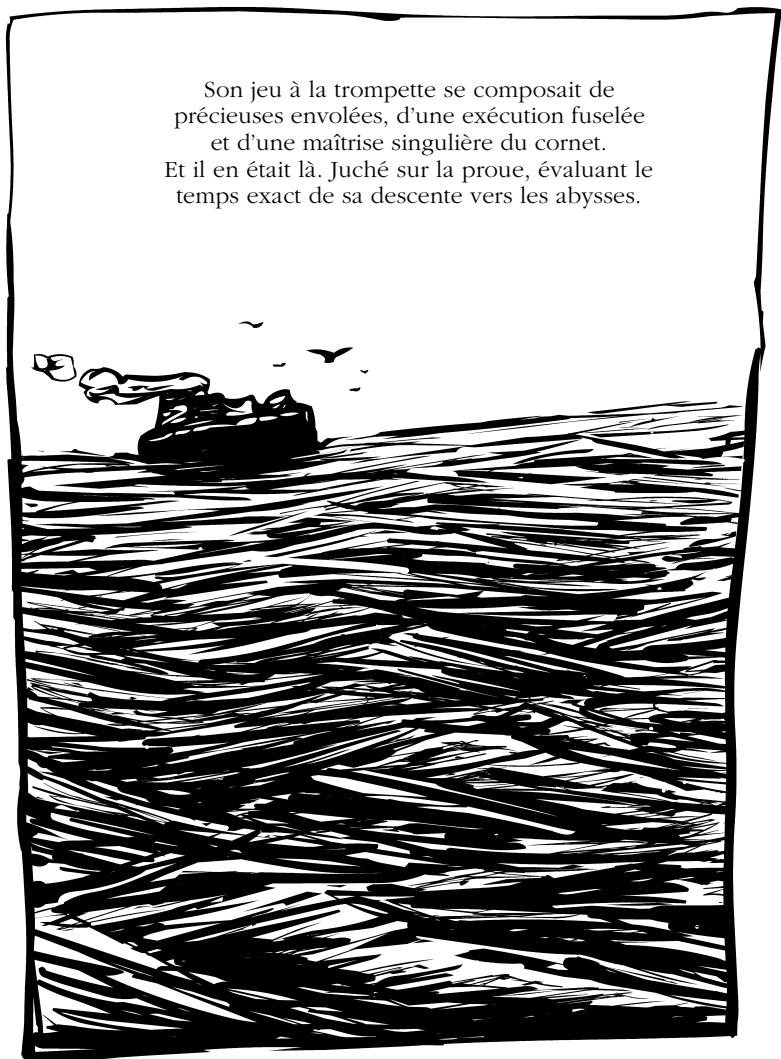
recueillait encore. Pendant que les fossoyeurs commençaient à remplir le trou, l'homme s'avança silencieusement, tendit le poignet, détacha sa montre et la jeta sur la bière. Il se tenait immobile au-dessus de la fosse, qui s'emplissait rapidement. Il se retira en silence, le visage ravagé de larmes. Les fossoyeurs se signèrent, puis expédièrent leur ouvrage en mâchant des prières.

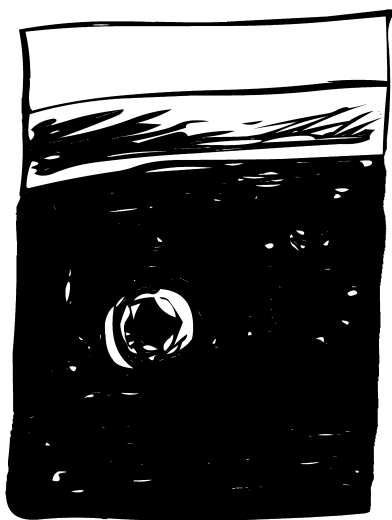
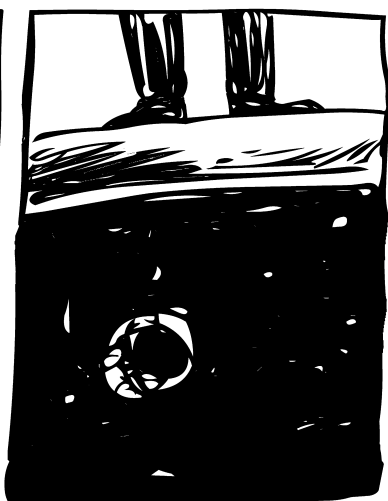
Grand-père, curieux, s'approcha de la pierre, en évitant de piétiner la terre encore meuble. Un frisson lui parcourut l'échine. Sous le nom de la morte, la date et l'heure de la naissance s'égrenaient lentement comme un compte à rebours.

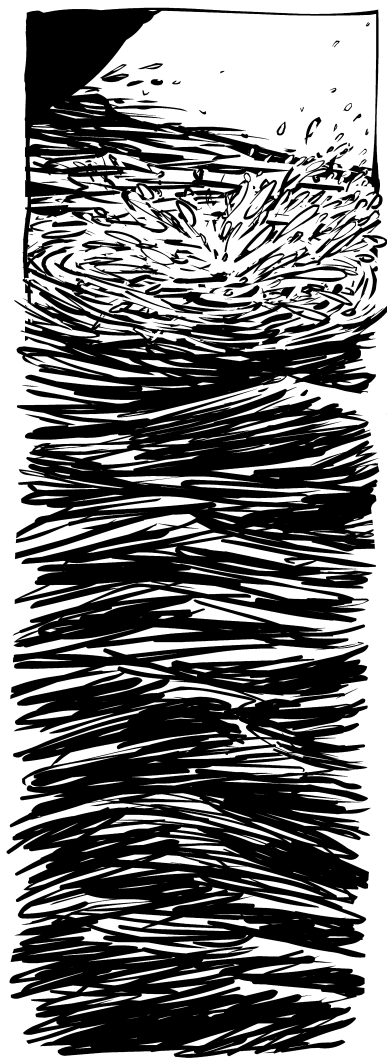
Jour 73



Son jeu à la trompette se composait de précieuses envolées, d'une exécution fuselée et d'une maîtrise singulière du cornet. Et il en était là. Juché sur la proue, évaluant le temps exact de sa descente vers les abysses.







L'angle de pénétration est parfait.









Le poids du monde

Mon grand-père était un type rigolo. Sitôt levé, il racontait les blagues et les histoires les plus invraisemblables. Poussée par un sens aigu du devoir, ma grand-mère but jusque sur son lit de mort les paroles de l'homme que le bon Dieu lui avait donné. À tout le moins en donnait-elle les apparences : tout en vaquant à ses affaires, elle laissait parfois échapper un petit rire feint ou l'un de ces « ah ! » simulant une attention soutenue.

Tous ceux qui venaient consulter mon grand-père devaient l'écouter longuement avant de pouvoir espérer placer trois mots. Si les plus chanceux parvenaient à lui arracher un « oui » ou un « non », parfois même un extravagant « peut-être » ou un abracadabrant « on verra bien », la plupart n'obtenaient rien d'autre qu'une nouvelle blague et s'en retournaient perplexes, cherchant à déchiffrer les messages qu'il n'avait pu manquer de cacher dans ses histoires en apparence banales.

Même quand il était seul, il continuait à raconter des histoires, en s'esclaffant parfois lui-même de ses trouvailles. Mes oncles prétendaient qu'il ne répétait jamais deux fois la même blague. Il fallait donc admettre que des centaines, voire des milliers d'histoires – et peut-être les meilleures de toutes – étaient perdues à jamais, bues par la terre et emportées par le vent. Le plus stupéfiant était qu'il ne sortait pratiquement jamais et qu'il ne lisait pas : toutes ses histoires étaient tirées de son imagination débridée. Les gens du pays refusaient de croire au miracle de cette corne d'abondance narrative. Ils interrogeaient les anciens, faisaient venir les conteurs de tout le pays, commandaient des livres en ville, en vain. Personne n'a jamais trouvé dans les récits d'autrui une seule des blagues qui lui étaient attribuées.

Cela sentait le soufre à plein nez. On lui reprochait d'avoir été marié deux fois à des femmes plus jeunes que lui (Thérèse la première et Thérèse la seconde), et de les avoir enterrées toutes les deux dans des circonstances pour le moins troublantes.

Un jour, au village, une vieille femme, l'air furieux, s'était approchée de mon grand-père et lui avait soufflé quelques mots à l'oreille. Grand-père s'était esclaffé, et la vieille toute congestionnée était repartie encore plus furieuse. Je lui demandai ce qui avait bien pu le faire rire ainsi. Il me répondit franchement :

— Rien du tout, elle m'a traité d'assassin... Parce que mes deux épouses sont mortes. La première d'avoir trop ri, la deuxième de n'avoir même jamais su sourire.

— On peut mourir de quelque chose qu'on ne fait pas ? demandai-je.

— Le rire est comme l'appétit. Par nécessité ou afin de se mortifier, on peut très bien ne pas se nourrir. On peut oublier le sentiment de la faim, mais le besoin du corps, même s'il se modifie, reste toujours là. Et si l'on s'entête à nier la faim, ou si l'on ne peut pas la satisfaire, on finit par y rester. Dans le cas de ta grand-mère, c'est le besoin de rire qui l'a dévorée de l'intérieur. À sa mort, il ne restait plus rien en elle. Elle était comme un moule vide.

— Alors tu as rempli le moule et ça a donné une deuxième Thérèse ?

— Euh... oui. Mais celle-là faisait tout le temps semblant de rire pour me faire plaisir. Je lui racontais des histoires tristes pour voir si elle m'écoutait, et elle riait quand même un peu n'importe où, au hasard. Elle riait sans en avoir besoin, comme les gens qui mangent sans avoir faim, ils grossissent, ils grossissent...

— Et un jour ils explosent !

— C'est à peu près ça.

J'étais sans doute le seul avec qui mon grand-père s'autorisait à parler aussi librement. Même à moi, il parlait rarement de ma grand-mère, et encore moins de sa seconde femme, aussi cette visite au village m'a-t-elle marqué profondément. Évidemment, les mots de mon grand-père étaient beaucoup plus simples que ceux que j'utilise aujourd'hui. Mais cette histoire est en moi et je préfère utiliser les mots vivants avec lesquels la scène se reconstruit en mon esprit.

Après le décès de sa seconde épouse, tous les villageois s'attendaient à ce que mon grand-père se remarie, mais personne ne voulait lui sacrifier une de ses filles. Les jeunes filles nubiles étaient assignées à demeure dès le coucher du soleil. Un parti de bigotes lui mena une cabale dont il aurait au moins pu faire semblant de s'offusquer, au lieu de quoi, délaissant tout projet d'union, il s'acheta une immense voiture américaine et acheva de se faire de mortelles ennemies parmi celles qui ne voyaient plus en lui qu'un ogre et s'attendaient à ce qu'il se comporte comme tel.

Il se jetait sur les routes sinueuses de la campagne comme ces enfants inconscients qui se lancent sur des pentes glacées sur un simple morceau de carton. Grand-père savait à peine conduire. Il faisait un carnage de chats, de mulots et de marmottes et l'on constata une recrudescence des charognes sur les routes jusqu'à cent cinquante kilomètres autour de la ferme familiale. On redoutait qu'il ne renverse un enfant s'en allant innocemment acheter des bonbons avec son argent de poche ou, pire encore, une petite vieille trottant menu, traînant son âme à confesse afin d'y faire pardonner quelque péché mortel que la soudaineté du choc empêcherait d'expier et qui enverrait son double insubstantiel directement en enfer.

Tout à sa passion de la conduite, il s'était lentement désintéressé des travaux de la ferme, abandonnant le plus gros du labeur à son fils aîné, mon oncle Fernand. Depuis quelques années déjà, mon grand-père s'était spécialisé dans les ouvrages d'écriture : comptabilité, commandes, contrats avec les fournisseurs et les acheteurs, classement de factures, production de formulaires, rapports de production, de salubrité, de conformité et autres paperasses gouvernementales. Il lui arrivait parfois de nourrir les poules ou de conduire un tracteur, mais il ne faisait rien

de plus. C'étaient Fernand et sa femme Berthe qui se levaient avant le soleil pour nourrir et soigner les bêtes, nettoyer les enclos, inspecter les clôtures et les cultures. Grand-père traînait au lit jusque vers les neuf heures. Il ne se levait que lorsque Berthe revenait à la maison lui réchauffer un peu de café et lui préparer son déjeuner. Enchanté de se voir enfin confier la direction de la terre paternelle, Fernand ne partageait néanmoins en rien la passion de Grand-père pour l'automobile. Notre oncle n'était pas le seul à s'offusquer : ses frères et sœurs, ses demi-frères et demi-sœurs s'élevaient en bloc contre cette folie d'un autre âge.

— Grand-père se ridiculise.

— Il nous ridiculise tous !

— Il a dû manger quelque chose.

— Il faut qu'il n'ait plus toute sa tête.

— C'est l'âge, que voulez-vous ?

— Dire que tout lui appartient encore.

— Dieu sait où cela va nous mener...

Contrairement au reste de la famille, ma sœur et moi adorions la machine infernale de Grand-père. Les chemins de campagne environnants, montée et descente, descente et montée, étaient nos montagnes russes. Lorsque Grand-père nous enlevait à nos parents, nous allions paresser et profiter du soleil dans de petits paradis soigneusement dissimulés dans les coins où on les attendait le moins. L'un

de nos refuges préférés se trouvait en amont d'une centrale hydroélectrique désaffectée. Un immense pont de fer se jetait dans le vide, enjambant d'un seul élan la rivière, la cascade et le barrage. Des jeunes gens lançaient des pierres pour faire des ricochets sur la surface de la rivière, d'autres se jetaient d'un promontoire dans des bassins où l'eau devait être plus profonde. Nous enlevions nos souliers et roulions le bas de nos pantalons. Nous avions pied presque partout et remontions tranquillement le courant en observant la faune bigarrée qui s'ébattait autour de nous.

La voie ferrée qui longeait la rivière depuis quelques kilomètres profitait d'une courbe plus prononcée du cours d'eau pour le franchir. Les ingénieurs du CN auraient pu jeter dans le vide une de ces majestueuses structures de métal comme ils l'avaient fait en aval au-dessus du barrage, mais ils avaient opté ici pour une méthode plus grossière : des tonnes de roches et de pierres avaient été jetées d'une berge à l'autre. En contrebas, la rivière qui devait pourtant faire son chemin s'engageait dans un imposant tunnel de briques et de béton long d'une centaine de mètres. Avec les années, la rivière s'était ensablée et il était possible de traverser le tunnel en longeant une de ses parois. Lors de notre premier passage, Grand-père s'arrêta en plein milieu. La lumière qui filtrait des deux issues peinait à parvenir jusqu'à nous. Les deux parois se perdaient dans l'obscurité épaisse, et on ne les voyait plus se rejoindre au-dessus de nos têtes. Grand-père leva une main, la paume ouverte vers le ciel, comme s'il cherchait à retenir les tonnes de roches et de terre qui menaçaient de s'abattre sur nous.

Il nous raconta l'histoire d'un homme dont le destin était de porter tout le poids du ciel sur ses épaules. Il ne devait jamais faillir à la tâche, sinon la voûte céleste s'affaîsserait et l'humanité entière serait écrasée. Cette légende produisit sur nous une forte impression. Inquiets, nous interrogeons la pierre du regard, à la recherche du visage de l'homme qui portait la voûte de ce tunnel, de ce microcosme du monde. À chacun de nos passages, nous promenions nos regards inquiets tout autour de nous. Nous scrutions avec une attention particulière la paroi opposée (et pour nous, inaccessible) à notre chemin habituel. Les jeux de la lumière esquissaient mille visages dans les reflets changeants des pierres. L'homme qui portait le poids du monde se cachait certainement parmi eux. Grand-père nous avait promis de revenir un jour avec un petit bateau, afin que nous puissions observer cette paroi d'un peu plus près. Qui sait, peut-être aurions-nous la chance d'approcher le surhomme, de lui parler, de le toucher ? Le moindre contact nous permettrait sûrement de nous accaparer un peu de sa puissance, de devenir des surhommes à notre tour.

Il ne put jamais tenir cette promesse.

Nous nous installions sur une grève en amont pour pique-niquer. Nous mangions en contemplant l'étrange spectacle des rochers sculptés par le temps. Comme les nuages, certains offraient des profils insolites : le corps d'un homme couché dans la rivière, une baleine échouée, le soulier égaré d'un géant. Au milieu de cette nature

sauvage, Grand-père cessait de jouer le personnage de boute-en-train qu'il affichait devant le reste du monde. Il nous racontait des aventures horribles et héroïques qu'il prétendait avoir vécues à la guerre. Même si j'ai toujours douté de ses faits d'armes, j'écoutais avec la plus grande attention car Grand-père savait tirer un récit irrésistible de la plus ennuyeuse des anecdotes.

Au bout d'un certain temps, épuisé d'avoir trop parlé, accablé par le soleil de midi, Grand-père s'en allait faire la sieste à l'ombre d'un saule. Nous jouions alors dans un petit bras plus tranquille de la rivière que nous nous acharnions à barrer en y entassant, semaine après semaine, des tas de roches et des montagnes de sable arrachées à la plage avoisinante. À chacun de nos passages, tout le travail était à refaire. Ce faible affluent avait pour lui la force de l'ordre des choses : sûr de son droit, il se contentait de passer, comme le temps.



... et puis Grand-père commença à perdre la mémoire. Un jour, alors que nous étions tous attablés dans la salle à manger, il entreprit de raconter une de ces blagues de circonstance dont il pimentait les réunions familiales. Un froid glacial s'abattit sur l'assistance dès les premières phrases : Grand-père se répétait.

Inconscient du malaise qu'il suscitait, il entreprit un nouveau récit, une nouvelle redite. Quelques minutes plus tard, Berthe prétextait une migraine pour mettre fin au supplice, confiante qu'une bonne nuit de sommeil suffirait à requinquer son beau-père. Il n'en fut rien : il continua à se répéter. Pire, il s'embrouillait avant la conclusion, il intervertissait les débuts et les fins de sorte que les histoires gaies se terminaient mal et que les histoires tristes

finissaient bien. Malgré toute l'application qu'il y mettait, il butait à chaque fois sur un détail insignifiant. Son histoire prenait alors un travers imprévisible, parfois cocasse, voire obscène.

Grand-père se tut. Son silence était un événement. Nous nous arrêtions pour l'entendre. En appliquant l'oreille sur le crépi, nous percevions encore un faible écho de sa voix. À tous les jours pendant soixante-dix ans, cette voix avait résonné entre les murs centenaires de la maison familiale et elle en était devenue un des éléments essentiels. La bâtisse commença d'ailleurs à montrer des signes d'affaissement, comme si la poussée ondulatoire continue de la voie de Grand-père avait suffi à maintenir l'équilibre de la structure.

Chaque semaine qui passait lui arrachait un nouveau souvenir ou une faculté acquise depuis l'enfance. Après les mots, voilà que les chiffres s'envolaient. Pendant quelque temps encore, déniaient la dégénérescence de sa mémoire, il s'obstina à tenir les livres, mais il fit tant d'erreurs qu'il faillit mettre toute sa famille sur la paille.

L'oncle Fernand dut se replonger dans les équations qu'il avait apprises sur les bancs de l'école du village. C'était un homme pratique, plus à l'aise avec les choses qu'avec les idées, mais poussé par la nécessité, il s'appliqua si bien qu'il en vint à pouvoir affronter seul les formules et les grilles de calcul sur lesquels Grand-père avait régné sans partage. Berthe fut d'abord étonnée de le voir dévorer de gros livres pleins de chiffres. Puis, l'étonnement céda à un mélange de tristesse et d'appréhension : après son beau-père, voilà que son mari changeait.

Cependant, qu'y pouvait-elle ? Elle se résigna : Fernand n'était plus le cancre qu'elle avait épousé. Point final.

Avec le temps, Grand-père oublia l'art de dominer les machines. Il s'obstinait, cependant. Il roulait pendant des heures dans les rangs les plus reculés, se perdait dans des sentiers forestiers défoncés, rentrait à des heures impossibles. Sa voiture se couvrait d'égratignures et de bosses. À la fin de l'été, Fernand fit retirer le permis de conduire de Grand-père et il vendit la voiture à des casse-cou d'un village voisin. Grand-père se permit à cette occasion sa dernière grande colère ; on le laissa tempêter pendant une bonne heure, ne lui prêtant qu'une attention discrète, jusqu'à ce qu'il oublie le motif de sa colère et se retire, honteux. L'imposant animal de fer qui nous avait ouvert les portes d'un grand royaume tira glorieusement sa révérence en méritant une seconde place lors d'un stock-car illégal tenu dans le troisième rang d'un village d'arrière-pays.

Son monde se repliait d'un seul coup sur lui-même. Jadis maître d'un pays entier, il ne pouvait plus trotter que sur quelques hectares de terre. Il tâcha pendant quelque temps de s'occuper des animaux, mais il avait oublié les gestes qu'il fallait faire. On trouva un matin Grand-père assommé dans l'étable. On ne sait comment les bêtes s'y étaient prises pour triompher de leur maître, mais le fait est qu'elles ne voulaient plus qu'il s'approche d'elles.

Grand-père se transformait, lentement mais sûrement, en l'un de ces objets typiques de nos maisons campagnardes qui contribuaient à l'ambiance folklorique au même titre que le poêle, le service d'argenterie dans le buffet et les outils agricoles désaffectés que l'on suspendait çà et là.

Condamné à ne rien faire de ses journées, contraint à l'inactivité par la surveillance incessante de ma tante et de ses filles, grand-père prit du poids et il s'affaiblit à tel point qu'il ne pouvait même plus, quand nous passions quelques jours à la ferme, nous porter sur son dos, ni nous emmener nulle part. Cet amoindrissement de notre royaume enlevait beaucoup de magie à nos visites à la maison ancestrale. Des amis, d'autres liens nous retenaient au village, maintenant que notre autonomie grandissante nous permettait d'explorer par nous-mêmes l'extérieur du cercle familial.

Grand-père vieillit encore un peu et l'oubli atteignit des régions plus profondes et jusqu'alors épargnées de son cerveau. Les lois physiques les plus fondamentales perdaient pour lui toute importance. « Le mouvement se conserve dans le vide. Pourquoi donc ? Rien ne se perd, rien ne se crée. Vous croyez ? » : fut-ce là l'ultime blague de Grand-père, une volonté rageuse de pousser l'oubli plus loin que quiconque, ou la faveur extraordinaire d'un dieu sur l'acide, du Grand Architecte ou de Nanabozo ? Toujours est-il que la parcelle du continuum spatiotemporel dans laquelle il évoluait en vint à se soustraire aux lois communes auxquelles pas un de nous n'échappait.

Cette déchéance dernière fut progressive et nous crûmes d'abord à une rémission de sa maladie. Littéralement allégé, Grand-père bénéficiait d'un regain de force et d'énergie. Intellectuellement, il était toujours aussi diminué, mais l'effort physique lui redevenait plus facile. Son état d'hébétude quasi permanent en faisait la monture idéale dont ma sœur et moi pouvions abuser d'autant plus facilement qu'il ne demandait plus qu'à être commandé, trouvant satisfaction dans l'accomplissement immédiat des ordres les plus simples.

Un beau matin, mon oncle, inquiet de voir que Grand-père n'était pas encore descendu, alla cogner à sa porte. Il colla l'oreille sur la paroi. Ne percevant aucun signe de vie, il força la serrure et fit brusquement irruption dans la pièce.

— Papa !

Grand-père avait basculé au bas du lit et gisait inanimé sous la fenêtre, enseveli sous ses couvertures. Toute la maisonnée accourut au cri de l'oncle Fernand.

— Ton père a fait une chute !

— Mon Dieu ! il fallait bien que ça arrive un jour...

— Il est mort !

Dans la panique, personne n'avait remarqué que les couvertures se soulevaient lentement au rythme de la respiration de Grand-père. Et puis, il fallait être sourd pour ne pas entendre le bourdon de son ronflement. Fernand se recueillit quelques instants, persuadé que le corps de

son père serait pâle et glacial. Il rabattit le drap d'un mouvement sec et recula brusquement, un rictus de terreur gravé sur le visage. Il avait tout de suite compris que Grand-père n'était pas mort, mais il n'en avait éprouvé aucun soulagement. Il avait cru se préparer au pire, mais comment aurait-il pu s'attendre à ce qu'il voyait ?

Grand-père flottait à quelques centimètres au-dessus du sol.

C'est ainsi que je perdis mon grand-père pour la seconde fois. Il ne pouvait plus être le compagnon de nos jeux, il s'était transformé en un petit oiseau qui se déplaçait en nageant dans l'air comme si celui-ci lui offrait une véritable prise. Un conseil de famille fut convoqué. On décida que Grand-père ne devait plus sortir. Dehors, le vent pourrait l'emporter. Surtout, il ne devait sous aucune considération se montrer aux habitants de la région, de crainte de semer la terreur au village où il n'était pas en odeur de sainteté. Fernand craignait par-dessus tout que le phénomène ne s'ébruite à l'extérieur et n'attire une foule de badauds et de charlatans, lesquels leur rendraient la vie encore plus impossible qu'elle ne l'était déjà.

À chaque jour, Grand-père se faisait plus léger ; la distance entre ses pas et le sol augmentait de quelques millimètres par semaine. Mon oncle Fernand, après s'être plongé dans d'absconses tables de calcul, nous réunit afin de nous faire part de ses conclusions :

— Dans cinq mois, papa sera complètement libéré de l'attraction terrestre !

— Il pourra marcher au plafond ?

— Comme les mouches ! répondit Fernand. Et s'il venait à sortir sans être lesté de pierres, il s'élèverait et irait se perdre dans l'atmosphère. Qui sait même jusqu'où il pourrait se rendre ?

— Jusqu'à la Lune ?

— Pourquoi pas jusqu'à la planète Mars ?

— Mon oncle, sur quelle planète vont les grands-pères ?

Mais nous n'étions, hélas, pas au bout de nos peines. La densité de l'air ambiant qui permettait à Grand-père de se mouvoir comme nous le faisons dans l'eau en vint à se dissiper complètement. Il devait désormais s'appuyer sur un mur ou sur un meuble de bon poids et se donner un élan afin de se projeter dans l'espace. De nageur, il était devenu cosmonaute.

Un matin, en l'absence de Fernand, ma tante Berthe dut se rendre au village. Il lui déplaisait de laisser Grand-père seul, mais lorsqu'elle sortit, il dormait encore à poings fermés (depuis le début de son étrange maladie, il avait retrouvé la capacité de dormir comme un bébé). Grand-père se réveilla toutefois quelques minutes après le départ de sa bru. Comme à son habitude, il se propulsa de mur en mur et de meuble en meuble afin de gagner la cuisine, attiré par l'odeur du café, mais quelque chose clocha ce matin-là. Avait-il mal calculé l'élan nécessaire ? L'inertie

commençait-elle à lui faire défaut de la même manière que la gravité ? Quoi qu'il en soit, Grand-père s'immobilisa en plein milieu du séjour, à vingt centimètres au-dessus du plancher. Lorsque ma tante Berthe revint à la maison, elle trouva Grand-père endormi là où l'immobilité l'avait surpris. En s'approchant de lui pour l'éveiller et le ramener vers le sol, elle mit les pieds dans une petite flaque.

À la suite de cet incident, Fernand élaborait tout un système de cordes courant d'une pièce à l'autre, afin que Grand-père puisse se mouvoir en hissant son corps sans devoir s'appuyer aux meubles et aux autres surfaces.

Berthe n'avait rien trouvé dans son *Larousse médical* qui fut susceptible d'expliquer le curieux phénomène de dégénérescence gravitationnelle qui affligeait son beau-père. Fernand s'était quant à lui plongé dans la lecture de gros ouvrages de physique pure. Les premiers chapitres ne lui apprirent rien que son bon sens de paysan ne lui avait déjà enseigné. Cependant, le calcul des masses intervenant dans les relations gravitationnelles entre les corps célestes et la poésie de toutes ces belles formules scientifiques le firent rêver pendant des semaines.

Chaque corps disposant d'une masse possède une force d'attraction se dirigeant en ligne droite vers un autre corps. L'intensité de cette force dépend de l'importance de la masse du corps et, dans le sens inverse, de la distance qui le sépare d'un autre : elle augmente avec l'accroissement de la masse et diminue avec l'agrandissement de la distance.

Ce qui peut se résumer ainsi :

$$\vec{F} = - \frac{Gm_1m_2}{r_1^2} \vec{r}_1$$

Évidemment, plus Fernand progressait dans ses lectures, moins il comprenait le phénomène étrange qui accablait son père. Au contact de ces pédagogues abscons, son esprit s'aiguïsa et il se révolta contre l'ahurissante impossibilité théorique de ce phénomène. Une nuit, il s'éveilla en sursaut, persuadé qu'un inspecteur du ministre de la Cohérence ou de l'Office de l'ordre des choses, ayant constaté cette inacceptable violation d'une des lois les plus fondamentales de la nature, s'apprêtait à placer toute la famille en quarantaine. Mes autres oncles, plus pragmatiques, acceptaient tout simplement cette situation sur laquelle ils n'avaient aucune emprise. La chose d'ailleurs ne les surprenait guère. On en avait déjà vu des plus étranges encore, peut-être pas dans le village, mais dans la région. On donna en exemple *La Chasse-Galerie* : si un canot pouvait s'élever et parcourir des centaines de lieux dans le ciel, pourquoi Grand-père ne pourrait-il pas également flotter à quelques centimètres au-dessus du prélat de la cuisine, avec ou sans l'aide du Diable ? Bref, personne ne voyait d'un bon œil les accès de militantisme rationaliste de Fernand, et on s'inquiétait bien plus de « ramener mon oncle sur terre » que des facultés aérostatiques de l'aïeul.

Fernand s'entêta. Quelques milliers de pages plus tard, il commença même à craindre que de nouveaux périls ne s'abattent sur Grand-père. Si la dégénérescence progressait encore, de nouvelles lois fondamentales de la physique

pourraient être bafouées. Des quatre grandes forces de l'univers, seule la plus faible faisait défaut : la gravitation. Que se passerait-il lorsque la force électromagnétique lui échapperait ? Grand-père se transformerait-il en une centrale électrique capable d'éclairer toute la maison, ou de tuer d'une puissante décharge quiconque s'en approcherait ? De plus, les forces nucléaires faible et forte qui, *grosso modo*, assurent respectivement la cohésion entre les particules et les subparticules, représentaient des énergies encore plus considérables. Fernand vivait à proximité d'une bombe atomique qui ne demandait qu'à s'éveiller. Il sombra dans une profonde dépression nerveuse.

Grand-père, dont l'état se stabilisait, avait retrouvé un peu de ses esprits. Il veillait sur son fils alité. Il s'amarrait à une chaise et passait de longues heures à lui rabâcher les bribes d'histoires qui lui revenaient pêle-mêle. Cette confusion produisait parfois des effets comiques qui réussaient à dérider un peu le malade.

La dépression de Fernand transforma sa boulimie de lectures scientifiques en une bibliomanie sévère. Ses crises d'érudition le laissaient sans force, la vue brouillée et le cerveau congestionné. Le médecin, impressionné par son état, lui prescrivit une diète sévère : plus une ligne jusqu'à nouvel ordre. On lui cachait ses livres, il se levait la nuit pour les retrouver. On les jetait, il fouillait dans les ordures. On les brûlait, de nouveaux livres surgissaient on ne savait d'où. Ma tante demanda à mon père de mener une enquête discrète. Il découvrit que la bibliothécaire du village était sa maîtresse ; on réussit tant bien que mal à cacher l'aventure à Berthe. Pendant presque une année encore, Fernand alterna crises aiguës et longues périodes de rémission tandis que, à l'encontre des appréhensions de mon oncle et du sentiment général, les relations de Grand-père avec la gravité semblaient s'être stabilisées.

Fernand recommençait à peine à mener une vie normale quand lui fut porté le coup fatal qui, quelques années plus tard, le conduirait à la tombe : Grand-père nous fut enlevé le 27 août 1983 à 16 heures 48 minutes. Une équipe médicale accompagnée d'une quinzaine de policiers fit brusquement irruption dans la maison ancestrale. Fort heureusement, mes cousines étaient absentes ce jour-là. Grand-père était déjà arrimé à la table et s'apprêtait à attaquer son potage lorsque des coups à la porte lui firent échapper sa cuillère dans son assiette. Berthe, qui venait à peine de servir, s'était levée pour voir qui pouvait bien les visiter à cette heure. Les coups redoublèrent. Sans attendre qu'on vienne leur ouvrir, les « visiteurs » enfoncèrent la porte qui se fracassa bruyamment contre le mur du séjour. Des hommes lourdement armés repoussèrent Berthe sans ménagement et déferlèrent comme un ouragan dans la maison, s'éparpillant dans toutes les pièces, retournant les tiroirs et emportant tout ce qui concernait de près ou de loin l'élévation de Grand-père. Ils saisirent même quelques-uns des gros ouvrages scientifiques que Fernand avait réussi à soustraire à la vigilance de Berthe. Pendant ce temps, six médecins et onze infirmiers entouraient Grand-père, le détachaient pour l'entraver sur une chaise roulante d'un modèle spécial. Deux grosses brutes immobilisaient Fernand et l'empêchaient d'intervenir. Celui qui semblait être leur chef lui mit dans les mains une imposante liasse de billets ainsi qu'une carte professionnelle sur laquelle était imprimé un numéro de téléphone.

— Inutile d'essayer de nous joindre. Nous vous appellerons.

Sept minutes à peine après leur brutale intrusion, ils étaient repartis et les moteurs de leurs véhicules ronflaient dans l'allée qui redescendait vers la route. Fernand s'empara de la carabine qui pendait derrière la porte, se

précipita au-dehors et déchargea son arme en direction des voitures en poussant des hurlements de bête blessée.

Dans le couloir, Berthe venait de s'évanouir. Le potage refroidissait dans les assiettes, mais pas dans celle de Grand-père : ils l'avaient emportée.



Nous ne revîmes plus jamais Grand-père. Personne ne répondit au numéro laissé par ses ravisseurs. Après quelques tentatives, une voix métallisée nous informa que la ligne n'était pas en service. Fernand écrivit à la compagnie, qui lui répondit que le numéro n'avait jamais été attribué. Aucune de ses démarches ne produisit le moindre résultat. Il sombra dans une nouvelle dépression et il dut être placé d'urgence dans une institution spécialisée.

Quelques années plus tard, fasciné par le personnage qu'avait été mon grand-père et par la légende qui était en train de s'établir autour de ce soi-disant enlèvement, j'ai décidé de reprendre l'enquête là où mon oncle l'avait abandonnée.

Selon la version officielle, celle qui était consignée dans le rapport de police, mon grand-père avait été enlevé par une bande de jeunes voyous désœuvrés qui écumait la campagne à la recherche de vieillards et de gens seuls qu'ils pouvaient dévaliser et tabasser à loisir. On n'y trouvait nulle mention des hommes entraînés, armés et bien équipés, ni des médecins avec tout leur attirail ni des infirmières dont Berthe et Fernand avaient dressé un portrait si vivant. Les enquêteurs s'étaient acharnés à discréditer le témoin principal : Fernand étant dépressif, il pouvait fort bien avoir été sujet à une crise de délire paranoïaque. Quant au témoignage de Berthe, il était partiel et

sans grande valeur puisqu'elle s'était évanouie dès l'entrée des voyous. Elle avait insisté pour raconter ce qu'elle avait vu, mais ils l'avaient accusée de vouloir livrer un faux témoignage, ce qui est un acte criminel passible d'une forte amende, voire de quelques semaines à l'ombre. La fable officielle ne tenait pas la route, mais ce fut tout de même elle qui prévalut et s'imposa rapidement dans les villages avoisinants.

Pour ma part, je n'ai jamais songé à remettre en question le témoignage de mon oncle et de ma tante. Lorsque je repris l'enquête, je commençai par sonder les villageois. Je passais des heures à écouter les récits de gens pour qui la jeunesse n'était plus qu'un lointain souvenir. Au cours de l'un de ces après-midi de service social, un détail attira mon attention alors que je feuilletais d'un œil distrait l'album familial qu'une dame Couillard commentait avec force détails et anecdotes. Elle avait rassemblé des dizaines et des dizaines de photographies de son unique petit-fils. Il était mort peu après l'enlèvement de mon grand-père. Madame Couillard crut bon de préciser que « son petit-fils n'était pas *comme ça*, qu'il n'aurait jamais fait *ces choses-là*, qu'il ne fréquentait pas *ces gens-là* ».

Sur une photographie grand format, un groupe serré d'une dizaine de jeunes hommes parmi lesquels on pouvait évidemment voir le petit-fils. L'agrandissement était de qualité supérieure et révélait une foule de détails. On distinguait clairement à l'arrière-plan un groupe de quatre voitures noires, parfaitement identiques, qui s'éloignaient. Le numéro de plaque d'immatriculation d'un des véhicules était même parfaitement lisible. Quelqu'un avait indiqué la date des clichés dans le coin supérieur droit : « 27 août 1983 », le jour de l'enlèvement de mon grand-père.

À partir de ce moment, mon enquête s'accéléra. Je pus établir que le numéro de plaque était celui d'une voiture de fonction attachée à un bureau de recherche du gouvernement canadien. J'obtins une liste de tous les agents en service à ce moment-là, et particulièrement de ceux qui avaient pris leur retraite à l'époque de l'enlèvement et je les appelai les uns après les autres. La plupart refusèrent de me recevoir, mais à force d'acharnement et en recoupant le peu d'informations que chacun laissait filtrer, je parvins à identifier l'un des agents directement impliqué dans l'enlèvement de Grand-père. Je lui téléphonai. Il me signifia fort impoliment qu'il lui était impossible de me recevoir.

Je ne recommande à personne de s'en prendre à un représentant des forces de l'ordre : cela offre peu d'avantages et comporte des risques inouïs. Toutefois, à ce stade de mon enquête, j'aurais fait n'importe quoi pour accéder à cette vérité que je sentais toute proche. Je recrutai quelques-unes de mes connaissances et, le 27 août 1999, à 16 heures 48 minutes, seize ans exactement après la disparition de mon grand-père, je faisais irruption au domicile du sergent Léger. Loin de ses bureaux et privé de son arsenal réglementaire, le sergent se montra sinon plus poli, du moins plus bavard.

Il me révéla que Grand-père n'avait pas survécu longtemps à sa détention. Les effets de l'apesanteur s'étaient dissipés presque tout de suite, comme s'il avait voulu faire la nique aux scientifiques qui cherchaient à comprendre pour la reproduire cette aberrante exception à la constante gravitationnelle. Aucune des catastrophes qu'avait anticipées l'oncle Fernand ne s'était produite. Grand-père ne fissionnait pas l'atome, mais il mouillait sa culotte et il ne savait même plus manger tout seul. Il était redevenu un petit vieux grabataire qui ne se souvenait plus de rien. En

fin de compte, il avait oublié de vivre. Il fut enterré dans un petit cimetière militaire des Cantons de l'Est. Je voulus rapatrier son corps dans le caveau familial. Le ministère de la Défense nationale s'y opposa formellement.

J'avais élucidé l'énigme de l'enlèvement de Grand-père. Mais la vérité, cette fin pitoyable, m'avait laissé sur mon appétit. Malgré moi, j'en étais venu à croire en cette légende qui faisait de Grand-père une victime des services secrets et prétendait qu'il était maintenu en vie dans une cuve de liquide amniotique artificiel, quelque part au fin fond des Territoires du Nord-Ouest. J'ai menti aux miens. Je leur ai raconté que, comme mon oncle, j'avais échoué, que je n'avais rien pu trouver et que personne ne trouverait sans doute jamais rien. J'ai préféré affronter seul cette cruelle désillusion et les laisser vivre avec la légende glorieuse de Grand-père.

Je suis allé me recueillir sur sa tombe. J'avais espéré être témoin de quelque phénomène extraordinaire : des petits cailloux voltigeant à quelques millimètres au-dessus de sa pierre, ou une zone aride où le gazon ne repoussait pas. Mais rien. Rien qu'une minuscule pierre standard, alignée au milieu de dizaines d'autres tout à fait semblables. Seuls les nom et prénom de mon grand-père y étaient gravés. On n'y retrouvait ni la date de sa naissance ni celle de sa mort.

Je suis retourné explorer cette rivière où Grand-père nous emmenait régulièrement quelques années auparavant. Les mêmes gens occupaient les mêmes berges, se baignaient ou remontaient tranquillement le courant.

J'ai enlevé mes souliers et roulé le bas de mes pantalons. J'ai remonté la rivière, jusqu'à la voie ferrée l'enjambant et jusqu'au tunnel qui cède le passage aux eaux. Je me rappelais l'histoire de l'homme portant le poids du ciel sur son dos et ce visage que nous croyions voir parfois en traversant du côté le moins profond. Les fonds qui se dérobent me donnent toujours le vertige, mais ce jour-là, oubliant ma peur, je me suis jeté tout habillé dans l'eau et j'ai nagé jusqu'à la paroi opposée.

Il n'y avait pas de visage dessiné sur la pierre sale.

Deuxième hop

Arthur vit d'un œil mi-clos son compagnon de fortune
se lever puis se diriger d'un bon pas vers la sortie du wagon.
Yuri pensait gagner cinquante minutes
en s'éjectant juste avant la traverse.



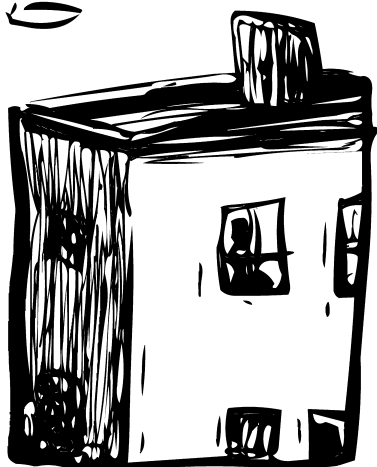




La voiture dissimulée dans le
sous-bois l'aurait amené à
Saint-Boniface, où le reste de
la troupe l'attendait.



Sans ce hop, ils auraient
fondé le premier théâtre
de rue de l'Ouest du
Canada.









Jour 91



Quelle est la longueur de la côte gaspésienne ?

« Dans notre famille », avait fièrement répété Réjean Toukar durant des années, « on est concierge depuis cinq générations. » Ce disant, il incluait présomptueusement son fils Fatou dans le calcul, ignorant à quel point la vie de ce dernier prendrait une tangente étonnante.

Réjean Toukar était concierge au ministère de l'Éducation depuis vingt-cinq ans. Ses quatre frères travaillaient également dans le nettoyage : Robert dirigeait une entreprise de location de laveuses à tapis révolutionnaires (Bob 2000 inc.), Régis était concierge au Jewish Hospital, Renaud faisait partie de l'équipe chargée de nettoyer, chaque nuit, les tunnels du métro et Richard (le cadet de la famille) avait renoncé à une carrière d'instructeur d'escalade pour faire reluire les vitres des gratte-ciel. Leur père (Roger Toukar, 1917-1975) avait été concierge dans un grand hôtel du centre-ville tandis que sa femme Réona faisait des ménages à Outremont. Le père de leur père – Romuald Toukar, premier Toukar du nom (1892-1953) –

avait astiqué trente-huit ans durant les voitures de la *Montreal Tramways Company*.

De l'arrière-arrière-grand-père de Fatou, Roman Tokarczuk (?-1911), obscur immigré ukrainien débarqué au Canada en 1852, on ne savait pas grand-chose sinon qu'il avait balayé les rues en été, déneigé les toits en hiver et terminé sa vie comme bedeau dans une église orthodoxe. L'imprécision de sa biographie le rendait sympathique à Fatou, qui pouvait ainsi l'imaginer à sa convenance : barbu, fumeur invétéré, amateur de vodka et d'accordéon – et non tel l'absurde patriarche-fondateur d'une dynastie de concierges.

Fatou ne prisait guère le nettoyage, l'ordre et la propreté. Sa chambre était toujours dans un état désastreux : le lit défait, les vêtements sales et propres jetés dans un tas, les notes de cours éparpillées dans tous les sens. Le vieux sac à dos qu'il traînait partout dégurgitait, dès qu'on en desserrait les cordons, un fatras de bouquins et de feuilles de papier chiffonnées, de stylos baveux et de disquettes déglinguées. Les fils de son walkman s'enroulaient en un chapelet de nœuds et de boucles. Les pages de son agenda étaient gribouillées dans n'importe quel ordre. Le jeudi, par exemple, était occupé par un schéma abstrait représentant des spirales encastées les unes dans les autres. Faute d'espace, les tâches du jeudi étaient repoussées au vendredi, tandis que les tâches du vendredi se retrouvaient le lundi matin, la fin de semaine ayant été transformée en origami.

Exaspéré, le père de Fatou l'encourageait à prendre exemple sur ses aïeux, qui avaient voué leur vie à lutter contre le chaos et les turbulences.

— Fabien, disait-il (car Fatou s'appelait en réalité Fabien Toukar), mon petit Fabien, l'homme qui vit dans le désordre est un homme malheureux.

Fatou se moquait d'être heureux ou malheureux : il voulait devenir mathématicien. Rien d'autre ne le passionnait. Il aimait s'escrimer sur une équation à trois inconnues, contempler l'élégance d'une formule, méditer sur la pureté des chiffres. Il appréciait la troublante beauté des courbes et des paraboles, le mystère des théorèmes non résolus. Là où les autres ne voyaient qu'une discipline absconse et abrutissante, il trouvait poésie et beauté.

Son père comprenait mal cet engouement. En fait, il suffisait de prononcer le mot *algorithme* pour qu'il lève les bras au ciel et menace de retirer son fils de l'école.

Réduit à la clandestinité, Fatou bouquinait en cachette des traités de géométrie non euclidienne et de calcul différentiel qu'il cachait sous son matelas.

C'est ainsi qu'à dix-sept ans, par un avant-midi du mois d'août, il s'enfuit de la maison familiale et du destin de concierge qu'on lui préparait.

Il n'emporta que l'essentiel : sa calculatrice et ses bouquins de mathématiques. Il loua une chambre près du Collège de Rosemont, où il s'était inscrit en sciences pures. Malheureusement, la vie coûtait cher et il devait se débrouiller sans bourse, ni soutien familial. Il chercha un travail à temps partiel et, comble de l'ironie, devint concierge pour une entreprise de nettoyage industriel.

Rattrapé par son arbre généalogique, il balayait, frottait, rangeait, briquait, grattait et rinçait. Dans ses rares temps libres, il tâchait de prendre de l'avance sur ses cours. Il lisait tout sur le calcul différentiel et les intégrales, se

passionnait pour la géométrie fractale et l'algèbre imaginaire. Tout en récurant des robinets ou en époussetant le feuillage des plantes artificielles, il récitait à voix basse des formules telles :

$$z_{\{n+1\}} = \{z_n\}^2 + c$$

avec un petit sourire mystérieux, comme autant de mantras destinés à chasser le mauvais œil et les vapeurs d'ammoniac.



La vie de Fatou prit une tournure particulière au mois de juin suivant.

Il nettoyait le carrelage dans le hall central d'une banque du centre-ville. Un édifice voisin était en cours de rénovation et les clients traînaient sous leurs semelles des millions de fines particules de goudron tombées du ciel. Il fallait donc délicatement – et sans tarder – frotter chaque centimètre carré du plancher avec un solvant spécial, tâche fastidieuse qui incitait plus que jamais Fatou à se réfugier dans la récitation de formules mathématiques.

Soudain, une caméra de surveillance se décrocha du plafond et s'écrasa sur le carrelage. Les éclats de plastique volèrent dans toutes les directions et un épais silence tomba sur la banque.

C'est à ce moment que la fille entra.

Elle avait le crâne rasé et portait un vieux treillis militaire, une paire de sandales et une camisole rouge vif. Plusieurs pansements couvraient ses avant-bras et on distinguait un tatouage flou près de son coude. Sur son

épaule pendait un gros sac de toile grise, mou et vide comme l'estomac d'un éléphant de mer.

— Veuillez rester calmes, mesdames et messieurs, il s'agit d'un cambriolage entropique ! Je vais demander aux caissiers de remplir ce sac avec le plus de billets possible. Si vous me contrariez, je fous le bordel dans la cabane – et croyez-moi, vous ne saurez même plus dans quel coin retrouver vos organes !

Une très légère vague d'étonnement se propagea parmi les spectateurs, sans plus. Les gens se regardaient les uns les autres, visiblement intrigués par l'expression « cambriolage entropique » qui, pour tout dire, ne faisait pas très sérieux. La fille semblait habituée à cette réaction. Elle soupira longuement.

— Je précise, juste comme ça, que je suis armée.

Elle tira un vieux revolver de sa ceinture et le brandit sans conviction vers un point indéterminé de l'espace. Un murmure d'inquiétude traversa enfin le hall de la banque.

— Mais franchement, si j'étais à votre place, j'aurais plutôt peur de l'entropie.

Fatou commençait à trouver la scène intéressante. Il s'appuya sur le manche de son grattoir afin d'observer confortablement la scène.

La fille s'avança vers le comptoir d'un pas calme. Le gérant tentait d'atteindre discrètement le bouton rouge relié à la centrale de police. La distance à parcourir était minime – moins d'un mètre –, mais le pauvre homme glissa sur un crayon à bille oublié sur le plancher, exécuta une pirouette impressionnante et tomba à la renverse. On entendit un petit *crac* lorsque son crâne toucha le sol.

Le caissier le plus proche tenta de porter secours au gérant. Il trébucha contre un tabouret, perdit l'équilibre et, avec de grands mouvements d'albatros en détresse, alla violemment s'écraser sur un bureau dont le contenu se répandit dans toutes les directions. L'onde de choc se communiqua à une étagère voisine, qui vacilla et s'effondra dans un fracas épouvantable, envoyant voler dans les airs des centaines de petits papiers – bordereaux de dépôt, relevés, mémos multicolores –, qui se répandirent dans l'atmosphère.

L'agent de sécurité, qui se soulageait aux toilettes, entendit des bruits anormaux en provenance du hall central. Il boutonna sommairement son pantalon, remonta le corridor d'un pas décidé, déboucha dans le hall et, d'un coup d'œil professionnel, évalua toute la situation : les clients médusés, la fille au crâne rasé, le gros sac de toile grise qui ressemblait à un estomac d'éléphant de mer, le revolver, les caissiers désarmés, les bordereaux de dépôt que happaient et recrachaient les ventilateurs de plafond. À l'instant précis où il allait intervenir, son pantalon – trop hâtivement boutonné – tomba sur ses genoux, révélant une paire de sous-vêtements en soie ornés de motifs orientaux coquins.

Le gardien n'eut pas le temps d'être embarrassé : le pantalon ayant fatalement entravé son élan, il tituba, gesticula, tomba face contre terre et ne se releva pas.

Trois hommes au plancher – et la fille n'avait pas levé le petit doigt.

La panique s'installa au même rythme que le chaos. Toutes sortes d'objets se déplaçaient au travers de l'espace : des objets cylindriques roulaient sur le plancher, des objets massifs tombaient des tablettes, des objets caoutchouteux rebondissaient sans que l'on comprenne

bien quelle force les tirait de leur inertie. La fontaine commença à se vider avec des bruits de déglutition et un ventilateur de plafond se mit à osciller dangereusement. Un client voulut profiter de la confusion pour s'éclipser en direction de la sortie, mais il pila sur un lacet malencontreusement défait et alla s'assommer contre un cocotier d'intérieur mal situé, entraînant dans sa chute trois autres clients qui se retrouvèrent au sol, dans un enchevêtrement de membres et de courroies de sac à main.

Impassible, la fille traversa la tornade et tendit le sac de toile à un caissier, qui s'empressa d'y fourrer tout ce qui lui tombait sous la main : billets, rouleaux de monnaie, trombones, stylos. Il emporta le sac vers le fond de la pièce (il trébucha trois fois en chemin) et pénétra dans le coffre-fort où on l'entendit farfouiller pendant une bonne minute.

Nonchalamment appuyée sur le comptoir, la fille s'alluma un cigarillo et lâcha une bouffée de boucane bleutée dans l'atmosphère. Elle se gratta la narine avec le canon du revolver et regarda dans la direction de Fatou, qui observait la scène avec un amusement évident. Ils échangèrent un bref sourire.

Le collier d'une cliente se rompit et on entendit les perles crépiter dans tous les coins.

Le caissier revint du coffre-fort en traînant tant bien que mal le sac de toile. La fille l'envoya sur son épaule avec une grimace d'effort et se dirigea vers la sortie en vacillant sous la charge.

En passant près de Fatou, elle lança simplement :

— Tu viens ?

Sans une seconde d'hésitation, il abandonna son grattoir et lui emboîta le pas. Ils sortirent de la banque sans se presser. Dans leur dos, on entendait encore des objets tomber çà et là tandis que la fontaine achevait de se vider avec des glouglous de monstre marin.

Le charme se rompit lorsqu'ils franchirent la porte. La fille pressa soudain le pas et ils descendirent l'escalier quatre à quatre. Sur le trottoir, elle sembla soudain perdue. L'assurance dont elle faisait preuve une minute plus tôt s'était évaporée. Elle jeta son cigarillo au sol, l'écrasa nerveusement du talon et se tourna vers Fatou.

— Dis donc, on vient de piquer ma voiture. On peut prendre la tienne ?



La fille occupait, en guise de planque, une chambre minable de la rue Ontario. Les interrupteurs pendouillaient hors des murs, l'arborite décollait du comptoir, les portes d'armoires manquaient à l'appel, les tuyaux s'entrechoquaient dès que l'on osait toucher aux robinets. Le frigo béait, vide et débranché. Il semblait n'y avoir rien à manger dans la place hormis, sur la table, un filet d'oranges et un gâteau entamé plusieurs jours auparavant, sur l'emballage duquel on pouvait lire « pain aux amandes », et qui semblait avoir éclaté en miettes dans toutes les directions. Un carton brun obturait la moitié de l'unique fenêtre, où clignotait l'enseigne lumineuse de la nouillerie du rez-de-chaussée :

Thuban

Gastronomie asiatique

Mais l'enseigne ne se trouvait pas tout à fait vis-à-vis de la fenêtre et, à moins de s'approcher du carreau, on ne voyait qu'une tête de dragon et le mot : « astronomie ».

Fatou et la cambrioleuse étaient restés muets durant tout le trajet entre la banque et l'appartement. Sitôt arrivés, la fille laissa tomber son sac de toile sur le plancher. Les ganses se relâchèrent et un flot de billets se déversa au sol. Puis, toujours sans un mot, elle entreprit de débou-tonner la chemise de Fatou – lequel, pour faire bonne mesure, s'attaqua au cordon qui tenait le pantalon de la fille et qu'elle avait amarré avec un assortiment de nœuds compliqués. Ils se déshabillèrent en moins d'une minute, avec l'impatience rageuse que l'on met à retirer un chocolat à la liqueur de son emballage d'aluminium, et ils roulèrent au sol parmi les petites coupures.

Fatou ne songeait plus à son avenir. Purger sept ans de prison pour complicité dans un vol de banque, même entropique, constituerait un empêchement sérieux dans la poursuite d'études universitaires en mathématiques – mais pour l'heure, cette épineuse préoccupation se retrouvait reléguée au second plan, derrière les priorités hormonales.

Il s'endormit peu après et rêva que le centre-ville de Montréal sombrait en silence dans l'océan.



Julia parlait peu de son passé. Elle avait eu une enfance banale, dans un quartier populaire. Fillette pas très remarquable, jolie mais discrète, elle aimait l'école, obtenait des résultats dans la moyenne – et rien ne laissait présager qu'elle puisse un jour cambrioler des banques.

Les premiers symptômes de son étrange maladie se produisirent à sept ans, un soir de Noël. Un plat d'arachides

barbecue glissa (sans raison apparente) de la table du salon et alla s'écraser sur les pieds de tante Lucie, ce qui mit abruptement terme à une tirade enflammée contre la paresse et le manque de réalisme des jeunes d'aujourd'hui.

On oublia vite l'épisode des arachides, mais la fréquence des incidents inexplicables augmenta graduellement. Il fallut plusieurs mois avant d'établir un lien de causalité entre Julia et :

- a. l'effondrement du vaisselier de style colonial en juillet 94 ;
- b. l'affaissement des rideaux du salon en novembre 94 ;
- c. le décès inopiné de la télévision en janvier 95 ;
- d. l'écrasement de la plante araignée sur le porte-journaux en mars 95 ;
- e. le plongeon collectif (et fatal) des trois cadres représentant la Passion du Christ en avril 95 ;
- f. les avalanches quotidiennes dans l'armoire à Tupperware entre avril et mai 96 ;
- g. le ras-de-bibliothèque de juin 96.

Peu à peu, le handicap de Julia devenait trop évident pour être nié. Ses parents refusèrent de la soumettre à des examens médicaux, par crainte de l'indicible horreur qu'ils révéleraient, et ils lui interdirent simplement de voir ses amies. Lorsqu'au détour de la puberté le phénomène prit une ampleur incontrôlable, ils cessèrent de l'envoyer à l'école. Ils tentèrent de lui trouver un tuteur, mais aucun ne restait très longtemps en poste, épouvanté par le *poltergeist* qu'hébergeait prétendument la maison.

À quinze ans, ils placèrent Julia sous observation dans un *hôpital spécial*, parmi les schizophrènes lourds, les décalés bipolaires et les psychiatres.

L'un des nombreux médecins de l'institution, le Dr Putzmann, se passionna tout de suite pour le *Cas Julie A.* (car Julia s'appelait en réalité Julie Arsenault), qu'il essaya vainement d'élucider. L'épais dossier médical qu'il rédigea pendant l'internement de Julia se composait essentiellement de réflexions pseudo-scientifiques, de théories échelonnées et de longs délires. À l'évidence, l'entropie qui émanait de Julia contaminait jusqu'aux écrits du Dr Putzmann.

Les premières pages du dossier étaient les plus instructives. Le psychiatre se contentait encore d'y noter les symptômes de sa patiente, sans chercher à les interpréter. On pouvait lire, par exemple :

« Julie A. est au centre d'un périmètre où les phénomènes physiques (friction, inertie, etc.) sont annulés. La rugosité des surfaces n'a plus d'effet. La gravité et les forces de tension semblent amplifiées. »

En consultant des manuels de tribologie, le Dr Putzmann avait appris que la plupart des composantes de notre environnement ne tenaient les unes aux autres que grâce à la physique élémentaire. La boucle d'un soulier, par exemple, restait nouée parce qu'un certain nombre de segments du lacet exerçaient une friction suffisante entre eux. Dans une zone de friction atténuée, le lacet en question se dénouerait assez rapidement – et voilà précisément ce qui se produisait lorsque Julia passait dans les parages : les composantes primaires de l'univers lâchaient. Les nœuds se dénouaient, les clous ne tenaient plus dans les murs, les vis sortaient de leur trou. Les bibelots glissaient des tablettes et les tablettes tombaient au sol. Les pneus sortaient de leur jante, les fils de leur gaine. La colle n'avait plus prise. Les soudures les plus récentes ou les mieux exécutées tenaient le coup ; les autres décollaient comme de vulgaires chiques de gomme desséchées. Les

mécanismes élémentaires cessaient vite de fonctionner et les mécanismes complexes – simples amalgames de mécanismes élémentaires – tombaient en panne.

En un mot : tout se déglinguaît.

Le Dr Putzmann expérimenta de multiples traitements – médicaments, psychanalyse lacanienne, douches glacées –, en vain : l'entropie se propageait autour de sa patiente comme les turbulences dans le sillage d'un paquebot. Il avait accumulé d'abondantes notes afin d'écrire une monographie sur Julia lorsqu'un lundi matin, il déboula l'escalier B de l'hôpital psychiatrique – plus exactement la portion de l'escalier B comprise entre le 1^{er} étage et le rez-de-chaussée – et sortit abruptement de cette histoire par le biais d'une commotion cérébrale.

Personne n'ayant désormais le temps de s'intéresser au cas de Julia – et encore moins au désordre qu'elle engendrait –, elle reçut son autorisation de sortie dans la semaine.

Lorsqu'on vint lui annoncer la nouvelle, elle était tranquillement occupée à se tatouer un nautille avec de l'encre de Chine et une aiguille de seringue. Vingt minutes plus tard, elle se retrouvait sur le trottoir avec son sac à dos et une spirale inachevée sur l'avant-bras.

Encore sous l'effet du Xanax, elle accueillit cette libération avec un simple haussement d'épaules. Qu'avait-elle à faire d'une liberté qu'on lui assenait comme une expulsion ? Incapable de penser à un autre plan, elle tituba jusque chez ses parents qui, dans l'entrebâillement de la porte, lui ordonnèrent de fichier le camp.

Les vingt-trois mois de ping-pong médicamenteux qu'elle venait de subir n'avaient aucunement arrangé sa

situation. Au contraire, son éprouvant sevrage accentua l'entropie ambiante. La pauvre Julia ne disposait d'aucun moment de répit : partout sur son passage les livres tombaient, les escaliers s'effondraient, les fenêtres sortaient de leur cadre. Elle vivait au milieu d'une tornade permanente, sans cesse frappée par les débris qui tourbillonnaient dans le vent. Son corps se couvrait peu à peu d'hématomes, d'égratignures et de pansements.

Elle loua une chambre qu'elle vida de tout objet superflu. Ni plafonnier ni portes aux armoires et le moins de meubles possible (un divan-lit qui refusait d'ouvrir, un matelas jeté sur le sol, quelques chaises, une table, une vieille télévision hors d'usage). Rien de punaisé aux murs ou d'accroché au plafond. Par chance, les toilettes se trouvaient sur le palier car, dans son voisinage immédiat, l'eau finissait toujours par gicler. Il y avait certes un lavabo dans le coin cuisinette de sa chambre, mais elle en coupa l'alimentation par mesure de sécurité, préférant acheter son eau en bouteille. Elle ne possédait aucune vaisselle (elle avait vite pulvérisé les quelques verres qui se trouvaient dans les armoires à son arrivée) et se nourrissait uniquement de pâtisseries bon marché et de nouilles achetées au restaurant asiatique du rez-de-chaussée. Afin d'ajouter quelques vitamines à cette diète minimaliste, elle se procurait des douzaines d'oranges qui, dès l'ouverture du filet, s'échappaient et roulaient dans tous les coins. Elles disparaissaient mystérieusement et Julia ne les retrouvait que la semaine suivante, cachées sous le lit ou le divan, bleues et velues.

Elle avait en somme résolu qu'un espace vide était un espace sécuritaire. Elle se rasait les cheveux et lisait sans arrêt afin d'écarter les mauvaises pensées. Au Colisée du livre, elle avait acheté vingt kilos de romans policiers. Elle avait rangé les caisses dans le coin de la chambre – où

leurs parois s'étaient vite désagrégées – et elle y pêchait, au hasard, un bouquin qu'elle lisait machinalement. Aussitôt terminé, elle le jetait comme une vieille pomme et en pigeait un autre.

Elle tenta de trouver un boulot, sans succès : partout où elle mettait les pieds, les catastrophes se multipliaient. Elle accula même à la banqueroute un importateur de bibelots en porcelaine, que la compagnie d'assurance refusa d'indemniser. Julia était un acte de Dieu, ni plus ni moins.

Après plusieurs tentatives d'intégration à ce qu'elle appelait l'*ordre des choses*, elle essaya de s'inscrire à l'aide sociale – mais la fonctionnaire lui expliqua qu'elle ne serait admissible aux prestations qu'à l'âge de dix-huit ans. Il ne lui restait donc que la mendicité ou la prostitution.

L'idée du cambriolage entropique lui vint un dimanche soir de février.

Poussée par la faim, elle sillonnait les allées d'un supermarché en se demandant comment elle parviendrait à payer les nombreux articles qu'elle jetait dans le panier avec une nonchalance affectée. Le contenu de son panier, son niveau d'anxiété et le taux d'entropie augmentaient simultanément, et elle s'efforçait d'ignorer le boucan des présentoirs qui se vidaient de leur contenu.

L'assistant-gérant, alerté par ce ramdam, la suivit un instant sans en croire ses yeux. Il s'avança enfin (esquivant de peu une boîte de lait condensé) et la saisit violemment par le poignet.

— Écoute-moi bien, marmonna-t-il sur un ton mauvais. Je sais pas comment tu fais ça, mais tu sors d'ici tout de suite !

Julia avait trop faim pour obtempérer. Elle dégagea son poignet et annonça qu'elle resterait dans son épicerie tant et aussi longtemps que tout ne se serait pas effondré – menace qu'une étagère de bouteilles de vin concrétisa illico en explosant sur le *terrazo*. Le type vira au blanc, s'excusa, lui offrit le contenu de son panier d'épicerie et la poussa (très prudemment, comme une bouteille de propane dont le bec aurait émis un sifflement inquiétant) vers la sortie.

Une fois dehors, elle s'assit sur le trottoir avec son butin et célébra cet heureux dénouement avec une cuisse de poulet rôti. Qui aurait cru que ce handicap puisse un jour s'avérer utile ?

En fait, songea-t-elle en léchant ses doigts, le stratagème pourrait être facilement répété dans un certain nombre d'autres commerces.

Lorsqu'elle rencontra Fatou, elle en était à sa douzième banque.



En suivant Julia, Fatou s'était *ipso facto* voué à la clandestinité. Il s'installa dans le seul endroit qui lui parut désormais sécuritaire : l'appartement de Julia. Elle n'avait exprimé ni opposition ni enthousiasme. La présence de Fatou ne changeait à peu près rien à ses occupations habituelles, qui se résumaient à lire des romans policiers, manger des nouilles et écouter la radio toute la nuit.

Privé de ses manuels de mathématiques, Fatou tuait le temps comme il le pouvait. Il pliait des origamis, cherchait des symboles mathématiques dans les cernes du plafond. Chaque jour, il sortait acheter les mêmes victuailles : six bières glacées, deux boîtes de nouilles aux crevettes, une

douzaine d'oranges et un paquet de caramels mous qu'ils dégustaient sous les draps.

Désœuvré comme jamais auparavant, il retournait fréquenter des zones reculées de sa mémoire. Le moindre objet évoquait désormais de lointains souvenirs d'enfance.

La vieille télévision hors d'usage, par exemple, lui rappelait ses étés en Gaspésie.

À sept ans, en effet, Fatou aimait reproduire le bruit du ressac avec la gigantesque télévision familiale. Il suffisait de syntoniser un canal UHF – l'un des 69 canaux où régnait une tempête de neige permanente (à l'exception du canal 17, occupé par le signal de Radio-Québec) – puis de hausser et diminuer le volume. Avec un peu de pratique, on parvenait à simuler le ressac de façon tout à fait convaincante. Faute d'un meilleur coquillage, le garçon passait des heures dans cette posture, l'oreille collée contre le haut-parleur. Il ne voyait rien d'incongru à imiter le poétique bruissement de la mer en tripotant un vulgaire appareil électronique. Il s'agissait, dans les deux cas, d'un chuintement dont l'intensité croissait et décroissait selon une logique ondulatoire – et c'était à peu près ce qu'il tentait d'expliquer aux adultes lorsque ceux-ci, à bout de patience, menaçaient de vendre la télévision.

Une fois par jour, avant le souper, Julia et Fatou baisaient.

Cette activité, banale en soi (ils n'étaient ni l'un ni l'autre des virtuoses du matelas), provoquait une brusque hausse du chaos ambiant. Lorsque Julia s'approchait de l'orgasme, les ressorts jaillissaient au travers du matelas, les meubles traversaient la pièce, le prélat se bombait. Lorsqu'ils s'affalaient finalement l'un sur l'autre, de fins

flocons de plâtre se détachaient du plafond et tombaient en neige sur leur tête.

Leur quotidien s'écoulait ainsi, au rythme des fonctions biologiques et des mauvais romans policiers, sans souci de l'heure, de la date ou de l'actualité.

Au bout d'une semaine, Julia sortit du lit, se rhabilla et glissa le vieux revolver dans sa ceinture. Fatou essaya maladroitement de la dissuader.

— Tu ne peux pas continuer de cambrioler des banques indéfiniment ! La police va finir par t'attraper !

Aucune réponse.

— D'ailleurs, c'est dangereux. Tu pourrais te faire tuer ! Ou pire : te retrouver avec une balle coincée entre deux vertèbres, quadruplé pour le reste de tes jours !

Mais elle était déjà partie. Fatou sauta dans ses pantalons et la suivit.

En route vers la banque, ils provoquèrent trois accidents, une demi-douzaine de dérapages et un embouteillage. Deux feux de circulation tombèrent en panne, un troisième s'abattit au milieu du carrefour. Ils doublèrent un autobus scolaire rempli d'enfants hystériques, dont les roues avant se retournèrent subitement à 90 degrés, provoquant un freinage radical. Les enfants volèrent en grappes par-dessus les bancs et s'agglutinèrent en une masse compacte à l'avant du véhicule, écrasant le chauffeur contre le pare-brise comme un poisson vidangeur sur la paroi d'un aquarium. Ils passèrent près d'un camion de

Molson que le chauffeur déchargeait en bâillant. Celui-ci s'écarta de justesse : mille bouteilles de bière s'écrasèrent sur l'asphalte, éclatant mollement au travers des cartonnages.

Julia, pendant ce temps, sifflotait un air de jazz non identifiable. La situation ne semblait pas la préoccuper outre mesure, et ce, même si leur propre véhicule – un Reliant K 1987 bleu acier acheté en chemin – encaissait durement les vagues d'entropie. Le rétroviseur avait perdu son miroir, la radio refusait de fonctionner, la transmission grinçait et la boîte à gants s'était ouverte d'un coup, comme une mâchoire sans vie, refusant ensuite de rester fermée plus de trois secondes. L'un des essuie-glaces suc-comba avec un couic d'agonie, laissant la moitié du pare-brise dans le flou.

Sitôt qu'ils entrèrent dans la banque, les stores verticaux s'effondrèrent dans un nuage de poussière. Julia déclama son boniment habituel dans l'indifférence générale. Trois employés tentèrent de s'interposer, entrèrent en collision et tombèrent au sol, hors d'état de nuire. Le fréon sifflait hors du système de climatisation, les ampoules grêlaient de ci de là sur la tête des gens et deux grilles d'aération sautèrent de leur cadre.

Julia et Fatou sortirent de la banque au moment exact où les policiers arrivaient.

Fatou sentit son cœur plonger dans sa poitrine comme un ascenseur en chute libre. Pétrifié sur le pas de la porte, il vit la voiture de patrouille manquer de frein, sauter la chaîne de trottoir et emboutir un lampadaire. Le conducteur s'assomma contre le volant et resta immobile, le cou plié à angle droit. Sa collègue s'extirpa du véhicule en vacillant. Elle semblait passablement sonnée et saignait du nez. Elle s'apprêtait à appeler du renfort lorsqu'elle

remarqua le revolver dans la main de Julia. Elle devint blême, dégaina et visa nerveusement la cambrioleuse, qui tira la langue. La policière appuya sur la gâchette et on entendit un *clic* dépité : l'arme s'était enrayée.

Julia sourit et se tourna vers Fatou.

— Je suis une intouchable.



Julia cultivait son insomnie depuis des années. Elle avait les yeux cernés et injectés de sang, des tremblements, des tics à la paupière droite, des absences. Elle accusait les médicaments qu'on lui avait administrés à l'hôpital, affirmant que cette pluie de pilules avait noué ses axones, mais Fatou savait qu'elle cherchait des prétextes pour boire trop de café et fumer des cigarillos en série.

Plus Julia était fatiguée, plus le chaos augmentait. Elle restait éveillée aussi longtemps que possible, souvent jusqu'à douze jours d'affilée. Puis, lorsque l'entropie était juste à point – comme un fruit mûr –, elle sortait dévaliser une banque, revenait se planquer à l'appartement, gobait trois Valium et roupillait 72 heures.

Lorsqu'elle dormait enfin, l'entropie tombait à zéro.

Fatou en profitait pour rafistoler les objets brisés, visser les ampoules dans leurs douilles et serrer les boulons. Il s'acquittait de mille tâches impossibles à réaliser en temps normal : il faisait la lessive dans le lavabo, évacuait les ordures, balayait les rognures d'ongles. Un peu partout, des clous sortaient des murs comme une armée de vermis-seaux tentant de s'évader d'une prune verte ; Fatou patrouillait, marteau en main, et cognait sur la tête de ces petits dissidents.

Lorsque Julia se réveillait, l'endroit semblait baigné d'une lumière nouvelle – comme si toute cette histoire d'entropie avait été une sale blague.

La présence de Fatou semblait peu à peu tirer Julia de son cocon. En plus de leurs activités habituelles, ils sortaient désormais se promener dans le quartier. Ils se risquaient même jusqu'au cinéma – mais ils voyaient rarement un film jusqu'à la fin, car les projecteurs s'enrayaient tôt ou tard. Un soir, ils visitèrent les sept salles d'un gros cinéma, éteignant sept représentations de sept navets hollywoodiens comme on aurait soufflé méthodiquement, une à une, les bougies d'un gâteau d'anniversaire. Ils allèrent ensuite vider une pinte en riant, grisés par le sentiment d'avoir accompli, pour une fois, leur devoir de citoyen.



Juillet tapait dur sur la tôle du vieil immeuble, mais impossible de recourir à un ventilateur ou à l'air climatisé. On se serait cru dans la salle des machines, tout au fond d'un vieux transatlantique propulsé au charbon.

Julia s'était déshabillée et elle lisait, couchée sur le dos, un roman qu'elle tenait à bout de bras au-dessus de sa tête. Autour d'elle gisaient ses vêtements éparpillés, étrangement inertes. De temps à autre, une page se détachait du livre et voletait jusque sur le matelas, victime d'un automne invisible.

Posté à la fenêtre, Fatou se rongait les ongles en comptant les voitures de police.

Leur troisième braquage mensuel, commis quelques heures plus tôt, avait failli mal tourner. Ils avaient échappé

de justesse à un barrage routier et, depuis, toutes les radios de la région diffusaient leur signalement aux quinze minutes. Les enquêteurs avaient annoncé que le dangereux *Gang Chaos* (ils commençaient à jouir d'une certaine notoriété) se planquait dans Hochelaga-Maisonneuve et le quartier grouillait désormais de voitures de patrouille.

Fatou faisait les cent pas.

— Imagine un peu si les Vietnamiens du restaurant entendent notre signalement à la radio ! Ils nous voient tous les jours !

— Aucun danger, soupira Julia sans quitter son livre des yeux, ils écoutent seulement les soaps sur la télévision satellite.

— Et au dépanneur du coin ?

— Personne ne sait où on habite. La police ne peut pas occuper le quartier indéfiniment. Ils vont se fatiguer avant nous.

— Et s'ils fouillent les appartements ?

— Ça va faire ! cria finalement Julia en lui jetant le livre à la tête. Laisse-moi toute seule, si tu as peur !

Elle attrapa un flacon de Valium, en tira trois comprimés qu'elle goba avec une gorgée d'eau minérale dégazée et se roula en boule sur le matelas. Une minute plus tard, elle dormait.

Fatou se calma. La nuit était tombée et l'obscurité le rassura. À la fenêtre, le dragon astronome s'allumait par à coup. Fatou se gratta la nuque un moment, puis il saisit le sac de toile et entreprit d'y fourrer vêtements et billets de banque.

Il trouva le revolver de Julia négligemment jeté dans un tas de petites culottes sales.

C'était la première fois qu'il tenait un revolver dans ses mains et la crosse lui sembla étonnamment confortable. Il examina l'arme sous tous ses angles, cherchant la manière d'ouvrir le barillet. Le mécanisme se dégagait avec un cliquetis rassurant et Fatou découvrit avec un léger vertige que les six chambres ne contenaient aucune balle. Pendant tout ce temps, le revolver avait été déchargé ! Il ne savait pas si cela le rassurait ou lui donnait des sueurs froides à retardement.

Il referma le barillet et glissa le revolver dans le sac de toile, où il jeta également une poignée de romans policiers.

Il alla déposer les bagages dans le coffre du Chevrolet acheté pour ce qu'il était convenu d'appeler leurs *déplacements non professionnels*, descendant et remontant les escaliers sur la pointe des pieds afin de ne pas alerter les voisins. Puis, il habilla Julia et la prit dans ses bras. Sa respiration était calme, son corps mou. Il l'installa sur la banquette arrière de la voiture et la borda avec une vieille couverture de laine.

Il démarra et quitta le quartier aussi discrètement que possible. Il roula un moment sur Ontario, vira sur Papi-neau en direction sud et fila vers le pont Jacques-Cartier. En arrivant sur le tablier, il lâcha un soupir de soulagement et appuya un peu plus fort sur l'accélérateur. À leur droite, le centre-ville de Montréal palpitait comme une immense méduse.

Un panneau lumineux qui conseillait de conduire prudemment clignota et s'éteignit sur leur passage.



À son réveil, Julia se découvrit seule à bord du Chevrolet, sur le stationnement d'un arrêt routier. Partout autour, on ne voyait que des silos, des champs et des épinettes.

De l'autre côté de la route, sur les flancs d'un hangar, on avait cloué plusieurs centaines d'enjoliveurs. Il y en avait de toutes les sortes – années, nationalités et classes sociales confondues : enjoliveurs coréens, américains et français, enjoliveurs de Ford Lincoln, de Chevrolet Chevette, de Corvette, de Renault Alliance, de GMC, de Chevrolet Impala, de Cordoba, de Parisienne. Ils étincelaient au soleil, telle une collection de roulettes de casino égarées dans le paysage – étrange ode au hasard et à la force centrifuge.

Julia frotta ses yeux, incrédules. Elle ouvrit la portière, posa un pied sur l'asphalte et fit l'inventaire des environs : trois camions-remorques, un Petro-Canada libre-service diesel, un casse-croûte poétiquement baptisé *Régat Glacé Ali BaBa*, un restaurant anonyme, une cabine téléphonique et, dans la cabine téléphonique, un Fatou en train de parler au téléphone.

— Bon matin ! fit-il en raccrochant. Je pensais que tu dormirais plus longtemps que ça.

— On est quel jour, aujourd'hui ?

— Mardi 15 juillet 2003, 8 h 30 du matin.

— C'est quoi, ce trou ?

— L'Isle-Verte.

— C'est où, ça ?

— Tout au bout de la 20, environ 600 kilomètres à l'est d'Hochelaga-Maisonneuve.

Elle jeta un regard ennuyé sur les parages.

— Tu dois avoir faim, ajouta Fatou. Si on allait déjeuner ?

— À condition qu'il y ait du café et des explications.

Sitôt assise au comptoir, Julia commanda deux œufs bacon patates pain blanc café et un paquet d'Export A vertes (« Qu'est-ce que c'est que ce trou où il n'y a pas de cigarillos ? ») Elle grilla deux cigarettes de front en écoutant Fatou expliquer que, à son humble avis, il était devenu impératif de quitter Montréal le temps que ça se tasse, et qu'il avait donc loué le petit chalet où sa famille passait jadis les vacances, à Haldimand.

— Haldimand ?

— C'est tout près de Gaspé, sur le bord de la mer.

On entendit plusieurs dizaines de piles d'assiettes et de verres s'effondrer sur le carrelage de la cuisine. Tous les clients sursautèrent, sauf Fatou (qui commençait à s'habituer aux catastrophes) et Julia (qui détourna la tête d'un air agacé).

— Tu es fâchée ?

Elle pouvait difficilement critiquer l'initiative, mais elle marmonnait – pour la forme, pour l'orgueil – qu'il s'agissait tout même d'une décision incroyable, que l'on pouvait quitter Montréal sans pour autant aller se terrer dans le Québec profond, qu'elle n'avait d'ailleurs jamais mis les pieds hors de la métropole auparavant et qu'elle doutait

fort qu'il fût possible de survivre sans ration quotidienne de CO², sans nouilles frites aux crevettes...

— ...*et sans cigarillos* ! conclut-elle en écrasant sa cigarette avec un air dégoûté.

Ils durent quitter le restaurant peu après car les incidents s'accumulaient au fur et à mesure que Julia s'extirpait de l'emprise poisseuse des Valium. Un vidéopoker explosa en produisant un *pof* ! incendiaire, le plafonnier tomba (manquant de justesse une serveuse) et le présentoir rotatif à pâtisseries se mit à tourner à une vitesse folle, projetant des éclaboussures de crème à la noix de coco dans toutes les directions.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Fatou tandis qu'ils traversaient le stationnement au pas de course. On continue ou bien on retourne à Montréal ?

Julia haussa les épaules. Elle se sentait irritable et incapable de prendre une décision. Elle grogna enfin qu'ils pouvaient bien continuer, qu'après tout elle s'en moquait.

Le fleuve apparut à bâbord, large et irréel, et il ne cessa de s'élargir jusqu'à ce que, peu avant Rimouski, la rive opposée s'évanouisse. À partir de là, on désignait cette masse d'eau imprécise par le mot *mer*.

Fatou conduisait sans se presser, un vaste sourire au visage, le bras dans le vent (la vitre était tombée à l'intérieur de la portière). Les pieds croisés sur la boîte à gants, Julia fumait cigarette sur cigarette en lisant un roman policier (*Rififi chez les stup*s) qu'elle tenait en paravent devant ses yeux. De temps à autre, elle jetait un coup

d'œil fugace en direction de la mer, soucieuse de ne pas laisser transparaître sa curiosité devant ce bleu insensé.

Ils roulèrent quelques heures dans un silence hypnotique. Pendant de longs kilomètres, la route serpentait sur un étroit remblai entre la mer et la falaise. À droite, des panneaux mettaient en garde contre les éboulis. À gauche, d'autres panneaux annonçaient des vagues susceptibles d'engloutir la route. Ils roulaient en équilibre sur un mince fil, suspendus entre deux chaos.

À l'approche d'un panneau annonçant le village de Ruisseau-à-Rebours, Julia sortit momentanément de son mutisme.

— C'est encore loin, Haldimand ?

Elle semblait avoir soigneusement infusé tout l'ennui du monde dans ces cinq mots, tel un enfant qui, au matin de Noël, prendrait un malin plaisir à dédaigner ses cadeaux. Fatou sentait l'agacement monter en lui : *il* les avait tirés du trou à rats où ils se planquaient, *il* les avait sauvés de la police, *il* avait tenu le volant toute la nuit pour les conduire jusqu'à un endroit sécuritaire, tranquille et ensoleillé – et *elle* ne trouvait rien de mieux à faire que de râler.

Il regarda le panneau de Ruisseau-à-Rebours s'approcher, disparaître de son champ de vision, réapparaître dans le rétroviseur et s'éloigner vers le passé.

— Ça dépend, répondit-il avec une drôle de voix.

— Ça dépend de quoi ?

— De l'échelle.

— Quelle échelle ?

— De l'échelle à laquelle tu fais le calcul. Si tu mesures la distance qui nous sépare de Haldimand avec une précision infinie, tu vas obtenir une distance infinie.

Julia n'insista pas, comme si toute cette question était après tout sans importance, mais la boîte à gants s'ouvrit brusquement et cracha une poignée de vieux kleenex qui volèrent par la fenêtre.

À la sortie du village, une jeune fille faisait du pouce. Elle portait un t-shirt rouge et tenait en laisse un petit chien jaune de race indéterminée qui regardait autour de lui d'un air réjoui, la langue claquant au vent. Fatou mit le clignotant et fit mine de ralentir.

— Plan foireux, marmonna laconiquement Julia en s'allumant une cigarette.

Fatou arrêta tout de même la voiture. La fille se rendait chez sa tante Héloïse qui habitait à Mont-Saint-Pierre, six kilomètres plus loin. Fatou croisa les doigts et lui fit signe de monter à bord.

Durant ce court trajet, la laisse du chien cassa sans raison apparente, l'élastique à cheveux de la fille se rompit avec un claquement sec et elle perdit un verre de lunettes qui roula sous l'un des sièges, et que l'on ne retrouva qu'à grand-peine. Ils la déposèrent devant la maison de sa tante et elle détala vers le jardin en remorquant son chien par le collier, ses lunettes à la main, les cheveux au vent.

Julia renifla et propulsa son mégot par la fenêtre d'une chiquenaude méprisante.

— Alors, c'est encore loin, Haldimand ?



Fatou n'avait pas mis les pieds à Gaspé depuis huit ans.

Il se souvenait du havre venteux, des méduses qui dérivaien-t sous les pontons de la marina, de la morue immaculée que l'on achetait à la petite poissonnerie près de l'embouchure de la rivière. Il revoyait encore le chalet que sa famille louait chaque été, à moitié caché derrière un bosquet d'épinettes noires, près du barachois. Il suffisait de traverser la voix ferrée pour se retrouver sur une plage peu fréquentée, au bout du monde.

Fatou avait arrêté d'accompagner ses parents à l'adolescence, préférant rester à la maison pour apprendre les rudiments du BASIC sur le TRS-80 en se nourrissant de chips au vinaigre. Désormais, il qualifiait Haldimand de *bled sans intérêt, trou vaseux et symbole de l'oppression familiale* – en un mot : le tout dernier endroit où l'on pouvait raisonnablement avoir envie de passer l'été. Quelques années plus tard, lorsque ses parents auraient cessé de louer le petit chalet sur la grève, lorsque la situation se serait envenimée entre son père et lui, lorsqu'il aurait déserté la maison familiale pour devenir mathématicien-envers-et-contre-tous, lorsqu'il aurait compris, en somme, que la vie était beaucoup plus compliquée qu'il n'y paraissait, alors (et seulement alors) il repenserait aux étés de Haldimand comme au dernier oasis avant une longue étape dans le Sahara.

Revenir à Gaspé, c'était tout reprendre à zéro – ou, pour être plus exact, tout reprendre à l'âge de sept ans.

Le plan de la ville lui revint immédiatement à l'esprit. Il fallait descendre la rue Wakeham, tourner sur le boulevard York, traverser la rivière et, une fois sur l'autre berge, quitter la 132. On tombait alors sur une route secondaire

qui serpentait le long du havre et se terminait en cul-de-sac à la plage de Haldimand.

À leur gauche défilaient par intermittence la baie de Gaspé et, de l'autre côté, la péninsule de Forillon. Fatou observait Julia du coin de l'œil, cherchant sur son visage les traces de quelque enthousiasme, en vain. Elle ne s'émerveillait ni de la luminosité du ciel ni de la couleur de l'eau ni du vertigineux éloignement de l'horizon – mais cela faisait près de dix minutes qu'elle avait négligé de s'allumer une cigarette et Fatou jugea qu'il s'agissait d'un signe encourageant.

— C'est quoi le truc, là-bas ? demanda-t-elle en désignant du menton une longue pointe de sable qui avançait dans le bleu de la baie.

— Sandy Beach.

— C'est naturel ou artificiel ?

— Naturel, je crois. Durant la Deuxième Guerre mondiale, l'armée avait tendu un filet pour empêcher les sous-marins allemands d'entrer dans le havre. Il reste encore un bunker, du côté de Penouille.

Il ralentit un peu.

— Tu sais que mon père a déjà trouvé une capsule spatiale à Sandy Beach ?

Julia ne répondit rien, mais Fatou continua de ralentir. Il consulta sa montre.

— La propriétaire du chalet m'a demandé de passer prendre les clés avant 5 h. On a le temps d'arrêter voir la plage, si tu veux.

Sans attendre de réponse, il prit l'embranchement de Sandy Beach.

Après avoir traversé la voie ferrée, la route devenait un simple chemin de gravier qui descendait à flanc de coteau, débouchait dans un bosquet de peupliers et continuait en direction de la plage. De nombreuses traces de pneus sillonnaient entre les touffes de foin de mer jusqu'à un stationnement improvisé qu'occupaient une quinzaine de voitures.

Le vieux Chevrolet s'engagea sur le sable avec un doux chuintement, comme s'il était soulagé de toucher une surface malléable après plus de 800 kilomètres d'asphalte brûlant. Fatou veillait à ce que les roues ne s'écartent pas des ornières – mais le sable, déjà compacté par des centaines de pneus, semblait assez ferme. Ils passèrent bientôt près du stationnement. Une radio diffusait *Space Oddity* sur fond de grésillement d'huile à bronzage.

— C'est pour voir ça que tu m'as emmenée ici ? grogna Julia.

— Mais non. On va continuer jusqu'à la pointe.

Julia jeta un coup d'œil craintif vers la mince virgule de sable qui s'étirait dans la baie. Elle s'apprêta à demander pourquoi on ne voyait aucune voiture là-bas, mais elle décida plutôt d'éviter les débats oiseux et se replongea dans son roman.

Après le stationnement, la piste commença à s'estomper. Visiblement peu de voitures se risquaient jusque-là, et leurs traces devenaient de moins en moins profondes. Ça et là, on devinait les gorges que la dernière marée avait creusées dans le sable. L'inévitable se produisit alors qu'ils traversaient l'un de ces creux de terrain : la voiture s'enlisa.

Fatou essaya de reculer, mais la voiture envoyait voler des nuages de sable autour d'elle. Il alterna la marche arrière et la marche avant, en vain : les pneus s'enfonçaient de plus en plus et les portières touchèrent bientôt le sol. Ils sortirent de la voiture, Fatou en pestant, Julia en sifflotant un petit air de jazz.

Fatou creusa afin d'examiner la situation tandis que Julia tentait de s'allumer une cigarette. Le vent éteignit ses deux dernières allumettes et elle jeta le paquet par-dessus son épaule d'un geste nonchalant.

— Ça y est, soupira Fatou en se relevant. Nous sommes coincés.

— Visiblement. C'est grave ?

— On a du sable jusqu'à l'essieu. Il va falloir aller chercher de l'aide.

— On pourrait faire du camping.

— Dans quelques heures la marée va monter jusque-là, rétorqua-t-il en indiquant, sur la voiture, une ligne imaginaire correspondant à la hauteur d'un enfant de sept ans.

— On campera sur le toit de la bagnole.

Fatou mit sa main en visière et scruta le stationnement qu'ils avaient dépassé un peu plus tôt. Il se rappelait avoir compté une demi-douzaine de 4×4 . Il évalua le temps qui restait d'ici la marée haute (au moins 2 heures), le temps nécessaire pour marcher jusqu'au stationnement (environ 7 minutes) et le temps de convaincre le propriétaire de l'un des véhicules d'exhiber sa testostérone en venant les tirer du pétrin (3 secondes 6 centièmes).

Julia, qui avait apparemment déjà fait ce rassurant calcul – ou peut-être était-elle simplement indifférente à l'idée de voir la bagnole partir à la dérive dans le détroit d'Honguedo –, retira ses sandales et se dirigea vers l'eau, son roman sous le bras.

Des vaguelettes allaient et venaient, jamais tout à fait avec la même amplitude : les plus longues léchaient les talons de Julia ; les plus courtes se retiraient assez loin pour laisser entrevoir, au fond de l'eau, une infinité de cailloux et de coquillages concassés. À perte de vue, le sable était couvert de milliers de traces de goélands accumulées depuis la dernière marée. Difficile de déterminer avec précision combien de volatiles avaient dessiné ce dédale. Ce pouvait être l'œuvre d'un seul et unique goéland terriblement obstiné, ou de toute une bande qui se serait brièvement arrêtée là. Dans l'intervalle entre l'eau et les traces de goélands, les vagues avait tout effacé, ne laissant qu'une surface plane comme un miroir.

Julia avait replié les bras sous sa nuque et le roman reposait sur son visage, comme le toit d'une petite pagode.

Fatou s'assit à côté d'elle et regarda les vagues nettoyer la plage, un centimètre après l'autre. Rien d'autre ne bougeait : ni les nuages ni la péninsule de Forillon ni Julia, toujours étendue dans le sable, à l'abri sous son bouquin.

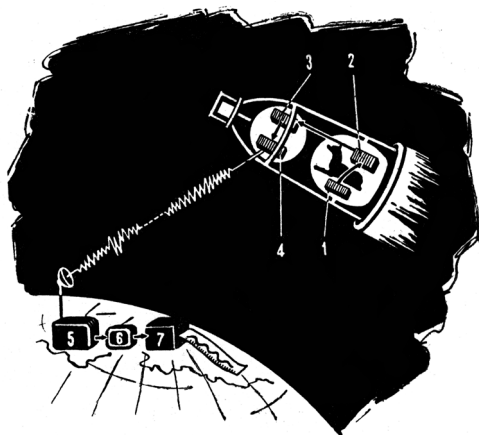
Fatou plissa les yeux pour se protéger du soleil, puis les ferma tout à fait pour mieux écouter le ressac.

— As-tu déjà remarqué que la mer fait le même bruit qu'une vieille télévision ?

Aucune réaction. Fatou souleva doucement un coin du roman. Julia dormait comme une gamine, le visage traversé d'un mince sourire.

Jour 113





Радиопередача из космоса. Сигналы из датчика (1), укрепленного на Лайке, поступают в измеритель (2), затем в модулятор (3) и передатчик (4). Пройдя радиоприемник (5) и усилитель (6) они записываются регистрирующим прибором (7)

FIGURE 9

Laïka

Il était cinq heures trente du matin à la station Honoré-Beaugrand et Rachel en avait déjà plein le dos de sa journée.

« Foutue vie, foutu métier », pensait-elle.

Rachel n'avait vraiment pas eu de chance cette semaine. Les freins de l'auto-patrouille avaient inexplicablement lâché alors qu'elle se dirigeait vers une scène de crime. La voiture avait embouti un lampadaire et son partenaire s'était fractionné trois vertèbres cervicales parce que son sac gonflable ne s'était pas déclenché. Elle s'était extirpée de la carcasse et s'apprêtait à appeler des renforts lorsqu'elle avait remarqué le revolver dans la main de la cambrioleuse. Instinctivement, Rachel avait braqué son arme sur la voleuse, qui lui avait tiré la langue. Quand elle avait voulu faire feu, le mécanisme s'était enrayé. En fin d'après-midi, son chef l'avait engueulée. Le soir, son chat s'était sauvé.

Après l'accident, Rachel avait obtenu quelques jours de congé. Sa voiture avait rendu l'âme la veille de son retour au travail. Elle s'était résignée à utiliser le métro, même si elle considérait ce moyen de transport fort peu hygiénique. Elle se frayait maintenant un chemin parmi la masse imbécile des voyageurs pressés. Son uniforme de gardienne de la paix lui facilitait grandement la tâche ; les gens s'écartaient respectueusement d'elle et gardaient leurs miasmes à distance. Il avait plu et cela sentait le chien mouillé. Détrempé, son uniforme lui semblait plus lourd à porter qu'à l'habitude.

Dans le wagon, sa seule présence imposait une certaine discipline. De petites frappes désœuvrées qui avaient planifié de terroriser une troupe de collégiennes rongeaient leur frein, tenues en respect par la carrure de Rachel, à qui elles lançaient des regards craintifs mais chargés de haine. Comment auraient-ils pu savoir, ces jeunes voyous, que, sous sa carrure solide et résolue, Rachel dissimulait une grande faiblesse ? Cette pétasse de voleuse lui avait tiré la langue et son arme s'était enrayée. Elle lui avait tiré la langue comme un enfant qui braque un revolver-jouet. Quelque chose s'était détraqué dans la vie de Rachel : elle avait perdu le sentiment de sa force et la confiance en l'ordre des choses.

Demain matin, elle appellera l'inspecteur-chef pour prévenir qu'elle ne rentrera pas. Elle dira qu'elle est malade. Elle passera une partie de la journée au lit à feuilleter des revues, à parler avec sa mère, à écouter distraitemment les lignes ouvertes à la radio. Elle ira acheter des fruits, fera décongeler une tarte, mangera devant la télévision, s'endormira en écoutant un film débile. Puis, le lendemain ou plus tard, elle téléphonera pour dire que son arme s'est enrayée, qu'elle démissionne pour de bon et que rien ne saurait la faire changer d'avis.

Boris est encore sur la route et il ne reviendra que jeudi avant-midi. Il sera surpris de la trouver à la maison un jour de semaine. D'abord, il se fâchera, puis il se réjouira. Au fond, cela fait plus de dix ans qu'ils aspirent tous les deux à quitter la ville pour aller s'enterrer quelque part en Gaspésie. Ils loueront une petite bicoque où ils pourront écouter le chant du vent et de la mer. Ils achèteront un chien – une chienne plutôt. Ils l'appelleront Laïka, comme cette malheureuse fox-terrier qui fut le premier être vivant à quitter cette horrible planète.

Plongée dans ses pensées, Rachel oublia de descendre à Papineau et ne s'éveilla qu'en apercevant les affiches de la station Beaudry qui s'éloignaient. Elle bouscula les jeunes vauriens qui, effrayés par cette violence soudaine, s'excusèrent et saluèrent poliment.

En entrant dans la station Berri, le train freina brusquement, précipitant les voyageurs les uns sur les autres. Le train n'était pas complètement désengagé du tunnel, de sorte que toutes les portes de la rame restaient fermées en attendant qu'on vienne les ouvrir manuellement. Rachel observait le remue-ménage sur le quai, les passagers qui étaient refoulés dans la station, les secouristes qui disparaissaient sur la voie. Quelques minutes plus tard, une voix atone annonça que le service était interrompu pour une durée indéterminée en raison d'une intervention des ambulanciers.

Les portes ne s'ouvraient toujours pas. Il était cinq heures quarante-cinq et elle serait en retard au travail.

« Les emmerdes continuent », pensait Rachel.

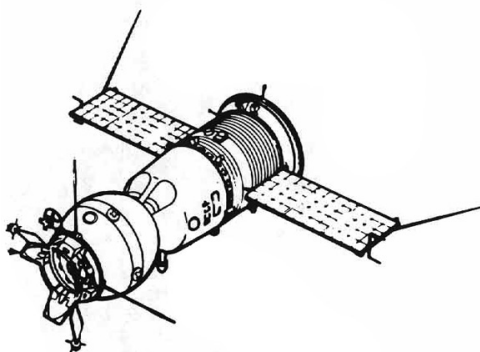


FIGURE 26

Soyuz T

Réjean Toukar et son chien Raoul découvrirent l'*engin* un mardi matin à l'aube, sur la plage de Sandy Beach. Il était manifestement tombé du ciel durant la nuit et la marée montante l'avait poussé vers la côte jusqu'à ce qu'il s'échoue dans un banc de sable, à quelques mètres du bord.

Réjean crut d'abord avoir affaire à l'une de ces ogives nucléaires dont on parlait dans les films, voire d'une ancienne mine flottante. Le havre de Gaspé avait en effet abrité d'importants dispositifs militaires durant la Deuxième Guerre mondiale : une batterie de canons, des filets antisubmersibles, des détecteurs de mouvement et plusieurs chapelets de mines marines dont quelques-unes reposaient encore dans la vase, plusieurs mètres sous la surface.

Mais en dépit des apparences, l'objet sous les yeux de Réjean n'était pas une mine.

Il s'agissait en fait d'un module d'atterrissage *Soyuz T* manufacturé en 1981 dans les ateliers de RKK Energiya, à Korolev, dans le cadre du programme spatial soviétique. C'était un véhicule trapu, en forme d'ogive tronquée, recouvert d'égratignures et de nombreuses inscriptions mystérieuses en caractères cyrilliques entre lesquelles on distinguait l'acronyme CCCP en lettres écarlates. Trois parachutes, chargés de ralentir la descente, flottaient autour de la capsule comme un bouquet de méduses mortes.

Contrairement aux navettes spatiales, les modules *Soyuz* revenaient sur terre grâce à la gravité – en un mot : ils se laissaient tomber dans l'atmosphère – et une telle technique nécessitait naturellement une science fort précise de la balistique. Sans doute une infinitésimale erreur de calcul avait-elle fait dévier cette capsule-ci de sa trajectoire anticipée pour la faire amerrir en Gaspésie plutôt que dans le nord-est de la Sibérie. Il ne fallait jamais sous-estimer les conséquences d'une virgule placée au mauvais endroit.

Réjean envisagea la possibilité que l'engin fût :

- a) explosif,
- b) toxique,
- c) radioactif,
- d) muni d'un quelconque système répulsif à l'égard des capitalistes.

Il décida d'y jeter un coup d'œil. Il retira donc ses souliers, roula ses pantalons et s'approcha prudemment. Il ne trouva pas l'écouille – elle se trouvait au sommet de la capsule, hors d'atteinte – et ne remarqua, pour seuls orifices, que deux minuscules hublots circulaires, crasseux au point d'en être opaques. Il s'approcha de l'un des hublots. Un faible bruit attira son attention : de l'autre côté,

quelqu'un cognait contre le verre. Réjean cligna des yeux, incrédule. La capsule contenait donc des passagers ? Il plia son index et, d'une jointure hésitante, répondit par trois petits coups, comme s'il frappait à la porte d'un banal bungalow. À l'intérieur, les coups cessèrent aussitôt. Lorsque Réjean colla son oreille contre le verre, il entendit un homme parler en russe et un chien aboyer.

Il frissonna et s'écarta du hublot. Il regarda son reflet onduler dans l'eau, au pied de la capsule. Sur la plage, Raoul attendait la suite des événements en agitant la queue avec impatience. Pendant un bref moment, Réjean eut l'impression que la capsule contenait un autre *extérieur*, une copie condensée de cette plage, avec le ciel, l'eau, les nuages, l'horizon et un homme accompagné de son chien.

Il colla de nouveau son oreille contre le hublot. On entendait toujours l'homme et le chien. On devinait même, en arrière-plan, un air de polka – plus exactement « Vostok Polka », du Grand Ensemble Laïka de Moscou –, que diffusait sans doute la radio de bord.

Il tira un canif suisse de sa poche et tenta de forcer le hublot. La technologie russe s'avérait toutefois plus coriace que l'acier suisse et la lame cassa avec un claquement cristallin. Il essaya ensuite, à tour de rôle : la petite lame, le décapsuleur, le tire-bouchon, la scie et l'alène, avant de finalement abdiquer. Il regarda le hublot en silence.

— Il faudrait une scie sauteuse, dit-il enfin à haute voix.

L'eau commençait à se retirer et la capsule tanguait légèrement, comme si elle tentait de retourner au large.

— Je pourrais aussi aller chercher Monsieur Arsenault, ajouta-t-il au bout d'un moment. Il est plombier, il a l'habitude avec les chauffe-eau.

(La capsule partageait en effet une certaine ressemblance avec un chauffe-eau.)

De petites vagues frappaient les mollets de Réjean, qui ressentit une soudaine urgence. Il détala vers la berge, récupéra sa bicyclette, qu'il avait cachée dans les ruines d'un ancien bunker, et, sans reprendre son souffle, partit en trombe vers la maison de Monsieur Arsenault. Raoul le suivait sans trop peiner, la langue au vent.

Personne ne répondit lorsque Réjean cogna à la porte vers sept heures. Parti prendre un coup à Chandler la nuit précédente, le vieux plombier n'était pas rentré dormir chez lui. Réjean sauta sur son vélo et pédala à toute allure jusqu'au garage Bob Leblanc inc.

Le garage était ouvert depuis cinq minutes et Bob Leblanc lui-même, à peine réveillé, comptait la petite monnaie de la caisse enregistreuse. Réjean lui expliqua la situation avec de grands gestes, mais le garagiste se montrait réticent à l'idée de remorquer un ovni à Sandy Beach à sept heures du matin.

— Pas envie de rester ensablé, bougonna-t-il.

Il finit par se rendre aux arguments de Réjean ainsi qu'aux deux billets de vingt dollars qu'il lui tendait en guise d'acompte. Il accrocha l'écriteau « De retour dans une demi-heure » sur la porte et tout le monde s'entassa dans la dépanneuse : Réjean, Raoul, la bicyclette et Bob Leblanc.

Lorsqu'ils arrivèrent à Sandy Beach, dix minutes plus tard, la capsule avait déjà été emportée par la marée descendante. On ne voyait plus que son sommet dépasser de l'eau, à cinquante mètres du bord, comme si elle flottait de justesse. Réjean ne pouvait plus intervenir, ni même

convaincre Bob Leblanc qu'il s'agissait bien d'une capsule orbitale et non d'une vulgaire souche à la dérive.

Le garagiste repartit en grommelant et Réjean se retrouva seul sur la plage, avec sa bicyclette et son chien, qui remuait la queue sans rien comprendre. La capsule continuait de s'éloigner. Elle disparut quelques minutes plus tard, happée par un puissant courant, et Réjean eut le sentiment d'avoir raté un important rendez-vous.

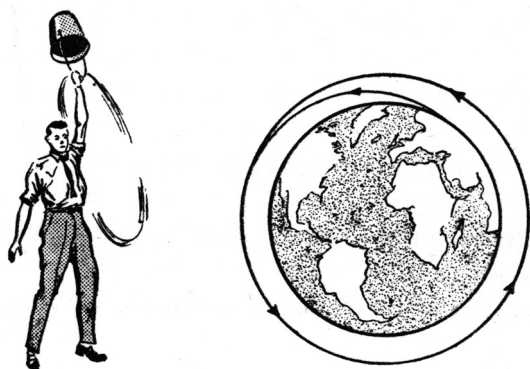


FIGURE 53

La mine

La tempête des derniers jours de septembre 1999, en se retirant, avait laissé une petite surprise aux habitants de Sandy Beach et des alentours. Les vents et les vagues particulièrement violents qui s'étaient abattus sur les côtes avaient délogé, du fond de la baie de Gaspé, l'une des mines amarrées lors de la Seconde Guerre mondiale afin de barrer l'entrée du havre aux sous-marins allemands. La mine était remontée à la surface et avait dérivé en direction sud-est, vers l'embouchure de la baie. Un bateau de pêche l'avait alors signalée à la Garde côtière, laquelle s'était empressée d'appeler l'armée. La mine avait été prudemment interceptée, hâlée hors de l'eau et remorquée jusqu'à la pointe de la péninsule sablonneuse désignée sur les cartes maritimes comme « la barre de Sandy Beach », où on l'avait déposée avec des soins infinis en attendant de la neutraliser.

L'accès à la plage avait été interdit pour toute la durée des opérations. Les riverains en colère crièrent leur

indignation, réclamant de pouvoir profiter pleinement de la dernière fin de semaine de beau temps avant le retour de la saison froide. On parla, on discuta, on s'indigna, on gueula, on écrivit des lettres et des manifestes que l'on adressa à la municipalité, aux gouvernements québécois et canadien, à la Garde côtière, aux météorologues d'Environnement Canada et au ministre de la Guerre. Un Gaspésien polyglotte et audacieux osa même adresser une diatribe pleine de haine au gouvernement allemand, ce qui refroidit pour un temps les relations diplomatiques germano-canadiennes (mais cela est une autre histoire).

Tout interdite qu'elle fût, la zone n'était gardée que par des écriteaux et des piquets lâchement fichés dans le sable. Aussi, elle devint rapidement l'attraction favorite des amateurs d'émotions fortes. Les militaires s'affairaient constamment autour de la mine, l'air de ne pas savoir par quel bout l'aborder tandis que les spectateurs, postés à distance respectueuse, pariaient sur les chances que tout cela leur saute au visage. Une quinzaine de véhicules étaient stationnés sans ordre de part et d'autre du chemin qui serpentait entre les promontoires de sable tapissés de foin de mer. Un Jeep coincé entre un vieux Chevrolet bleu, un Bonneville modifié et la plage, s'était enlisé dans le sable humide, à la grande joie des occupants des autres voitures. Les curieux, des jeunes pour la plupart, s'interpellaient, échangeaient des blagues et des canettes de bière. Une autoradio diffusait à tue-tête le dernier tube d'une adolescente à la mode, mais ses hurlements se noyaient sous le bruit des vagues, le sifflement du vent et l'euphorie bruyante de l'assemblée.

Après une semaine éprouvante au collège où elle enseignait depuis l'hiver précédent, Kim avait décidé de se changer les idées en allant observer le phénomène dont ses étudiants la soulaient depuis la veille et qui faisait une

sévère concurrence à l'étude de *Madame Bovary*. Au milieu de la frénésie ambiante, Kim suivait les opérations en grignotant un sandwich. Les artificiers allaient-ils désamorcer la mine ou la faire sauter ? À cette distance, l'engin – pourtant plus haut qu'un homme – paraissait tout petit et presque inoffensif. Avec ses détonateurs pointés dans toutes les directions, il ressemblait à un virus agrandi plusieurs millions de fois.

Un vieillard qu'elle n'avait pas vu s'approcher soufflait, appuyé sur le capot de la voiture de Kim.

— Tout va bien, monsieur ?

— Oui, excusez-moi. Je peux me reposer à vos côtés quelques instants ? J'ai marché depuis Gaspé... Dans mon souvenir, la ville n'était pas si éloignée.

Kim sourit. Son interlocuteur avait un accent russe plutôt comique.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Je suis venu *la* voir.

Pendant la guerre, il avait été affecté avec 3000 autres troupes à la base navale du Fort Ramsay et avait participé aux activités de défense contre les sous-marins allemands. Il savait tout de cette mine et il en parlait avec émotion, comme de sa propre fille. Il s'agissait d'une magnifique mine flottante de modèle TZ-45 (Fat Baby) qui portait le numéro de série PZZ-13 345. Malheureusement, la pauvre était affligée d'un grave défaut de fabrication et, au lieu de flotter entre deux eaux, retenue sur place par son orin, elle avait coulé au fond de la baie le jour de sa mise à l'eau, le 12 mai 1941. Elle n'avait pas explosé lorsqu'elle s'était posée dans la boue qui tapissait le fond de la baie. Elle avait hiberné là, toute seule, jusqu'à la fin de la guerre, puis elle

avait échappé aux opérations de déminage. Dans les registres de la marine de guerre canadienne, l'engin avait été déclaré : « perdu », ce qui pouvait aussi bien signifier « coulé » que « parti à la dérive » ou « kidnappé par les Allemands. »

— Aujourd'hui, 54 ans, 3 mois et 3 semaines plus tard, elle est enfin revenue.

Ils gardèrent le silence quelques instants. Puis, l'homme se laissa prudemment redescendre sur le sable.

— Je ne vous embête pas plus longtemps. Elle m'attend.

Il se faufila entre les voitures et souleva le second cordon délimitant le périmètre interdit. Il passa devant quelques militaires ébahis et se dirigea franchement vers la mine. Intriguée, Kim plissa les yeux : la mine lui semblait maintenant beaucoup plus grande et elle dominait nettement le vieillard qui se dirigeait vers elle. Une porte ronde se dessinait dans un espace libre entre les détonateurs. On entendit le grincement des gonds, suivi du choc sourd de deux pièces de métal s'entrechoquant.

Puis, Kim vit la mine s'envoler.

Elle se souleva d'abord lentement au-dessus du sable, comme si elle rassemblait ses forces. Elle plana quelques instants au-dessus de la tête des militaires en bloquant le soleil qui s'apprêtait à disparaître derrière l'hôpital Ross de Gaspé. Les petits soldats désarmés et les amateurs d'émotions fortes couraient en tous sens, certains complètement paniqués, d'autres en proie à un irrépressible besoin de réagir, de faire quelque chose, n'importe quoi. Enfin, la mine alla se perdre dans les nuages, mettant brusquement fin à l'éclipse.

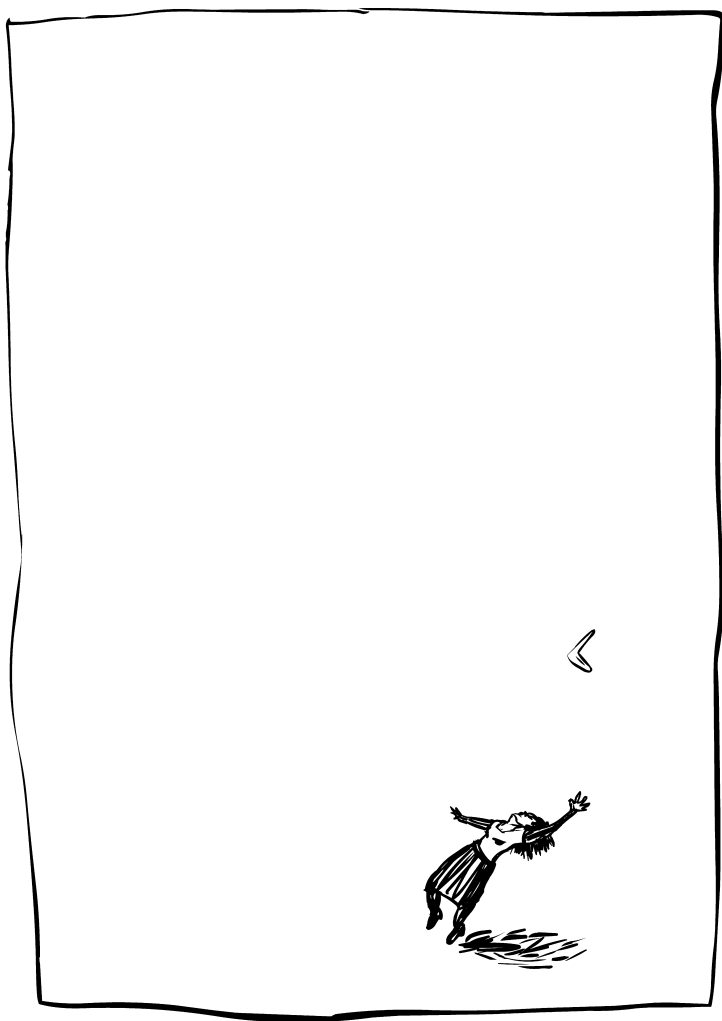
Éblouie par le soleil, Kim ferma les yeux quelques instants. Le hurlement des sirènes militaires emplissait toute la baie.

Jour 122



Troisième hop

Jour 123



Le sept cent vingt-et-unième lancer de Simone
combina dextérité, patience et huit ans
de compilations de données météorologiques.

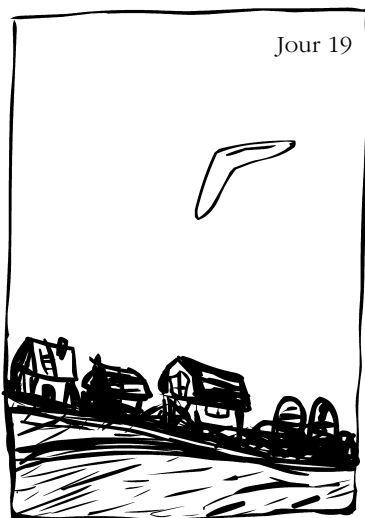
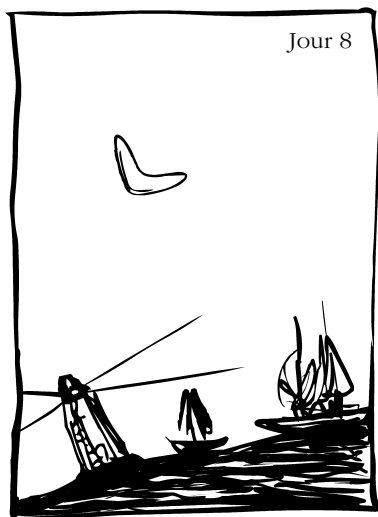


Elle dégaine, saisit le boomerang par la crosse.



Puis, sans plus attendre, pourfend l'air de son projectile.







Jour 1



Le plus beau trou qui soit

Paradise Lost, Arizona, 1943

L'épée d'argent brillait dans la pénombre de la pièce.

Richard la tenait dans sa dextre et la manipulait comme un fleuret, piquant et feintant sans grâce des ennemis invisibles. Ses connaissances des techniques de combat prévalant à l'époque où cette arme avait été fondue étaient fort limitées, mais cela n'avait aucune importance. Ni pour Richard qui se souciait fort peu d'élégance ni pour l'épée, objet inanimé dépourvu de tout sens esthétique. Cette dernière eut-elle bénéficié d'une conscience, elle n'aurait pu juger des prouesses de celui qui la maniait. Arme d'apparat, elle avait quitté l'enclume du forgeron pour gagner la gaine luxueuse dans laquelle son maître la conservait et elle n'avait, de toute sa longue existence, jamais rien pourfendu d'autre que la poussière. Elle était aux autres épées ce qu'un lévrier royal est à un loup, et la main qui nourrit

le chien, pour être glorieuse, ne le retient pas moins en une captivité décorative.

Richard connaissait fort bien la valeur historique de l'antiquité qu'il tenait entre les mains et il était à même de mesurer l'outrage qu'il s'apprêtait à lui faire subir. Khwarizmi faisait mention de cette épée dans un texte datant d'un peu plus de 900 ans, mais elle était peut-être plus ancienne encore, certains chroniqueurs prétendant que ce dernier l'avait obtenue en héritage d'un de ses aïeux. Le prestige de cette arme qui symbolisait les glorieuses conquêtes des Arabes rejaillissait sur son possesseur. Tel un sceptre, elle marquait la suzeraineté des princes de l'Islam sur les archaïques peuples forgerons qui survivaient dans le nord de l'empire.

Richard avait cherché l'épée pendant près de dix-huit mois, arpentant vainement les terres s'étendant entre l'Indus et le Jourdain ; il avait fui la région lorsque la guerre avait éclaté. Il s'était réfugié à Paradise Lost, dans ce coin de pays perdu que les Métis surnommaient poétiquement *le trou du cul de la terre*. Par quel étrange caprice du destin l'épée s'était-elle finalement retrouvée dans sa tanière à lui ? « Comme si c'était elle qui avait cherché à me rejoindre », songeait-il. « Et comment expliquer, sinon, que son précédent porteur se la soit laissé soutirer aussi facilement ? ».

Le gros académicien arrivé la veille avait décidé tout fait pour lui faciliter la tâche. Réformé en raison de sa forte corpulence, il rêvait de contre-espionnage et d'aventure. Il errait dans les villes et villages les plus reculés, traficotant des antiquités dérobées à son *alma mater* et guettant l'occasion d'agir. « Seriez-vous intéressé à contempler une belle chose ? », avait-il demandé à Richard, avant de l'entraîner lui-même dans cette arrière-boutique.

Il lui avait mâché le travail jusqu'au bout en lui tendant sa robuste canne de chêne. « Attention de ne pas vous assommer avec », avait-il ajouté avant de lui tourner le dos et de se pencher pour renouer un lacet.

Certes, l'épée était une belle chose, mais cela importait peu à Richard. Seul comptait le fait qu'elle se fût trouvée jadis entre les mains de Muhammad ibn Musa al-Khwarizmi, ce mystérieux Bagdadi qui, aux alentours de l'an mille, avait découvert – avait imaginé, plutôt – le concept du zéro. La puissance de ce premier zéro avait, disait-on, imprégné en profondeur le métal, de sorte que son possesseur pouvait se jouer à volonté du hasard.

Un bruit tira Richard de ses réflexions. La pathétique montagne de graisse qui gisait à ses pieds ne s'élevait plus selon un rythme régulier : l'homme s'était éveillé. Après avoir tracé quelques derniers cercles dans l'air épais de la pièce, Richard abattit l'épée contre une pierre, faisant jaillir une pluie d'étincelles. Ce geste irrespectueux envers un objet si précieux révoltait l'académicien, mais le bâillon l'empêchait d'exprimer son indignation. Il se contentait de rouler des yeux outrés et de faire gonfler les bourrelets entre les cordes qui lui mangeaient les chairs.

Richard s'approcha du prisonnier et lui asséna un coup sur le crâne avec le plat de l'épée.

— Dodo, cher ami.

Il emballa l'épée dans une couverture aux motifs traditionnels indigènes et s'échappa par la ruelle. À cette heure, le soleil tapait dur et tout le monde faisait la sieste. Même si la chaleur rendait le trajet accablant, voire périlleux, le moment était idéal pour quitter la ville sans se faire remarquer.

Il lui fallait maintenant affronter le désert pour atteindre, à une heure de route, une structure rocheuse qui s'élevait au milieu de nulle part comme un récif égaré dans la mer. Les murailles formaient un cirque où était enclose une arène naturelle. On accédait à cet espace intérieur en franchissant un défilé traversant la pierre du côté ouest. Les parois intérieures étaient percées de cavités reliées entre elles par des tunnels fort anciens. On disait que ces habitations fraîches et sombres avaient abrité des aventuriers avinés, des repris de justice, des bandits sans morale et sans dieux. On prétendait aussi que des scènes horribles s'y étaient déroulées, mais il ne demeurait de ces sabbats et de ces extravagantes histoires que quelques récits archivés dans les mémoires confuses de trois ou quatre vieillards radoteurs.

Dans une de ces habitations se trouvait un homme étrange, mélange improbable d'un père cheyenne et d'une mère magyare. Son visage était couvert de si nombreuses cicatrices qu'on les confondait au premier regard avec des rides. Ses mains, en revanche, lisses et parfaites, semblaient des mains de princesse. Habile artisan, joaillier et armurier à ses heures, il faisait chauffer sa forge en attendant l'arrivée de Richard.

Pour lui, il ferait fondre l'épée en amenant le métal à son point de fusion. Puis, après l'avoir nettoyé soigneusement des scories qui auraient pu s'y mélanger, il verserait le liquide brûlant dans une série de moules de sa fabrication qui, une fois refroidis, donneraient plaques, poussoirs, portières et plaquettes. Avant de procéder à l'assemblage final, il devrait patiemment limer les moindres saillies de métal, des irrégularités qui n'avaient pas leur place dans un ouvrage où la précision importait par-dessus tout. Richard avait insisté pour assister à toutes ces opérations, mais le Métis y avait opposé un *veto* catégorique. Il ne travaillait jamais que dans une solitude de pythie. Des spectateurs non initiés troubleraient son esprit et feraient trembler ses mains. Richard s'était résigné aux conditions de l'artisan : il attendrait dans une habitation voisine que le travail soit terminé.

Le Métis avait exigé un délai de quarante-huit heures pour fondre l'épée et la transformer, selon l'algorithme dont il avait le secret, en un superbe revolver d'argent.

Le soleil accomplirait encore deux révolutions, puis le Métis lui remettrait solennellement son bien. Richard prendrait dans sa main cette arme unique fondue spécialement pour lui, ce revolver d'argent avec lequel il pourrait faire le plus beau trou qui soit dans le crâne de ce damné Pouzzof.

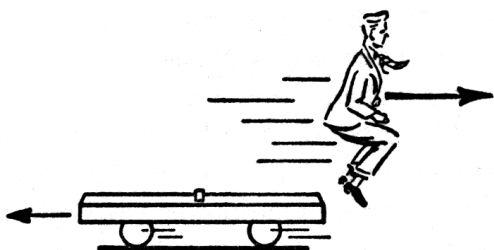
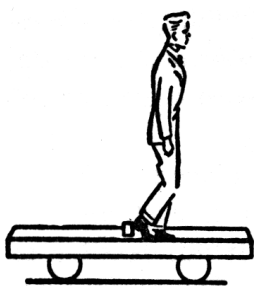


FIGURE 58

Un cheval nommé Gravity

Timothée s'était levé dans une forme du tonnerre, peu après le coucher du soleil. Le temps d'avaler un café et d'enfiler son vieux complet trois pièces de mafioso, il partait pour le centre-ville.

Il bambocha une partie de la soirée dans un pub irlandais de la rue Crescent avec le dessein de rendre malade de boisson quelques étudiants du ghetto McGill et de kidnapper la copine d'une de ses victimes. Lui-même trop saoul pour réaliser l'un ou l'autre de ces deux objectifs, il repartit vers l'est en titubant et termina la soirée en payant à boire à des clochards qu'il introduisait dans des bars bon chic bon genre, au grand désespoir des employés.

C'est en compagnie de l'un de ces clochards que, vers une heure du matin, Timothée se laissa enfermer dans la station Berri-UQAM.

Cachés près du tunnel de raccordement entre la ligne 1 et la ligne 2, ils buvaient au goulot une bouteille de Moskovskaya volée au Saint-Sulpice. Le clochard, accoté sur le boîtier d'un relais 750 volts, dévidait le monologue invraisemblable de sa vie.

Sous les apparences d'un vieillard crasseux se cachait en réalité Andrew Saul Richler, fils unique d'une famille aisée d'Outremont, autrefois célèbre chirurgien vétérinaire. Moins de dix ans après avoir obtenu son diplôme, aidé par son talent et la réputation de sa famille, il soignait déjà plusieurs des animaux les plus célèbres du pays. Cette carrière fulgurante s'interrompit brusquement en octobre 1993, alors qu'il opérait Gravity, le cheval préféré d'un important industriel albertain. En plein milieu de l'opération, Richler échappa son scalpel et s'effondra au sol, en proie à des convulsions. Cette brève crise d'épilepsie généra la pagaille dans le bloc opératoire et on interrompit l'intervention dans le désordre le plus complet.

Gravity mourut de complications quelques jours plus tard.

L'Ordre des médecins vétérinaires interdit à Richler de pratiquer la chirurgie pour une période indéterminée. Le propriétaire de Gravity, bien que grassement dédommagé par sa compagnie d'assurance, s'acharna sur le cas et intenta un procès que Richler perdit rapidement. À moitié ruiné, il essaya sans grand succès de trouver du travail. Sa femme le quitta peu après et il dut se résoudre à vendre sa maison. Le montant de la vente s'épuisa vite, grugé par le coût de la vie et la pension alimentaire.

Cela faisait maintenant dix ans qu'il vivait dans la rue. Andrew Saul Richler était, pour ainsi dire, disparu de la surface de la planète : il ne restait plus qu'un homme brisé et confus, répondant au nom de Mr. Paul.

Timothée ne prêtait que peu d'attention à cet incroyable récit. Il feignait de boire sa ration de vodka, mais recrachait discrètement chaque gorgée, le nez retroussé, le regard mauvais. Mr. Paul ne s'apercevait de rien. Il racontait, avec une verve imperturbable, comment il avait découvert Dieu grâce à l'Armée du Salut.

Le vieil homme s'endormit après la dernière gorgée de vodka, ivre mort. Timothée lutta un moment contre le sommeil, puis il s'assoupit à son tour, bercé par le ruissellement d'une fuite d'eau. De temps à autre il s'éveillait, alerté par le bruit lointain des machines qui nettoyaient les tunnels.

À 5 h 45, le service reprit sur la ligne 2 en direction Angrignon.

Une rame quitta la station, lourde de voyageurs, et s'engagea dans le tunnel. Les roues patinèrent contre l'aiguillage avec un long hennissement et Timothée, qui ne dormait que d'un œil, se redressa brusquement. Le véhicule approchait à bonne vitesse, bardé de lumières. Timothée saisit Mr. Paul par les épaules et l'envoya rouler sur la voie. Le clochard était mou comme une poche de sable : le train tressauta à peine au passage.

Lorsque le chauffeur descendit de sa cabine, il était trop tard : Timothée s'esbignait déjà par un puits d'aération.

Après avoir escaladé une interminable échelle, il déboucha à l'air libre dans un stationnement désert, à l'angle des rues Ontario et Berri. Il épousseta sa chemise, rajusta son nœud de cravate et, d'un pas nonchalant, partit vers l'est. Au bout de la rue, le soleil se levait à peine.

Jour 23



Des lumières qui défilent sur un revolver d'argent

J'attends en rêvant Timothée qui n'arrive pas. Je connais Timothée depuis l'enfance. Nous avons fait les 400 coups ensemble. En réalité, les coups, c'est lui qui les faisait. Moi, j'étais son faire-valoir, le témoin indispensable de ses frasques. Déjà, à l'époque, il était exubérant, imprévisible et incontrôlable. Il ne se fiait qu'à son instinct. Aujourd'hui, il est devenu un de ces écrivains qui mènent – ou du moins prétendent mener – une vie trépidante à seule fin de vendre de la copie. Il se vante de ses débauches, les présentant comme ses œuvres les plus accomplies. Aucune de ces puérités ne parvient à choquer ou à dégoûter la cohorte de ses admiratrices. Il a déjà affirmé avoir déjà tué un homme pour se documenter, sans parvenir à en tirer rien d'autre que des soupirs d'admiration.

Je n'ai jamais pu me résoudre à m'éloigner de Timothée et nous n'avons donc jamais cessé de nous fréquenter. Depuis qu'il est devenu la coqueluche littéraire à la mode,

il me traîne un peu partout dans les milieux branchés où il croit naïvement que je pourrai me lancer à mon tour.

La sonnerie du téléphone me tire soudain de mes pensées. Kim m'appelle de son bout du monde pour me dire qu'elle est arrivée à bon port, saine et sauve. Elle a fait un voyage horrible. Il y avait des orages terrifiants, une partie de la route a été emportée derrière elle, un gigantesque Léviathan avaleur de navires bondissait dans l'eau, engendrant de terribles raz-de-marée qui débordaient sur la route côtière. Certaines vagues étaient venues lécher les flancs minces de sa petite voiture à deux portes. Le ciel était si bas et s'appuyait si fort sur l'antique plaque appalachienne que l'on entendait, malgré le bruit assourdissant de la tempête, des craquements épouvantables. On aurait cru que la péninsule allait bientôt se fendre dans toute sa largeur et couler en un instant comme une impératrice d'Irlande. Kim avait bien cru y rester et ne plus jamais me revoir. Elle parle pour exorciser la peur, et sa voix tremble encore pendant qu'elle me raconte tout cela.

Je l'écoute, mais mon attention ne parvient pas à se fixer sur son discours ni sur cette peur que j'aurais dû ressentir rétrospectivement, car je redoute maintenant ce que je n'espérais plus guère, à savoir l'arrivée plus que tardive de Timothée.

Attente insupportable mais brève, car quelques instants plus tard, ma crainte se matérialise avec force : un martèlement à la porte m'avertit que Timothée est arrivé. J'hésite. Je n'ai aucune envie de lui ouvrir. Maintenant que j'ai Kim au bout du fil, je n'aspire plus qu'à me laisser bercer par sa voix, comme si elle était encore à mes côtés. Et puis, le retard de Timothée est tel qu'il suffirait à brouiller mortellement les meilleurs amis du monde (et nous ne sommes pas, Dieu merci, les meilleurs amis du monde). Je

ne veux pas lui ouvrir, mais il frappe si fort... Je dois réagir avant qu'il ne réveille tout le voisinage. Même Kim, au bout de la ligne, s'inquiète en entendant ce vacarme. Je la rassure :

— Ce n'est que Timothée. Il a gagné je ne sais plus quel prix littéraire. Nous devions sortir plus tôt. Je ne l'attendais plus.

Les coups s'espacent, mais ils sont maintenant si violents que tout l'appartement tremble.

— Il va défoncer ta porte.

— Attends-moi un instant, je vais parlementer.

Je pose doucement l'acoustique avant d'aller ouvrir.

Timothée refuse d'entrer et, depuis le pas de la porte, cherche plutôt à m'entraîner sans écouter mes protestations. Je lui fais remarquer que je suis au téléphone avec Kim. Il éclate d'un grand rire où transparaît tout son mépris pour ce sentimentalisme qu'il juge si puéril. Je l'envoie se faire foutre et lui claque la porte au nez. Je sais bien que cette manœuvre est purement symbolique et que Timothée ne lèvera pas le siège avant d'avoir obtenu ce qu'il veut. Toujours en colère, je reprends l'acoustique.

— Timothée est complètement ivre. Je ne pourrai pas m'en débarrasser.

— Je n'aime pas ton ami Timothée, il m'inquiète.

— Ce n'est plus à proprement parler un ami : depuis qu'il a du succès, c'est surtout un problème. Je dois y aller, c'est à mon tour d'affronter la tempête.

— Tâche de revenir un peu vivant.

J'entends Timothée remuer à l'extérieur. Il va recommencer à frapper d'un instant à l'autre. Il me faut y aller, courageusement. Ce ne sera qu'un mauvais moment à passer. Je pense à Kim qui s'inquiétera pour moi.

Timothée se paie franchement ma gueule. Il me dit qu'il nous trouve attendrissants et qu'il respecte les amoureux par-dessus tout. Il jure qu'il a presque versé une larme. Je lui réponds qu'il est bien mal placé pour parler de ce qu'il ne connaît pas et qu'il pourrait au moins s'efforcer de masquer son mépris. Il éclate de rire. J'ai bien envie de rentrer chez moi, et tant pis pour le chahut qu'il ne manquera pas de faire. Je verrouillerais à double tour et appellerais les policiers. Il sent l'alcool à plein nez. Je m'apprête à lui demander s'il est en état de conduire lorsque j'aperçois le véhicule dans lequel Timothée me fait signe de prendre place : il n'est pas venu avec sa voiture, il a loué une limousine.

Une rumeur de bal de village filtre des vitres teintées, comme si une grande fête battait son plein dans la voiture. Le bruit explose littéralement lorsque Timothée ouvre la portière. Il y a bel et bien un orchestre à l'intérieur : quatre quinquagénaires en costume traditionnel polonais et leurs instruments : banjo, trompette, clarinette et même un immense sousaphone. Timothée les écoute un moment en remuant la tête, puis son visage se crispe, comme si l'un des musiciens avait commis une faute grave contre l'harmonie.

— Dehors, les singes ! Je vous ai assez entendus. Allez, tirez-vous.

Un silence de mort s'abat soudain sur la voiture, et l'on entend même le grésillement du réverbère de l'autre côté de la rue. Les musiciens se consultent du regard, puis ils s'extirpent prestement du véhicule. Sans demander leur reste, ils vont se perdre dans la nuit en trimballant leur comique petit chapeau et leur instrument.

À l'intérieur de la limousine, une vitre blindée sépare la banquette avant de la partie des passagers. Hormis le chauffeur dont on ne voit que la nuque et la casquette, il y a deux autres personnes, tout aussi ivres ou défoncées que Timothée. Je reconnais un de ses amis, un type avec une gueule sympathique mais dont je ne me rappelle jamais le nom. Ses cheveux teints en bleu se dressent sur sa tête, comme ces personnages qui s'électrocutent dans les dessins animés pour enfants. Il y a également une femme que je n'ai jamais vue mais qui ressemble à une présentatrice d'info-pub, ce qui me la rend tout de suite antipathique. Il s'agit manifestement d'une amie commune de Timothée et du garçon sans nom, et non pas, pour une fois, une de ces grues qu'il trimballe toujours avec lui.

Timothée ne fait pas les présentations. C'est à peine s'ils me font un petit salut de la tête lorsque je prends place. Ils ont des gueules de vedettes tous les trois et je me sens totalement étranger. Comme un enfant qui arrive en plein milieu de l'année dans une classe où tout le monde se connaît déjà. Pire encore : comme ces gens ordinaires qui remportent un de ces concours stupides où le grand prix consiste à suivre pendant une journée complète une vedette dans ses moindres déplacements.

La voiture se met en marche.

Pour une raison que j'ignore, nous sommes assis les quatre côte à côte tandis que la banquette d'en face est complètement vide. Intrigué, je questionne Timothée :

— On va prendre quelqu'un d'autre ?

— Non.

— Alors je vais m'asseoir de ce côté...

— Non.

Que peut bien cacher ce caprice ? Nous sommes réunis soi-disant pour fêter le prix remporté par Timothée, mais jusqu'à maintenant, personne n'y a fait la moindre allusion. Ils regardent droit devant eux dans le silence le plus complet. Ils échangent parfois de brefs regards de connivence, ravalent des sourires et se composent des mines de papes. Puis, quand ils n'en peuvent plus, ils éclatent d'un grand rire qui dure quelques minutes, avant de retomber dans un nouvel épisode de mutisme complet. La soirée s'annonce charmante.

Je tourne mon regard vers la nuit à travers la vitre teintée et je fomenté des plans d'évasion. Mes doigts tâtonnent la poignée de la portière. Je songe pendant quelques instants à l'ouvrir et à me précipiter à l'extérieur, en me laissant rouler sur la chaussée, comme dans les films. Mais, juste à ce moment, nous croisons les phares d'une voiture arrivant en sens inverse et je m'imagine, scénario plus probable, sous les roues du véhicule, réduit en bouillie pour avoir cherché à jouer les James Bond. Il est bien plus prudent d'attendre que le véhicule finisse par s'arrêter.

Après quelques minutes d'un éprouvant silence, Timothée prend soudain la parole :

— Vous êtes toujours partants ?

Je ne sais pas si ce « vous » m'inclut ou si Timothée ne s'adresse qu'à ses partenaires de délire. Je suis néanmoins

curieux de savoir quel sera le programme de cette « soirée de réjouissance ». En me retournant vers l'intérieur de la limousine, je croise le regard de Timothée, intensément fixé sur moi. Il me dévorait des yeux avant même que je ne me retourne.

— Tu joues avec nous ?

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Je crains qu'il ne s'agisse de l'un de ces petits jeux pervers auxquels il m'a jadis avoué se livrer périodiquement. Timothée regarde sa main droite, puis il ferme les yeux. Mon regard, libéré de l'emprise du sien, descend sur l'objet qu'il brandit : un vieux six coups comme on en voit dans les westerns et les bandes dessinées. L'arme a été patiemment astiquée et les lumières de la rue s'y reflètent comme en un miroir. Et soudainement, je comprends où il veut en venir.

— Tu joues avec moi ?

— Tu es fou !

— Fou, moi ?

— Je ne jouerai pas avec toi.

— Je sais que tu n'aimes pas jouer pour de l'argent. Nous ne miserons pas un sou.

Il fait basculer le barillet de son revolver et vérifie du doigt que la rotation se fait tout en douceur. Il place une balle dans un des logements, donne au barillet un nouveau petit coup pour le faire tourner et le referme aussitôt. Il dirige lentement l'arme vers sa tempe droite en fixant de nouveau son regard sur le mien.

Je suis terrorisé. Je ne peux m'empêcher de penser que si le coup part, nous serons tous les trois dans sa ligne de tir.

Mademoiselle Info-pub noue tranquillement ses cheveux en un chignon afin de débarrasser ses tempes de la chevelure, qui risque de gêner le jeu, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Le regard du type qui m'avait l'air sain d'esprit me semble maintenant celui d'un aliéné. L'arme toujours appuyée sur la tempe, Timothée éclate soudain de rire.

— Ce que tu peux être bête.

Les deux autres rigolent aussi tout en m'adressant des regards compatissants.

— C'est vraiment une blague stupide, dis-je.

J'éclate de rire à mon tour. Un rire nerveux et compulsif que je ne parviens pas à contrôler, où toute la tension qui m'avait envahi se débonde enfin. J'y ai cru, à cette méchante blague. Timothée répète, sur un ton plus amical :

— Ce que tu peux être bête.

Il se plante d'un coup le revolver dans la bouche et appuie sur la gâchette. Mon cœur s'arrête avec le clic. Je hurle :

— Laissez-moi sortir !

Je m'agrippe à la poignée, prêt à l'arracher, mais elle est verrouillée. Me voilà pris au piège.

Timothée remet le revolver à mademoiselle Info-pub. Elle donne un coup sur le barillet, se colle le revolver sur la tempe et appuie crânement sur la détente. Le revolver

cliquette sans résultat. Elle refile le revolver à son voisin, en lui caressant le bras : « Tiens, Samuel ». Quelle bande de tarés ! Dans quoi est-ce que je me suis embarqué ? Personne ne va jamais me croire. On dirait une scène de mauvais film, ou de théâtre existentiel.

IMPROMPTU DE LA ROULETTE RUSSE

DÉCOR : Une limousine

PERSONNAGES : Moi
Timothée
Samuel
Mademoiselle Info-pub
Un revolver

Timothée : Selon les lois de la probabilité, il y a une chance sur six pour qu'un coup parte, puisqu'un seul des six logements du barillet est occupé. Cela ne signifie toutefois pas que le coup doive partir une fois tous les six coups. En réalité, il y a une chance sur six que la partie se termine dès le premier coup, la moitié des chances entre le troisième et le quatrième coup, les deux tiers des chances après le sixième, 84 % après le dixième, 97,4 % après le vingtième, 99,9 % après le centième et ainsi de suite.

Le revolver : Clic.

Samuel (*d'un ton rêveur*) : Je ne crois pas aux statistiques.

Samuel me tend le revolver que je refuse d'un geste de la tête.

Timothée : On dit que ce sont les Russes qui ont inventé ce jeu cruel. Il était affectionné tout particulièrement par les nihilistes du XIX^e siècle. Ces athées convaincus affirmaient que l'homme ne pouvait donner un sens à son destin que par les actes qu'il accomplissait. Intéressante philosophie, non ? Mais à quoi bon refuser Dieu si c'est pour le remplacer par le hasard qui est une divinité encore plus implacable ?

Le revolver : Clic.

Timothée : Certains prétendent que ce jeu est plutôt le fait d'officiers désœuvrés et imbibés de vodka, qui jouaient en ne retirant qu'une seule balle sur les six. Certains, plus sceptiques, affirment que ce ne sont là que contes et légendes et que les Russes n'ont jamais joué à la roulette qui porte leur nom... Quoi qu'il en soit, c'est bien ce jeu, soi-disant russe, qui nous a amené à parler de statistiques. Il m'a donc semblé intéressant de souligner que ce peuple a également donné à l'Occident ses plus grands mathématiciens, tous joueurs, dit-on...

Le revolver : Clic.

Timothée : Dans la plupart des situations où intervient le hasard, les résultats se distribuent selon une courbe en forme de cloche dite courbe « normale ». Si on transcrit sur un diagramme le poids et la taille d'une population, les notes finales d'une classe de français ou les résultats d'une partie de dés, on verra ces données s'organiser selon cette courbe normale. Et pourtant, me direz-vous, ces événements n'ont rien à voir entre eux, pourquoi donc obéissent-ils à des schémas de répartition semblables ?

Le revolver : Clic.

Timothée : La valeur la plus fréquente s'appelle le mode. Dans le cas de la roulette russe, le mode est le « clic », le coup manqué. La distribution des résultats est très simple : nous avons six possibilités et deux événements. Cinq de ces possibilités causent le même effet et sont réunies en un seul événement, beaucoup plus probable que l'autre.

Le revolver : Clic.

Timothée : Une autre mesure de « normalité » est la médiane. La médiane est la valeur centrale, celle au-delà et en deçà de laquelle on retrouve le même nombre d'individus ou de résultats. C'est l'employé avec autant de subalternes que de patrons... À la roulette russe, la médiane est le « clic ».

Le revolver : Clic.

Samuel : Dites, vous êtes certains qu'il est en état de marche, ce revolver ?

Timothée : Vérifie toi-même...

Le revolver : Je suis en parfait état de marche, jeune homme ! Ne vous en prenez pas à moi si votre jeu ne vous donne pas entière satisfaction.

Samuel : Excusez-moi. Je ne voulais pas vous froisser.

Le revolver : Laissez, laissez. Cela ne fait rien. Poursuivez plutôt votre exposé. Je brûle de connaître la suite !

Timothée : Dans le cas d'une courbe normale, c'est la moyenne qui trône au sommet des probabilités. Des deux côtés de la moyenne se distribuent les valeurs plus grandes et plus petites, de moins en moins probables à mesure qu'on s'éloigne d'elle. On utilise l'écart-

type afin de quantifier l'écart moyen à la moyenne. Cet écart moyen permet de brosser un portrait de l'échantillon choisi.

Le revolver : Clic ?

Timothée : Je m'explique. Les valeurs englobées dans l'intervalle allant de la moyenne moins l'écart-type jusqu'à la moyenne plus l'écart-type réunissent 68 % des résultats. À deux écarts-types, cela grimpe à 95 %. Il ne peut quasiment rien exister au-delà de trois écarts-types. Par exemple, si la moyenne à un examen est de 74 et l'écart-type, de 2, cela signifie que 68 % des notes se situent entre 72 et 76. Plus l'écart-type est petit, moins les résultats sont diversifiés.

Le revolver : Clic.

Timothée : Prenons un exemple qui nous touche de près : le poids des occupants de cette voiture.

Le revolver : Ah non ! il y a une dame parmi nous. Cela ne serait pas convenable.

Mademoiselle Info-pub : Ce que vous pouvez être vieux jeu.

Le revolver : J'ai été fondu et assemblé bien avant le début du siècle, mademoiselle. Il est normal que mes idées datent un peu.

Timothée : Mais bon sang, qu'est-ce qui ne marche pas avec ce revolver ?

Le revolver : Clic ! Clic ! Clic !

Samuel : Il y a une balle pourtant. Et j'ai vérifié le barillet : il tourne parfaitement.

Le revolver : C'est la faute de mon barillet, maintenant !
Et tantôt ce sera la crosse... Pourquoi n'écoutez-vous pas ce jeune homme qui ne croit pas aux statistiques : il semble avoir quelque chose à dire.

Timothée : Qu'as-tu à nous dire, Samuel ?

Samuel : Vous connaissez l'histoire de Jonas ?

Mademoiselle Info-pub : Bien sûr. Il a été avalé par une baleine et il a voyagé dans son ventre.

Samuel : Ça, c'est la partie de l'histoire dont tout le monde se rappelle. Celle qui fait rêver les petits enfants. Mais cette histoire a une morale, elle a un sens. Vous rappelez-vous pourquoi Jonas a été avalé par une baleine ?

Timothée : Parce qu'il est tombé à l'eau ?

Samuel : Non.

Mademoiselle Info-pub : Parce qu'on l'a jeté à l'eau !

Samuel : Exactement. Mais vous rappelez-vous pourquoi on l'a jeté à l'eau ?

Timothée : C'était un passager clandestin.

Samuel : Pas du tout. Il avait payé son droit de passage. Bon, je vous raconte la suite parce que vous ne trouverez pas tout seul. Yahvé avait ordonné à Jonas d'aller enseigner sa parole, mais Jonas, qui craignait pour sa vie, avait refusé d'obéir. Résolu à fuir le courroux de son dieu, il quitta maison, famille et patrie pour s'embarquer sur un bateau qui devait se rendre à Tarsis. La mer, qui était calme, se démonta si soudainement que les marins prirent peur : l'un des passagers devait avoir

le mauvais œil. Ils durent donc tous se présenter brièvement et dirent pourquoi ils se rendaient à Tarsis. Lorsque son tour fut venu, Jonas refusa d'abord de répondre, mais les marins et les autres passagers insistèrent. Il finit donc par décliner son identité et avouer qu'il fuyait son pays pour les raisons que l'on sait. Les marins ne firent ni une ni deux et ils précipitèrent l'impie à la mer, laquelle se calma immédiatement.

Le revolver : Clic...

Timothée appuie une nouvelle fois le revolver contre sa tempe. Son regard se fixe sur moi avec intensité. Ses pupilles sont complètement dilatées et j'ai l'impression de pouvoir lire chacune de ses pensées. Un songe qu'il m'a raconté jadis me revient soudain à l'esprit : il a rêvé que c'était moi qui écrivais sa vie, que je l'avais créé imprévisible et incontrôlable, mais que cette prétendue liberté n'était en fait qu'une prison et que j'étais le seul à être véritablement maître de mes actes. Timothée est en pleine crise mystique : je suis à la fois Jonas mettant en péril tout l'équipage de la limousine et Dieu persécutant celle de ses créatures cherchant à se libérer de ses entraves.

Il appuie encore à quelques reprises sur la gâchette, puis il me tend le revolver en me présentant la crosse. Je suis incapable de me détacher de son regard. Il y brûle une flamme froide de révolte, la haine pure de la créature envers le créateur qui la tourmente.

Je ne sais si je m'empare de l'arme ou si c'est Timothée qui la glisse dans ma main et referme mes doigts dessus.

— Joue.

Tout mon être se révolte à l'idée de la mort, conséquence sanglante et inévitable de ce jeu horrible. Quoi que je fasse, quoi qu'il adviennne, il y a six chances sur six pour qu'il se produise quelque chose de déplaisant. Je sens mon bras qui remonte le long de mon corps et qui s'apprête à obéir servilement à l'ordre. Je vais me tirer une balle dans la tête.

Je vais appuyer sur la détente.

J'appuie sur la détente.

Non.

Je n'appuie pas sur la détente.

Je ne vais pas appuyer sur la détente. Je ne vais pas me tirer une balle dans la tête. Je ne jouerai pas ma vie pour justifier la paranoïa de Timothée. Je pense à Kim, qui s'inquiète pour moi. Elle imagine le pire, ou croit le faire, mais ce qu'elle imagine ne s'approche certainement en rien de la terrible réalité, de cette voiture, de ce revolver.

— Je ne jouerai pas, Timothée.

Il plonge la main dans la poche de son veston et la ressort refermée sur la crosse d'une nouvelle arme. Une automatique. Une arme qui ne rate jamais, qui part à coup sûr. Il la pointe sur moi, fait jouer le chien et me répète calmement :

— Joue.

Je relève le bras et pointe le revolver en direction de sa tête. Nos deux armes ont une discussion d'âme à âme.

Nous nous défions par-dessus des océans et des forêts, d'un bout à l'autre du monde, de nos royaumes respectifs. Il est impossible de raisonner Timothée : il vit dans un monde irrationnel où la causalité, la responsabilité et la liberté n'ont pas le même sens que dans le monde réel. Je déteste Timothée, mais même s'il n'était qu'une créature sortie de mon imagination, je ne voudrais pas que l'inéluctable se produise.

Mademoiselle Info-pub et Samuel nous observent, médusés. Le temps semble s'être arrêté pour eux. Elle a la bouche ouverte, la langue complètement abaissée, comme si elle avait été pétrifiée au moment de prononcer la lettre « o ». Samuel garde les sourcils relevés, les yeux agrandis par la surprise, fixant un point dans le vide. La curieuse position de son bras, immobile dans l'espace, pourrait laisser croire qu'il a jeté une pièce en l'air et qu'il attend qu'elle redescende.

Timothée et moi sommes les deux visages d'une seule et même face et l'un des deux doit accepter de disparaître.

— Une chance sur six, Timothée.

Nos doigts s'enfoncent au même moment sur les gâchettes de nos armes. Je compte les fractions de seconde nécessaires pour que les mécanismes intérieurs s'activent, que les parties mobiles tournent, que les percuteurs percutent, que les balles poussées par l'explosion de l'amorce s'engagent dans les longs tunnels d'acier.

J'entends deux sons simultanés et atrocement distendus par le ralentissement temporel : le clic de son arme enrayée résonne comme le son tranchant du couperet d'une guillotine pendant que l'immense rugissement de mon revolver explose et rebondit sur les parois de la voiture. Le vacarme est affreux et couvre complètement le racle-

ment de la balle. Elle avance en grattant de ses ongles de métal les parois du couloir d'acier qui s'ouvre devant elle.

Lorsque je la vois enfin sortir à l'air libre, il me semble que le temps ralentit à nouveau.

Je ne veux pas que l'inéluctable se produise.

Je songe à la flèche dans le paradoxe de Zénon. La moitié de la distance entre le revolver et la tête de Timothée est parcourue en une éternité, puis la moitié de cette moitié en une éternité rigoureusement égale à la précédente, puis de nouveau la moitié de la moitié de la moitié...

Je sais que la voiture roule à bonne vitesse, mais je ne vois plus les lumières de la ville défiler sur le revolver d'argent. Je sais que les aiguilles de ma montre trottent, mais je les vois bloquées entre deux secondes. J'ai entendu mon cœur battre il y a un certain temps, comme si le monde entier s'était gonflé de vie ; j'attends le prochain battement.

Je ne veux pas que l'inéluctable se produise.

Nous sommes arrêtés.

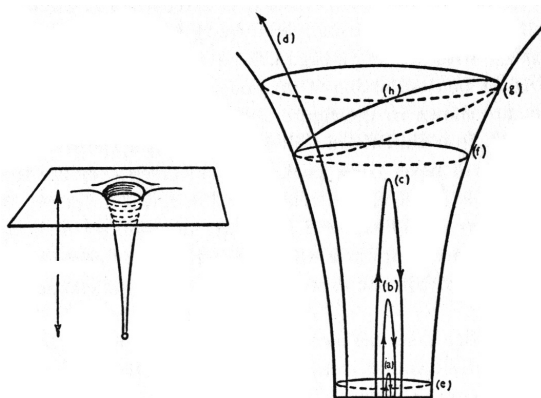


FIGURE 97

L'odyssée

La ville-puits dormait encore tandis qu'un brouillard venu des profondeurs de la terre recouvrait ses rues et ses parcs. La grisaille n'était percée çà et là que par la lueur jaunâtre d'un réverbère. De fines gouttelettes se déposaient à la surface de toute chose. Une odeur de soufre allait et venait au gré d'invisibles marées. L'espace était aboli, le silence, oppressant.

Le petit Ulysse avançait à tâtons dans l'enchevêtrement des ruelles qu'il connaissait pourtant par cœur. Argos, son chien, lui marchait sur les talons, trottant piteusement, la queue entre les jambes. Lui et son maître étaient transis de froid. Bien qu'il fût d'un naturel courageux, Ulysse croyait distinguer dans certains replis du brouillard la silhouette du Rat-du-Fond-du-Monde. Il revoyait sa mère, penchée sur son lit, prenant une grosse voix pour raconter l'histoire de cette bête qui rôdait la nuit pour dévorer les garçons et les filles qui n'étaient pas sagement couchés dans leur lit. Ulysse ne croyait plus à ces sornettes destinées à effrayer

les enfants, mais il savait que derrière toute légende se cachait une part de vérité.

Cette nuit, au moment du départ, sa mère s'était montrée inquiète :

— Fais bonne route, mon amour, prends garde à ne pas te perdre.

— Que faire si je croise le Rat-du-Fond-du-Monde ? avait demandé Ulysse.

— Les monstres n'existent pas, mon chéri, avait répondu sa mère en le poussant dans la nuit. Ulysse s'était retourné pour lui jeter un dernier regard. Il avait deviné, en voyant sa mine assombrie, qu'elle n'en était peut-être pas si certaine. Pourquoi alors envoyer son fils seul dans la nuit ? Ce conte où des parents pauvres tentent d'égarer leurs enfants dans la forêt lui revint en mémoire, et il ne put s'empêcher de songer que sa mère voulait peut-être se débarrasser de lui.

Ulysse habitait avec ses parents une petite maison perchée sur le rebord extérieur d'une spire populaire. L'étage, bâti en encorbellement, s'avancait d'un côté au-dessus du vide. La chambre d'Ulysse donnait sur la falaise et lui permettait de contempler la cité dans toute sa largeur. Par temps clair, le regard plongeait aisément de quinze niveaux vers le bas avant de se perdre dans l'obscurité. S'il levait les yeux, il pouvait entrevoir les six ou sept spires dominant la sienne et, au-dessus, un demi-cercle de ciel bleu. Les jours où il n'allait pas à l'école, il pouvait observer le soleil se coucher au milieu de l'après-midi. Ulysse enviait les enfants des spires supérieures, qui le contem-

plaient tous les jours un peu avant le souper. En revanche, il préférerait ne pas songer aux habitants des spires inférieures qui ne voyaient le soleil qu'une ou deux heures par jour.

Parfois, la nuit, et plus rarement le jour, de grands tremblements de terre agitaient la ville-puits. Comme beaucoup d'enfants, Ulysse rêvait de catastrophes telluriques. Dans ses cauchemars, une secousse plus forte que les autres déstabilisait la falaise sur laquelle se dressait leur maison et il était emporté parmi des tonnes de pierres et de débris divers vers le fond du puits.

Au sortir de ses mauvais rêves, Ulysse se dirigeait immanquablement vers sa fenêtre et contemplait les lumières de la ville, pour vérifier que tout était encore à sa place. Sur le côté ouest, une dizaine de spires intermédiaires bénéficiaient d'un éclairage public convenable tandis que les spires inférieures étaient plongées dans une noirceur presque complète tachetée de quelques rares points blancs ou jaunes dont l'illumination se perdait dans la nuit. C'était comme si le ciel moucheté d'étoiles descendait un peu pour manger la terre en lui imposant la masse fantastique des constellations.

On devinait la structure spiralée de la cité en observant la légère inclinaison des rangées de lumière. Certains historiens prétendaient que la ville avait été construite il y a très longtemps dans une gigantesque mine à ciel ouvert. Ulysse croyait plutôt qu'il s'agissait de l'œil d'un cyclone imprimé dans le roc par quelque force supérieure. Il croyait aussi qu'un jour, le cyclone se réveillerait en emportant tout vers le centre de la terre. Le sol n'avait pas tremblé cette nuit-là, mais Ulysse avait fait son cauchemar à plusieurs reprises, se sentant irrésistiblement appelé vers le cœur d'un puissant vortex minéral. Et voilà que, à peine

quelques heures plus tard, il se retrouvait seul dans la nuit avec son chien, mal réveillé et tremblant de peur à cause d'une légende à laquelle il ne croyait pas.

Ulysse se demandait quel chemin il lui fallait prendre pour regagner la surface qui, dans ce brouillard, lui semblait tout aussi hypothétique que le fond de la mine. Il savait que la voie la plus rapide vers l'extérieur de la cité consistait à traverser la largeur de la spire, puis à emprunter un escalier ou une échelle escaladant la falaise jusqu'à la spire supérieure. Là, il devrait à nouveau traverser une spire dans sa largeur, grimper un escalier et ainsi de suite jusqu'à la surface, mais le brouillard et la nuit effaçaient tout repère. S'il connaissait son quartier comme le fond de sa poche, il n'en allait pas de même pour les autres spires. D'horribles histoires circulaient à propos de certains coins où il valait mieux, disait-on, ne pas s'aventurer seul, même en plein jour. Il avait donc été entendu qu'Ulysse gagnerait immédiatement le Grand-Boulevard, jusqu'à l'un des chemins de traverse publics qui lui permettrait de franchir rapidement et en toute sécurité trois ou quatre niveaux.

Après plusieurs interminables minutes de marche à tâtons, Ulysse était enfin arrivé sur le Grand-Boulevard. Il s'arrêta au pied d'un réverbère pour se réchauffer un moment. La lumière émanant du lampadaire n'émettait pas à proprement parler de chaleur, mais son cône de clarté tenait en respect la nuit et ses cauchemars. Ulysse chassa de son esprit monstres et angoisses. Le court trajet accompli avait suffi à le réveiller complètement, et il pouvait maintenant fixer sa pensée sur le but de son expédition. Il n'avait pas l'intention de remonter tout de suite le Grand-Boulevard, le panneau indicateur fixé au réverbère lui suggérant un autre trajet. Le détour ne lui demanderait guère que quelques minutes, personne ne le saurait jamais, et qu'est-ce que ça pouvait faire après tout ?

Un sourire s'élargit sur son visage à mesure que sa résolution croissait et il s'élança dans le néant.

Une nuit opaque et malicieuse accablait éternellement le quartier établi entre la falaise et le Grand-Boulevard. C'était un quartier populaire où la Compagnie avait parqué les ouvriers qui travaillaient dans les fabriques du secteur nord-ouest des premières spires. Le terrain mauvais s'enfonçait en pente douce vers la falaise au lieu de s'incurver vers les installations de drainage central. Ainsi, l'eau de pluie ne s'évacuait qu'avec peine et les égouts refluaient régulièrement. Les feuilles mortes en décomposition et les débris les plus divers jonchaient les rues à longueur d'année. Les façades des maisons s'élevaient sur trois ou quatre étages au-dessus de rues étroites, leurs balcons se rejoignaient presque de sorte que l'on pouvait passer aisément d'un édifice à l'autre sur des planches jetées au-dessus du vide. Certaines habitations étaient même reliées par des passerelles couvertes constituant de véritables couloirs suspendus. Les vigiles de la cité ne s'aventuraient jamais dans ce quartier, hormis pour opérer quelque rafle symbolique, le but poursuivi étant de rappeler à ces populations indisciplinées qu'il existait toujours, quelque part dans la ville-puits, un semblant d'ordre et de loi dont le bras justicier pouvait s'abattre à tout moment. Toutefois, un important décalage persistait entre l'intention agressive de marquer le territoire et la démonstration *manu militari* de ce rapport de force. Les agents n'osaient pénétrer dans les édifices et se contentaient généralement d'embarquer les mendiants et autres sans-abri puis de les jeter en prison, d'où ils revenaient un à un au cours des semaines suivantes, rasés et épouillés.

Ulysse s'engagea dans une de ces minuscules venelles où l'abondance des passerelles obscurcissait le ciel à toute heure du jour. Il étouffait maladroitement son pas et ralentissait sa marche à mesure qu'il approchait de son but. Il repéra une fenêtre illuminée. Son cœur s'emballa : Pénélope ne dormait pas. Il s'embusqua de l'autre côté de la ruelle, parmi les poubelles et un amoncellement de rebuts de bois et de métal. Il guettait le moindre mouvement avec la plus grande attention. Toutefois, malgré sa ferme résolution, l'immobilité et le confort de sa nouvelle position le firent bientôt sombrer dans un sommeil sans rêve. Un couinement d'Argos l'en sortit soudain. Ulysse releva les yeux et ne vit plus de lumière à la fenêtre de Pénélope. Le chien tremblait, bavait et se raclait la gorge comme s'il cherchait à réprimer un aboiement. Ulysse tendit l'oreille et perçut un brouhaha diffus. Quelque chose bougeait, là, en haut, sur une des passerelles. Argos tremblait de plus belle. Ulysse entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait et des pas qui avançaient lentement dans le noir, au-dessus de sa tête. Un craquement appuyé résonna dans la ruelle, puis le silence se fit. Ulysse retenait son souffle, craignant d'être découvert.

— Psst ! Ulysse !

La voix de Pénélope, surgie de nulle part, le fit sursauter. Dans son mouvement de recul, il heurta une poutre vermoulue qui s'effondra sur une carcasse métallique en produisant un vacarme épouvantable. Par-dessus ce tintamarre, un rugissement immense et rauque s'éleva qui glaça le sang d'Ulysse.

— Viens, vite ! Le Serpent va lâcher Cerbère dans la ruelle.

Pénélope, toute proche maintenant, agrippa la main d'Ulysse et l'entraîna dans un passage étroit entre deux immeubles.

— Qui est Cerbère ? Où ça, un serpent ? questionna Ulysse sans interrompre sa course.

— Cerbère, le chien du père Lacombe, le ferrailleur, expliqua Pénélope. Il avait senti ton chien et grattait pour que son maître le libère.

Ils tournèrent un coin, se fauilèrent entre deux édifices, tournèrent à nouveau et s'arrêtèrent devant une échelle d'évacuation. Ulysse enfonça Argos dans sa muquette et gagna une passerelle de métal suspendue à huit ou neuf mètres du sol. L'édifice était abandonné et toute une partie du garde-fou avait été précipitée dans la cour. Le sol se perdait dans le brouillard et ils flottaient maintenant, hors d'atteinte, dans le néant.

Pénélope s'assit nonchalamment au bord du vide et Ulysse vint la rejoindre.

— C'est encore la nuit, tu sais, dit doucement Pénélope. On ne se promène pas seul à cette heure dans ces quartiers.

— Il faut que je monte en surface, et je dois revenir avant le coucher du soleil. Je m'en vais à la ferme de mon oncle Alexis et de ma tante Jeanne. Ils nous donnent des œufs, du lait et de la viande. C'est la première fois qu'Argos et moi sortons seuls de la ville.

— Tu as beaucoup de cousins, là-bas ?

— Trois cousins et trois cousines. Je les aime bien, mais ils ne sont pas comme nous. Ils ne se soucient pas des mêmes choses.

— Moi non plus, je n'ai pas les mêmes soucis que toi.

— Ce n'est pas la même chose. Et puis, ils sont étranges.

Pénélope l'interrompt :

— Pourquoi ton père ne t'accompagne-t-il pas ?

— Il n'ose plus sortir. Il a bien trop peur d'être rossé par les fiers-à-bras de l'Union.

— Ton père est un salaud. Tous ceux qui travaillent pour les Aristos et les milices du Prince sont des salauds qu'il faudrait balancer dans l'Axe.

— Mon père n'est pas un salaud ! Il fait que son métier !

Ils avaient hurlé presque simultanément. L'écho renvoya leurs cris, curieusement amortis par le brouillard. Leurs voix revenaient vieilles et fatiguées, comme s'ils avaient croupi toute une vie dans les bas quartiers glauques de la ville-puits. Pénélope leva les yeux comme si, malgré les hauts murs, la nuit et le brouillard, elle pouvait apercevoir la trouée du ciel au-dessus de la spirale ascendante.

— Je ne suis jamais sortie de la Cité, chuchota-t-elle. Nous n'avons pas de famille à la surface, ou si peu. Un jour, mon père s'était décidé à nous emmener pique-niquer. Nous avions des paniers pleins à craquer, des sacs avec des vêtements, des couvertures, des jeux... Nous nous sommes levés très tôt, comme toi ce matin, et avons entrepris de remonter le Grand-Boulevard. Lorsque nous sommes arrivés aux portes, le soleil se levait à peine. Mon

père a discuté quelques minutes avec les gardiens et nous avons compris que les choses ne se déroulaient pas tout à fait comme il le désirait. Les gardiens nous ont confisqué tous nos paquets, nos sacs, nos paniers. Ils nous ont raccompagnés en bas de la seconde spire, presque au pas de course. Il paraît qu'on a eu de la chance !

Pénélope attendit quelques instants avant de reprendre :

— Tu sais ce qui serait bien ? Découvrir l'entrée d'un des tunnels !

— Quels tunnels ?

— Un des tunnels secrets qui remontent à la surface, gros bêta ! Les miliciens les utilisent pour gagner directement certains quartiers sans perturber les spires supérieures en les traversant.

— Mais tu délirés complètement !

— Le Prince et les Aristos des premières spires les utilisent pour aller s'encanailler dans les derniers niveaux sans avoir à traverser tous les quartiers populaires. Et aussi, une ou deux fois l'an, tout le monde sait qu'ils descendent en pèlerinage sur l'Esplanade du niveau 23, et personne ne les a jamais vu emprunter le Grand-Boulevard en procession...

— C'est parce qu'ils utilisent les escaliers et les funiculaires privés du secteur Est, répliqua Ulysse. On n'en voit pas trop de notre côté de la ville parce qu'il est moins bien ensoleillé. S'il existait des tunnels secrets, mon père m'en aurait déjà parlé.

Le regard glacé de Pénélope lui fit comprendre qu'elle n'était pas prête à se départir de ses préjugés sur la moralité de son père, ni de ses fictions paranoïaques. Accusant

le coup, Ulysse prit soin de faire dévier la conversation sur un autre point :

— Le plus terrible, c'est quand on arrive sur la terre plate. Il n'y a plus, tout autour, la présence rassurante de la ville, toute la pierre que l'on sent si proche. Là-haut, la plaine s'étend sur des kilomètres, toute droite. Le ciel est écrasant, immense, aussi grand que la terre. Une toute petite ligne les sépare ; les gens de la surface lui ont même donné un nom : l'horizon.

Ulysse s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle et mesurer l'effet de sa tirade sur le visage de Pénélope. Ses yeux grands ouverts réclamaient la suite du récit.

— En franchissant les portes du mur de ceinture, lorsque l'on quitte enfin la pente ascendante du Grand-Boulevard et qu'on marche sur du droit, nous qui sommes habitués à marcher pour ainsi dire avec une jambe plus courte que l'autre, perdons carrément l'équilibre. La première fois, je suis tombé. Maintenant, je me tiens bien droit.

Pénélope le regardait avec admiration. Sans doute éprouva-t-elle quelque vertige en essayant de se représenter l'immensité de la surface, car sa main, à la recherche de quelque chose à quoi se raccrocher, agrippa avec force l'épaule d'Ulysse. Enhardi, il lança une boutade qui l'éblouirait tout de bon :

— Tu sais, la surface n'est rien. Un jour, je descendrai jusqu'au Fond !

Pénélope sembla s'éveiller, un voile gris passa sur son regard.

— Le Fond n'existe pas. Personne ne l'a jamais vu. Personne n'en est jamais revenu.

— Mais si ! Le commandant Piccard !

— Le commandant Piccard ? Mon pauvre Ulysse, ce n'est qu'une légende de grand-mère pour faire rêver les petits enfants. Le commandant Piccard est une légende ! Le Fond est une légende ! Le Rat-du-Fond-du-Monde est une légende !

— Le Fond EXISTE ! Comment pourrait-il ne pas exister ?

— Moi, je crois qu'il n'y a pas de Fond. Le puits va en se rétrécissant sans cesse, les spires se resserrent les unes sur les autres jusqu'à ce que le boyau ne mesure plus que quelques centimètres de diamètre. Puis, à des centaines de mètres sous nos pas, peut-être y a-t-il un bouchon de caoutchouc placé là il y a des millénaires par le Créateur de toutes choses... Un jour, un crétin gonflé d'orgueil avec des galons de héros brodés d'or et d'argent va descendre jusqu'au Fond avec une perche et un hameçon et retirer le bouchon. Alors, toute la ville-puits sera prise d'un immense tremblement et elle se déroulera spire après spire, tout s'engouffrera dans le trou avec un grand glou-glou, comme un lavabo qu'on débonde. Voilà ma version de la fin-du-monde du Fond-du-Monde !

— C'est ce que tu crois vraiment ? Ton histoire n'est pas moins stupide que celle du Rat-du-Fond-du-Monde !

— Peut-être, mais au moins il y a une jolie morale à la fin : dans la vraie vie, les héros finissent toujours par tout prendre en pleine gueule. Alors, fais bien attention à toi sur la route ascendante. Et regagne le Grand-Boulevard jusqu'aux premières traverses publiques, c'est plus prudent.

Pénélope avait agrippé l'échelle et s'apprêtait à redescendre dans le brouillard.

— Tu sais, s'il m'arrivait quelque chose, Argos est là pour me protéger.

— Argos ? Ce peureux ?

Pénélope disparut dans la nuit en lui adressant un gracieux signe de la main.

Ulysse aurait préféré un petit baiser.



Le brouillard qui envahissait toute la ville-puits débordait largement sur le pays environnant. Au volant de sa Mercury Comet, l'oncle Alexis avançait péniblement à la rencontre de son neveu. Il se repérait grâce aux panneaux routiers que les phares de sa voiture parvenaient à distinguer de loin en loin. Mais en dehors de ces quelques repères, la route n'existait tout simplement plus et il avait accompli en deux heures un trajet qui n'aurait dû lui en prendre qu'une. Les mains crispées sur le volant, il fouillait du regard cette grisaille afin de ne pas basculer dans un fossé ou de précipiter sa voiture sur une falaise. Lorsque le brouillard se leva enfin, il aperçut les murs de la ville-puits quelques dizaines de mètres en avant. Il immobilisa sa voiture et coupa le moteur.

Alexis avait stationné la voiture à bonne distance des portes et contemplait l'ouverture avec méfiance, s'inquiétant de l'absence de toute sentinelle. D'un naturel courageux et lucide, l'oncle se refusait par principe à céder à la peur paranoïaque qui animait plusieurs de ses semblables, mais le trajet de chez lui jusqu'à la ville-puits l'avait laissé à bout de nerfs.

Il voulut se calmer en buvant un peu de café, mais le godet dansait dans ses mains tremblantes, de sorte qu'il en répandit la moitié à ses pieds. Il scruta à nouveau la ville, s'attendant à voir surgir la tête de son neveu d'un moment à l'autre. Une curieuse colonne de brouillard s'élevait au-dessus de la ville-puits, comme la fumée d'une arme à feu. Alexis se figurait qu'il s'agissait d'une image inversée de la cité, les circonvolutions nuageuses dessinant chacune des maisons, des ruelles et des chemins se rencontrant le long de la spirale.

Un gros projecteur s'alluma. Il y avait encore un petit brouillard qui s'attardait, et l'ombre des gardes qui marchaient en plein dans le faisceau se projetait sur cet écran humide.

— On peut savoir ce que vous faites là ?

Alexis discutait depuis plusieurs minutes avec les gardes qui, ne trouvant rien à lui reprocher, avaient commencé à tourner autour de la voiture avec des airs soupçonneux. Il ne vit pas Ulysse s'approcher en se faufilant entre les gardes. Il sursauta lorsque son neveu le tira par une manche. Il sentit un museau lui renifler la jambe, puis le contact froid d'un pelage détrempé.

— Mon oncle, je vous présente Argos. C'est mon chien.

— C'est ton chien, ça ? Tant mieux, je croyais que tu avais été suivi...

— Il y avait deux ou trois types louches qui marchaient derrière moi pendant les derniers cent mètres. Mais Argos les a repérés et ils se sont arrêtés près de la cabane, là-bas.

Son bras tendu désignait le poste de guet. Les gardes qui s'étaient approchés pour contrôler l'identité de l'arrivant, lui jetèrent des regards inquiets.

— Des individus louches, dis-tu ?

— Trois ou quatre hommes vêtus de noir. Ils se cachaient dans une ruelle.

La porte de la cabane laissait toute sa clarté s'évader dans la nuit. Les gardes scrutaient l'obscurité en direction de la ruelle ; ils convinrent d'aller y jeter un coup d'œil. L'oncle mit une main sur l'épaule d'Ulysse et la retira précipitamment.

— Pouah ! Tu es aussi trempé que ton chien !

— C'est le brouillard, mon oncle.

— Allons, en voiture ! Profitons de cette diversion pour filer avant qu'ils ne reviennent me poser des questions ou qu'ils aient l'idée de réquisitionner la voiture.

La Mercury Comet s'éloignait de la ville-puits. L'oncle conduisait de manière très détendue, plus rien ne subsistant de la tension ni de l'angoisse qui l'avaient affligé à l'aller, alors qu'il se traînait dans cette purée de pois. Ulysse s'était assoupi presque tout de suite, brisé lui aussi par sa traversée du brouillard, à quoi il fallait ajouter l'effort d'une ascension verticale continue. Il ouvrait parfois

les yeux, jetait un regard curieux sur le paysage qui défilait et se replongeait dans le sommeil.

La route s'orientait tout de suite au nord-ouest en direction des terres sauvages. Pour se rendre chez l'oncle Alexis, il fallait d'abord gagner le chemin de ceinture qui traçait une immense boucle autour de la ville-puits, puis emprunter un chemin de campagne sur lequel se trouvaient deux ou trois fermes ainsi que quelques paisibles maisonnettes de campagne abandonnées.

Les ruines d'une grande ville s'étendaient au croisement des deux routes. Alexis ralentit l'allure dès les premiers bâtiments, non par crainte de renverser un passant, mais parce que sur cette chaussée mal entretenue et couverte de gravats, il était facile de crever un pneu. L'oncle voulait à tout prix éviter de s'arrêter en cet endroit. Un sentiment diffus d'oppression se faisait sentir, comme si la ville elle-même rejetait les intrus.

Ulysse s'était éveillé et observait avec malaise les édifices environnants. Son regard s'enfonça dans un bâtiment dont la porte béait, à demi arrachée. Il crut distinguer plusieurs yeux fixés sur lui. Il ne comprenait rien à cette hostilité latente. Il aurait bien aimé faire quelques pas dans cette ville si différente de la sienne, afin de vérifier si les ragots des vieillards de son quartier avaient quelque fondement. Tout ce qui existait derrière les murs d'enceinte faisait peur aux habitants de la ville-puits. Ils en disaient du mal, faute de pouvoir dire quoi que ce soit qui fût fondé sur une véritable connaissance. C'était l'En-dehors, l'En-haut, l'Ailleurs... Rien de bon, en somme. Mais ce qui inspirait l'horreur chez les uns était précisément ce qui fascinait Ulysse lequel, en raison de son jeune âge et de son tempérament aventureux, rêvait de routes qui ne s'arrêteraient jamais, de plaines, de montagnes, de

mers et d'océans. Mais il rêvait aussi de retrouver Pénélope, prisonnière de la ville-puits.

La voiture quittait enfin la ville et le pénible sentiment qui avait envahi Ulysse se dissipa. Il se cala dans son siège et replongea dans ses rêves.

Ulysse s'éveilla en sursaut. Il prit subitement conscience de son immobilité et de l'absence de l'oncle à sa gauche sur la banquette. Ulysse se redressa lentement, ce qui fit chanter et craquer le siège de simili-cuir pendant quelques instants. La voiture était stationnée sous un saule qui lui cachait partiellement la maison de ferme. Des aboiements fusaient au loin. Un soleil éblouissant plombant sur le capot baignait l'habitable d'une lumière vaporeuse qui empêchait Ulysse de voir ce qui se passait à l'extérieur.

Il entendit la portière s'ouvrir et vit le petit Benoît entrer dans la clarté pour s'asseoir fièrement à la place du conducteur. Il mit les mains sur le volant, fit mine de démarrer et imita le bruit du moteur avec un claquement de lèvres, couvrant du même coup le pare-brise d'une grêle de postillons. Il essuya son menton dégoulinant, puis se tourna vers Ulysse et dit, imitant les intonations paternelles :

— Je vais te reconduire, nous ne sommes plus très loin, maintenant.

Après quelques minutes de ce voyage immobile, Benoît décréta qu'ils étaient arrivés, quitta la voiture en trombe et s'enfuit vers la maison. Ulysse fit semblant de couper le contact et sortit à son tour.

La lumière du soleil remplissait toute chose en descendant directement de ce ciel immense. Dans la ville-puits, la lumière rationnée ne s'aventurait que prudemment dans les spires, après avoir ricoché sur toutes sortes d'édifices glauques et sales qui la dégénéraient encore. Ici, la lumière lui paraissait libre, légère.

Ulysse s'arracha à sa fascination et grimpa les quelques marches donnant sur le portique de la maison. Il repoussa la porte-moustiquaire. En raison du contraste avec l'éblouissement du soleil, Ulysse avait l'impression d'entrer dans une caverne obscure. Il entendait des bruits de pas, des voix qui s'interpellaient donnant des ordres brefs ou répondant succinctement à des questions, des rires, le grand tonnerre des pas pressés descendant et remontant les escaliers.

Quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, il s'avança. Il se dirigea vers la cuisine, pistant les odeurs qui en émanaient. L'oncle Alexis s'activait à préparer le déjeuner avec Jeanne, son épouse, qui avait déjà fait la plus grande partie du travail.

— Je t'avais pourtant dit de m'attendre !

— J'étais inquiète, il fallait bien que je bouge... Salut bonhomme, dit-elle en apercevant Ulysse.

Ses traits s'étaient détendus d'un seul coup. Elle passa la main dans les cheveux de son neveu avant d'ajouter :

— Content de te voir en un seul morceau. Va dire bonjour à tes cousins.

Elle le poussa d'un geste tendre vers la salle à manger. Ulysse voyait ses cousins et ses cousines s'affairer autour de la grande table. On sortait pour lui les couverts du

dimanche, comme lorsqu'on recevait de la grande visite. Les enfants se faisaient une fête d'ouvrir la grande armoire et de déplacer avec un luxe infini de précautions les immenses piles de vaisselle. Au signal de l'oncle, chacun gagna la place qui lui avait été attribuée.

Le repas s'anima rapidement. Tout le monde s'empresait auprès d'Ulysse, s'enquérant des mille et un détails de sa vie citadine. Ulysse les connaissait tous, mais il s'emmêlait encore dans les noms, ce qui lui valait à chaque fois un tonnerre de protestations. Il y avait, de l'aînée au cadet : Hermine, Napoléon, Thérèse, Agnès, Léon et Benoît. Les six enfants prenaient la parole à tour de rôle et s'assuraient d'engouffrer le plus de nourriture possible entre deux questions. Ulysse, pressé de toutes parts, se voyait obligé de répondre à l'un et à l'autre. Il vit venir la fin du repas sans avoir pu absorber le moindre bout de pain. Jeanne entraîna sa marmaille vers la cuisine où elle orchestra un grand nettoyage annuel des couverts.

Ulysse demeurait seul à table avec son oncle. La dernière fois que cela s'était produit, il n'était encore qu'un petit enfant qui ne pensait qu'à jouer. Aujourd'hui, Ulysse avait vieilli et se posait toutes sortes de questions. Il harcelait son père, le questionnait sur le fonctionnement et les mécanismes les plus secrets de la ville-puits et sur tout ce qui concernait le monde extérieur. Son père éludait plusieurs de ses questions, et Ulysse ne savait pas s'il refusait de répondre ou s'il ne le pouvait tout simplement pas. Ce tête-à-tête avec son oncle constituait donc un précédent dont il entendait tirer parti.

— Mon oncle, je croyais que la ville que nous avons traversée ce matin était abandonnée. Et pourtant, j'ai vu des yeux qui me fixaient cachés dans le noir.

Alexis considérait son neveu avec gravité. Il ouvrit la bouche et prit une immense inspiration comme s'il s'apprêtait à se lancer dans une phrase interminable.

— Je n'ai pas vu ces yeux, mais je ne te dirai pas qu'ils n'existent pas. Les gens de la cité aiment croire que la ville a été complètement abandonnée et que ses habitants se sont perdus quelque part dans le nord où ils sont redevenus des sauvages... En réalité, certains secteurs sont toujours habités par une poignée de déshérités qui y survivent tant bien que mal. Ils se tiennent soigneusement en retrait de la route et font parfois du commerce avec les cultivateurs des environs. On raconte qu'ils détroussent les voyageurs qui commettent l'imprudence de s'y arrêter. Je n'en crois rien, mais je préfère ne pas avoir à le vérifier par moi-même.

— On dit qu'il y a eu une guerre entre la cité et la ville-puits ?

— S'il y a eu une guerre, c'était il y a très longtemps. Et pourtant, la ville n'en porte aucune cicatrice : pas de traces de bombardements ou de pillages, pas d'ouvrages de défense. Les seuls dommages qu'on y observe sont ceux du temps.

— Mais le mur de ceinture de la ville-puits est en ruine !

— De biens curieuses ruines que celles-là : propres, rangées, sans éclats de sable ni pierres brûlées. En réalité, les murs ont été démontés par les citadins qui ont utilisé les pierres pour réparer les façades de leur maison mangée par l'humidité. Moi-même, j'en ai jadis ramassé

quelques-unes en guise de souvenir, non que j'en aie un quelconque besoin : mes champs en sont pleins.

Il faisait de grands gestes avec les bras, comme s'il se défendait contre un envahisseur le pressant de toutes parts. Il s'arrêta quelques instants pour rire de sa plaisanterie, puis reprit d'un air plus assombri :

— Du reste, je ne m'y aventurerais plus. Les vigiles qui assurent la surveillance des murs sont de plus en plus nerveux. Tu sais, ils m'ont fichu une fameuse frousse, ce matin ! Ils ont doublé les gardes et ils se promènent avec de grandes carabines. Enfin...

— À quoi servent ces gardes, mon oncle ? Est-ce pour empêcher les gens d'entrer ou de sortir ?

L'oncle haussa un sourcil. L'index de sa main droite restait immobilisé, bien tendu, menaçant comme le canon d'un fusil. Il savait qu'il n'aurait pas le courage de s'ouvrir entièrement devant son neveu et il en éprouvait une certaine honte. Ulysse était pourtant enchanté. Jamais personne n'avait parlé si franchement devant lui de choses aussi sérieuses. L'oncle ouvrit lentement la bouche pour commencer à répondre, puis la referma tout aussi lentement. Il conclut, en abattant l'index :

— Tu es trop futé, toi. Va jouer avec tes cousins !

Pour un petit garçon habitué à vivre dans les espaces confinés de la ville-puits, un établissement de ferme offrait des possibilités infinies de réjouissances. En premier lieu, il y bénéficiait de tout l'espace nécessaire afin de laisser sortir ce surplus d'énergie qui encombraient ses membres.

Ce besoin de courir à perdre haleine sans aller nulle part, de sauter, de se jeter partout, de se rouler dans l'herbe. Les enfants se poursuivaient, se cachaient les uns des autres, jouaient à se surprendre.

L'un des cousins remarqua que la grande échelle s'appuyait encore sur la maison. Ils tournèrent autour pendant un bon moment, hésitant devant le danger, mais la promesse d'un point de vue enchanteur sur toute la région et la chance d'explorer un lieu encore jamais visité l'emportèrent. Quelques minutes plus tard, ils étaient tous perchés sur le toit.

Le paysage s'étalait devant Ulysse comme une carte géographique sans légende et sans indications. Tout le pays environnant – marais, montagnes, collines, cours d'eau et plaines – se fondait en une masse indistincte de signes. Un trou obscur que l'on apercevait à quelque distance vers le sud attirait particulièrement l'attention d'Ulysse. Dans ce monde à deux dimensions, la ville-puits semblait un défaut du papier, un trou permettant de voir sous la carte. Hermine regardait également la bouche béante de la ville, comme si elle n'en avait jamais remarqué la présence auparavant.

— On dit qu'il faut une journée complète pour en faire le tour, commenta-t-elle.

— Jadis, bien avant que je ne vienne au monde, on pouvait parcourir toute la boucle en marchant sur les remparts, répondit Ulysse. Mais aujourd'hui, il y a des brèches importantes.

— C'est drôle, dit Napoléon, toutes ces cheminées qui s'élèvent plus haut que le sol.

— Quand le vent souffle du sud, la fumée entre dans le puits. Et ça, je t'assure que ce n'est pas drôle.

— Est-ce qu'il y a un fond ?

— On ne le voit pas le fond. Est-ce qu'il y en a un ?

— Certains croient qu'il y a un fond, d'autres, qu'il n'y en a pas.

— Pourquoi ne pas aller vérifier ?

Ulysse garda le silence quelques instants avant de répondre.

— C'est trop loin, et bien trop dangereux. Des bêtes épouvantables vivent dans les spires inférieures, des rats géants, des araignées, des monstres. Parfois, quand ils n'ont rien à manger là, en bas, ils remontent et sèment la terreur dans la ville.

— Les monstres, ça n'existe pas, répondit sentencieusement Léon.

— Pourquoi les gens vivent-ils dans le puits ? demanda Agnès. Ils pourraient s'installer en surface ?

— Ils travaillent dans le puits, répondit Ulysse. Ils y vivent, c'est là que vivent également leur famille et leurs amis.

— Quel travail nécessite d'être accompli dans un trou ? insista Agnès. Ne pourraient-ils pas faire le même en surface, là où il y a de la lumière et de l'espace ?

— Mon père dit que les gens ont peur et s'y sentent à l'abri.

— À l'abri de quoi ?

— De la guerre.

— Quelle guerre ?

Ulysse ne pouvait pas répondre et, pour la première fois, il se sentait idiot de croire à toutes ces histoires. Mais il était difficile de cesser de croire d'un seul coup et de s'avouer qu'on a eu tort. Ulysse était très jeune encore et il acceptait intuitivement cette idée d'une menace diffuse. Il cherchait dans le paysage un ennemi dissimulé prêt à fondre sur sa cité.

Le dîner fut tout aussi joyeux que le déjeuner. Jeanne avait bien pris soin de séparer Ulysse de son oncle, craignant que ce dernier, par un souci qui l'honorait, se préoccupe de l'instruire de certains points et n'abrutisse son neveu avec des discours abscons. Comme si la vie en ville n'était pas déjà assez éprouvante.

Après le repas, Ulysse s'endormit presque sur sa chaise. Sa journée avait débuté bien avant l'aurore, puis les jeux de la matinée, au cours desquels il avait eu le loisir de dépenser plus d'énergie qu'à l'ordinaire, l'avaient vite épuisé. L'oncle annonça qu'il leur fallait maintenant reprendre la route s'ils voulaient qu'Ulysse soit de retour chez lui pour le repas du soir et ne pas inquiéter sa famille par une absence prolongée.

L'oncle remit à Ulysse un panier rempli de victuailles. Plein d'un orgueil campagnard, il décriait la qualité des marchandises que l'on trouvait dans la ville-puits. Plus rien n'était frais là-bas, tout prenait le goût de la suie et de la poussière des entrepôts souterrains aménagés dans les anciennes galeries creusées à flanc de montagne. Ulysse se rappelait les idées romanesques de Pénélope sur les tunnels cachés. Jeanne s'avancait en se dandinant comme une fillette, les mains dans le dos. Alexis posa sa main sur l'épaule d'Ulysse et baissa la voix.

— Vous devriez venir vivre avec nous, sur la ferme. Ce n'est pas le travail qui manque ici, on y mange toujours à notre faim et on ne risque pas de se faire attaquer le soir par des voyous en sortant de chez soi.

Ulysse regardait son oncle. Il imaginait les jeux perpétuels, les autres enfants, l'espace et la lumière. L'oncle ajouta :

— Et si ton père ne veut pas quitter son emploi, tu n'as qu'à venir tout seul.

Ulysse ne savait quoi répondre. Ses grands yeux brillants disaient qu'il mourait d'envie de rester ici pour toujours, mais que la décision ne lui appartenait pas. Une lueur triste s'empara de son regard. Jeanne s'en aperçut et elle s'empressa de brandir ce qu'elle cachait derrière son dos : un gros ballon bariolé de spirales multicolores.

— C'est pour moi ? demanda Ulysse.

— Quand il tourne très vite, dit l'oncle, les couleurs se fondent les unes dans les autres, il devient tout gris.

— Et si tu le tournes encore plus vite, ajouta Jeanne, il t'apparaîtra tout blanc.

Pendant tout le trajet du retour, Ulysse fit semblant de dormir. Il serrait son nouveau jouet dans ses bras et appuyait sa tête dessus. L'odeur du plastique l'enivrait. Ulysse n'avait jamais possédé de ballon. Il y en avait très peu dans la ville-puits, la disposition des lieux ne se prêtant pas à des exercices exigeant de grands espaces. Les balles finissaient invariablement leur course sur le toit d'un édifice de la spire inférieur, où personne n'osait jamais aller les chercher.

L'oncle respecta le silence du garçon. Le regard d'Argos allait de l'un à l'autre ; sa grande langue de chien pendant entre ses dents, il souriait.



L'oncle n'avait pas voulu s'approcher des remparts et avait laissé son neveu un peu en retrait de la ville.

— De toutes façons, tu es largement en avance, et ça m'évitera de me faire apostropher de nouveau.

Sitôt hors de la voiture, Ulysse remit son sac en bandoulière et souleva le panier de provisions. Argos papillonnait autour de son maître, fasciné par le spectacle chatoyant du ballon qu'Ulysse faisait rebondir devant lui.

Les sentinelles, désœuvrées, l'observaient depuis un bon moment. Lorsqu'il franchit la porte, Ulysse dut subir leurs sarcasmes moqueurs. Avec son panier et son ballon, le jeune garçon leur semblait la parfaite incarnation de ces estivants oisifs qu'on voit sur les gravures.

— Dis donc Charles, je ne savais pas que la plage se trouvait par là ?

— C'est peut-être une installation récente...

— Eh, petit ! Est-ce que tu vas te faire bronzer ou bien jouer dans la mer avec ton beau ballon ?

— L'eau est bonne, ajouta le troisième vigile en jetant à la rue un sceau d'eau souillée qui éclaboussa les souliers d'Ulysse.

Il s'éloigna rapidement, s'inquiétant de savoir si les gardes ne le suivaient pas. Le regard toujours perdu par-dessus son épaule, encombré par son panier et son sac, il trébucha et son ballon lui échappa. Il rebondit à quelques mètres devant lui puis s'éloigna, entraîné par la dénivellation presque constante du sol, poursuivi par Argos qui, croyant bien faire, lui donnait des petits coups de museau qui l'éloignaient encore.

— Argos, reviens ici, ordonna Ulysse.

Mais le chien s'était pris au jeu. Ulysse s'élança à la poursuite de son ballon. Il espérait qu'il buterait dans quelque encoignure ou sur un obstacle disposé au milieu de la chaussée, mais le ballon semblait se rire des obstacles et poursuivait inlassablement sa course. Ulysse songea à emprunter un escalier de traverse et à attendre son ballon une spire plus bas, mais il ne voulait pas le quitter des yeux, car il craignait qu'un passant ne cherche à s'emparer d'un objet aussi rare.

Des ouvriers nonchalamment appuyés contre les murs aveugles des usines contemplaient le spectacle curieux de ce petit garçon courant derrière un chien et un ballon multicolore. Sous l'effet de la vitesse de rotation, les couleurs du ballon avaient commencé à se mélanger.

Pénélope avait grimpé quatre à quatre les marches de l'escalier de traverse. Elle s'arrêta quelques instants afin de reprendre son souffle et jeta un regard inquiet sur le Grand-Boulevard presque vide. Elle se dirigea vers un café et héla un homme qui sirotait une liqueur en fixant intensément la route.

— Pardon, monsieur, n'auriez-vous pas vu passer un garçon avec un petit chien ?

— C'est ton petit ami ? demanda l'homme dont le regard s'allumait.

Pénélope rougit, sans répondre.

— N'ai rien vu, grommela-t-il, avant de se rabattre sur son verre.

Depuis le début de son ascension, Pénélope avait déjà emprunté quatre escaliers et un funiculaire. Ces chemins lui permettaient de gagner un temps considérable. Si tout se passait bien, elle parviendrait rapidement à un lieu où il n'était pas encore passé ; en revanche, si elle montait un escalier de trop, elle risquait d'arriver trop tard en un endroit visité depuis un certain temps déjà. Il s'agissait en quelque sorte d'une remontée dans le temps plutôt que d'un raccourci dans l'espace.

Au sortir de chacun de ces raccourcis, elle interrogeait les passants, les gens des entourages, mais ces interrogatoires improvisés ne lui apportaient jamais de réponse claire. Même ceux qui prétendaient n'avoir vu personne ne la réconfortaient qu'à moitié. Elle regardait des deux côtés, plissait les yeux à la recherche d'un indice témoignant du

passage d'Ulysse. Mais, d'un côté comme de l'autre, le chemin tournait et se dissimulait rapidement derrière des bâtiments.

Elle observait la pente depuis un bon moment déjà lorsqu'un ballon multicolore lui roula entre les jambes et faillit lui faire perdre l'équilibre. Elle se redressa, se retourna, vit d'abord Argos, puis Ulysse courant à sa rencontre. Le chien la dépassa sans même prendre le temps de la renifler. Ulysse interrompit brusquement sa course, considéra Pénélope quelques instants, puis lui saisit un bras et l'entraîna à sa suite.

— Comment ça s'est passé chez ton oncle ?

— Viens, il ne faut surtout pas le perdre de vue.

Ulysse raconta son périple, tout en suivant le ballon du regard. Pénélope se montra particulièrement intéressée par la rencontre de l'oncle avec les sentinelles. Ulysse, craignant que la conversation ne s'égare à nouveau sur un de ces sujets chauds qui les opposaient, reprit sa narration avec encore plus de détails : la traversée de la ville abandonnée, les yeux aperçus dans un demi-sommeil, le repas et le babil assourdissant de ses cousins et les jeux de l'après-midi.

— Avant le départ, mon oncle m'a offert de venir vivre avec eux. Tu imagines, vivre sur du plat, dans le grand air et la lumière ?

Les yeux d'Ulysse pétillaient. Pénélope fixait la pointe de ses souliers. Ulysse reprit :

— Mais j'ai refusé. Je ne peux pas quitter... mes parents.

Il hésitait.

— Et puis, je me suis dit que tu t'ennuierais peut-être un peu si je m'en allais.

Ils avaient, en discutant, effectué un tour complet. Pénélope était revenue au pied du dernier escalier qu'elle avait remonté. Au bout d'une petite rue de traverse, un autre escalier descendant lui faisait face. Elle devait rentrer chez elle, sinon ses parents s'inquiéteraient et lui feraient une colère monstre lorsqu'elle serait de retour.

— Tu veux que je t'aide à attraper ton ballon avant de partir ?

— Non, ça va aller. Mais je serai certainement en retard pour le souper.

— Donne-moi ton panier, je ferai un petit détour par chez toi et j'en profiterai pour expliquer ça à ta mère.

Allégé de sa charge, Ulysse allait pouvoir dépasser le ballon à la course et attendre qu'il ne descende jusqu'à lui. Il courut ainsi pendant quelques minutes puis, essoufflé, s'arrêta pour attendre. Quelques vieux affalés sur un banc à proximité commentaient la scène à voix haute.

— Ah, c'est beau la jeunesse !

— Toujours à courir.

— Un petit voyou, oui ! Qui traîne à la recherche d'un mauvais coup à faire au lieu d'aller à l'école.

Vieux grincheux ! Pourquoi voudrais-tu qu'il aille à l'école le dimanche

— Mais nous ne sommes pas dimanche !

— Alors fiston, on court après les filles ?

— C'est l'âge qui veut ça.

— J'ai échappé mon ballon. J'attends qu'il descende jusqu'ici.

Le ballon se faisait attendre. Ulysse se dressa sur ses pieds et aperçut quelqu'un courir vers son chien en le menaçant d'un grand balai. La silhouette donna un vigoureux coup dans quelque chose, le ballon sans doute, et Argos se remit immédiatement à courir. Les vieux qui avaient suivi la scène avec attention se remirent à causer tous en même temps.

— Va, prends bien garde à ce qu'il ne t'échappe pas encore.

— On ne sait jamais, il pourrait descendre jusqu'au fond.

— Il n'y a pas de fond, le ballon descendrait éternellement.

— Ça n'a pas de sens, il faudra bien qu'il arrive quelque part un jour.

— Il y a un fond. Souvenez-vous d'Auguste.

— Le commandant Piccard ?

— Lui-même !

— Cette sacrée vieille fripouille ! C'est vrai qu'il a fini par se faire nommer commandant.

— C'est qu'il s'était rudement bien battu à la guerre.

— Il n'y a jamais eu de guerre !

— Ses gallons, il a bien fallu qu'il les gagne quelque part ?

— Tu y as été à la guerre, toi ? Piccard avait toujours la tête en l'air avec ses inventions à la noix. Il n'a jamais prouvé à personne qu'il s'était vraiment rendu au fond.

— Nous voulons bien croire, encore nous faut-il des preuves.

— Qu'est-il devenu ? demanda Ulysse.

— Il a fait gonfler un ballon énorme, je l'ai vu de mes yeux, celui-là. Puis, il s'est élevé dans la grande nacelle qui y était suspendue. Le vent soufflait du nord, vers la mer. Il n'est jamais revenu.

— Tu confonds tout : il a fait son ascension bien avant de partir à la découverte du fond.

— Si ça se trouve, il n'est jamais remonté...

— Dis donc, tu es bien le petit Ulysse ? N'aurais-tu pas des nouvelles du vieux Mathias ? Il travaillait dans le même service que ton père...

— Et Taschereau ? Peut-être l'as-tu connu ?

— Oh ! Regardez le petit chien !

— Attention petit, voilà ton ballon qui arrive !

Fuyant devant Argos, le ballon passa à toute allure. Ulysse plongea mais ses bras se refermèrent sur le vide. Il se releva et salua les vieux qui bavardaient encore.

Ulysse avançait maintenant dans un des quartiers résidentiels les plus cossus de la cité. Patrons d'entreprises, notables, propriétaires et princes en tous genres composaient une classe privilégiée qui occupait près du quart des espaces habitables. Ils possédaient de somptueuses villas dont les jardins s'étendaient jusqu'à la falaise. Les quartiers riches n'occupaient pas une ou plusieurs spires en particulier, ils s'étendaient plutôt sur plusieurs niveaux, du côté le mieux éclairé, laissant les quartiers pauvres croître dans l'ombre. Des passerelles privées et des funiculaires privés reliaient ces quartiers les uns aux autres. Il n'y avait presque personne sur le Grand-Boulevard. Les citoyens les plus fortunés, soucieux de bien se faire admirer, utilisaient la passerelle destinée à la promenade qui courait le long de la falaise. Les habitants des quartiers

pauvres se massaient parfois sur les précaires plateformes des spires supérieures pour voir défiler toute cette richesse dans sa parade dominicale.

Presque sans transition, les maisons se resserrèrent les unes sur les autres et la rue se peupla d'enfants. Le passage d'Argos et du ballon créait une bulle de silence dans le brouhaha des cris et des jeux. Des dizaines d'yeux ronds s'immobilisaient soudain pour suivre le ballon multicolore.

Un groupe de garçons plus âgés qu'Ulysse s'emparèrent du ballon et commencèrent à se le lancer, d'abord avec les mains, puis avec les pieds. Ils retrouvaient instinctivement les règles d'un jeu pratiqué par les enfants du monde entier.

Ulysse ne savait pas à qui s'adresser pour récupérer son bien.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

— Ce ballon est à moi.

— Eh, Louis ! La passe !

— Par ici, par ici !

Argos courait de l'un à l'autre. Ulysse, bouche bée, contemplait le spectacle et voyait déjà son ballon perdu. Soudain, les premiers cris de mères appelant leurs enfants à la soupe résonnèrent dans les ruelles. Les jeunes joueurs se dispersèrent. Ils lançaient à Ulysse des regards jaloux qu'il ne vit pas, car il s'était déjà lancé à la poursuite de son ballon.

Le curieux mélange de soleil couchant et d'éclairage public qui couvrait les quartiers riches était remplacé à chaque demi-tour par la relative obscurité des quartiers pauvres. Quelques rares réverbères laissaient entre eux de grands intervalles qui semblaient autant de mers obscures entre de petits îlots de clarté. Puis, les quartiers riches disparaissaient complètement, abandonnant tout l'espace comme s'ils refusaient de se rabaisser davantage.

Malgré l'obscurité, Ulysse n'avait aucun mal à garder le regard fixé sur son ballon : ses spirales multicolores, pâlisant sous l'effet de la vitesse, dégageaient une lumière qui leur était propre. Argos, en bondissant, formait une tache obscure qui éclipsait périodiquement le ballon.

Les habitants désertaient les rues et se terraient chez eux.

Pénélope avait emprunté un funiculaire qui lui avait permis de descendre une quinzaine de spires en quelques minutes. Elle avait ainsi rejoint Ulysse qui, contraint à cavalier derrière son ballon, descendait le Grand-Boulevard spire après spire. Même s'il ne parvenait pas à distinguer ses traits dans l'ombre, Ulysse devinait la moue inquiète qui se dessinait sur le visage de Pénélope.

— J'ai eu du mal à te retrouver. Je n'aime pas descendre si bas à la nuit tombante.

— Ma mère ne s'inquiète pas trop ?

— Elle a cru que j'avais inventé cette histoire de ballon. Elle m'a même accusée d'avoir volé je ne sais quoi dans le panier.

— Je dois poursuivre ce ballon. J'en serai quitte pour une bonne engueulade. À quoi me servirait-il d'avoir descendu toutes ces spires pour abandonner maintenant ?

— Mais ce n'est qu'un ballon. Remonte avec moi !

— C'est lui qui veut m'échapper. Quand je le poursuis, il s'éloigne de moi. Pas de lui-même bien sûr. Argos le pousse, un homme l'écarte, des enfants lui donnent des coups de pied. Et sitôt que je m'en désintéresse – comme maintenant, par exemple – il ralentit, il se met à buter sur toutes sortes d'obstacles. Même la poussière du sol semble le freiner.

— Jusque où iras-tu, Ulysse ? Tu ne sais même pas ce qu'il y a dans les spires inférieures.

— J'irai jusqu'au bout.

S'avisant du ton trop sérieux qu'il avait pris pour prononcer ces dernières paroles, il ajouta :

— Ce n'est qu'un jeu, tu sais.

Avant de le laisser partir, Pénélope remit à Ulysse un demi-pain et un gros morceau de fromage.

— Fais attention.

— Ne t'inquiète pas. Tu vois, le ballon repart. Il m'attendait.

Ulysse contemplait le Plongeon avec un immense respect.

C'était la première fois qu'il voyait ce lieu mythique de la cité, cet endroit auréolé de légendes fantastiques et d'histoires mystérieuses.

Le Plongeon était en fait une étroite passerelle ne laissant passage qu'à une seule personne. Elle s'avancait dans le vide et permettait aux visiteurs de toucher de la main l'Axe de la spirale. Un seul réverbère éclairait la scène. Sa fragile lumière se projetant jusqu'au bout de la passerelle ne permettait pas de voir à plus d'une ou deux spires au-dessus ; on ne devinait même pas la falaise en face.

Le plongeon avait été utilisé autrefois pour les exécutions capitales. On précipitait les grands criminels dans le puits après une longue cérémonie dont le rôle symbolique consistait à transformer cet odieux meurtre collectif en un sacrifice personnel du condamné qui offrait sa vie pour le bien de la cité. Le cri des malheureux se faisait entendre pendant de longues minutes. Jamais on ne percevait le son d'un corps qui heurtait le fond.

Ulysse aurait bien voulu s'aventurer sur la passerelle, avancer la main jusqu'à ce que l'Axe de la cité la traverse. Mais il devait encore descendre.

Vinrent des spires plus obscures, encombrées de maisons abandonnées. Sur les murs, des graffitis effacés par le temps témoignaient du passage déjà ancien de visiteurs. Ulysse laissait le sentiment de cette désolation complète envahir son esprit.

Il buta sur une roue immense qui avait appartenu à un camion démesuré. Il contourna une antique pelle mécanique dont la base, renversée au sol, obstruait la chaussée. Son grand bras rouillé, tendu vers le vide, se perdait dans le noir.

Des galeries de mines s'ouvraient le long de la falaise. Certaines avaient été obstruées, mais les planches à moitié pourries cédaient pratiquement sous la pression du regard.

Ulysse retrouva quelques allumettes dans le fond de sa musette et en craqua une pour jeter un coup d'œil à l'intérieur d'un tunnel qui semblait plus grand que les autres. La lumière vacillante lui permit de déchiffrer une inscription gravée sur un rocher :

Pour vivre, l'homme doit lutter.

C'est vers la limite du réalisable que doivent tendre ses efforts.

Comm. A. Piccard

Le cœur d'Ulysse se gonfla d'orgueil. Il marchait sur les traces d'un héros. Il ne ressentait plus aucune crainte. Les histoires de Rat-du-Fond-du-Monde qui l'avaient toujours empêché de dormir ne lui vinrent même pas à l'esprit.

Devant lui fuyaient son chien et un ballon multicolore qu'il ne rattraperait peut-être jamais.



Les spires sont de plus en plus étroites. La route aussi rétrécit et Ulysse n'y tient plus qu'à peine. Il y a un bon moment qu'il ne voit plus d'habitations, plus de constructions, plus de traces d'activité humaine. Le paysage se

résume à une paroi de pierre brute en constante translation, légèrement descendante. Même le trou à sa droite lui semble fait de pierre ; il est bien plus l'expression d'une chute potentielle qu'une réalité physique, qu'une absence de matière.

Seul élément vivant dans le paysage, Argos, à quelques mètres devant lui, agite curieusement les pattes dans l'air. De l'écume s'échappe de sa gueule ouverte. Devant le chien, une boule blanche dont la vélocité doit être extrême. L'absence d'un référent, d'un élément différencié empêche Ulysse de mesurer cette vitesse.

Ulysse est bien près de se croire le centre du monde. Le sol n'est plus qu'un tapis roulant et la mine tourne autour de lui. Il n'a plus le sentiment de descendre, mais de tomber. Il se sent perdu dans le vide. Quel sentiment prédomine ? L'impression de chuter, ou celle de tourner à toute vitesse sur lui-même ? Un vertige s'empare de son esprit. Son champ de vision se rétrécit à l'extrême, il ne subsiste plus qu'un petit rond qui lui semble un tunnel infini dans lequel il avance difficilement. Une peur panique manque de le submerger et il la contient avec peine. Cette peur se transforme en violents étourdissements, puis en nausée. Le sang reflue de ses jambes, il sent le sol se dérober sous ses pas.

Il ralentit, puis il s'arrête. Le monde tourne violemment autour de lui. Il s'agenouille et s'agrippe à des aspérités de la pierre, attendant que le malaise se dissipe. Ses yeux qui s'étaient fermés malgré lui s'ouvrent à nouveau. Il voit Argos et le ballon s'éloigner de lui à toute vitesse.

Le ballon quitte la chaussée, rebondit sur les parois et entame une descente en chute libre dans un boyau vertical. Argos se lance dans le vide, faisant claquer ses

mâchoires dans une ultime tentative pour s'emparer de sa proie.

Ulysse est si étourdi qu'il ne sait plus où est le haut ni le bas. Il regarde le ballon et le chien tomber comme s'ils ne faisaient que s'avancer dans un tunnel devant lui.

Ulysse voudrait rattraper son chien. Il se relève mais, encore trop étourdi, il tombe. Ses bras heurtent l'autre paroi.

Le voilà maintenant coincé dans le siphon.

Il a envie de se jeter

dans le

trou.

Au fond

du monde,

il n'y a pas de fond.

Ulysse revient à lui. Étonné
de ne pas être plongé dans de complètes ténèbres.

Une curieuse lumière monte du fond du puits
et irradie ce monde obscur.

Ulysse se redresse. Il rampe péniblement afin d'atteindre une spire plus large où il pourra se reposer sans craindre à tout moment de tomber dans le vide. Quelques tours plus haut, un élargissement de la route forme une plateforme où il peut enfin s'arrêter. Il s'appuie contre la falaise, s'assied par terre et pleure la perte de son chien. Il est affamé, épuisé et triste. Il pleure longuement, doucement. Puis, il ne pleure plus.

La réalité de sa course lui apparaît. Personne n'est jamais descendu si bas. Aucun héros n'a jamais pu atteindre le fond, car il n'y en a pas. Un brutal sentiment animal s'éveille en lui. Il a faim. Il mange le bout de pain que lui a remis Pénélope. Il regarde la petite ouverture au-dessus de sa tête et devine la ville tout en haut qui dort en silence.

Dans le fond de son sac, il trouve quelques-unes des pièces de monnaie que lui avait données sa mère afin qu'il emprunte les funiculaires et qu'il avait préféré conserver en grimpant quelques escaliers de plus.

Il les prend dans sa main et tend celle-ci au-dessus du vide. Sa main est exactement dans l'axe de la mine. Il ne la sent plus, elle se trouve en un autre lieu. Il se remémore l'humidité et le froid du brouillard, le cuir des sièges de la Mercury Comet, les bardeaux du toit chez son oncle, le

contact du ballon, le bras de Pénélope, la main de Pénélope, la sensation de la pierre froide.

Il écarte les doigts. Il voit sa main fermée et ouverte à la fois. Les pièces de monnaie s'en échappent et tombent lentement, attirées vers le bas. Il voit tous les moments de leur chute au ralenti.

Pendant que les pièces entament leur descente, il fait un souhait : que son chien parvienne, au terme de sa chute, en un monde meilleur. Peut-être existe-t-il au centre de la terre un peuple pacifique qui recueille toutes les victimes de toutes les villes-puits du monde. Ou alors, il souhaite qu'il émerge bientôt de l'autre côté de la planète et fasse la joie d'un autre petit garçon ayant perdu son chien. Tout cela est possible et même probable, se dit-il, car le monde est vaste et bien des choses nous sont encore inconnues.







Tous sont réunis pour le bal
costumé annuel. Certains
discutent sur le porche du
palace, d'autres dans le hall sous
la coupole de cuivre. Mais la
plupart évoluent dans la grande
salle où les cocktails abondent.



Masses en mouvement perpétuel.
Les convives gravitent librement,
sans grand souci de cohérence.

Il est ardu de prévoir le
déroulement d'une telle soirée
même si certains schèmes,
comme la répartition équidistante
des individus, sont notés à
l'occasion. Les Organiseurs
sont à l'affût et appréhendent
tout phénomène inusité.





— Vous avez entendu la
nouvelle ?
— La nouvelle...



— À propos de Pouzzof...
— Pouzzof ?

Quelques photographes immortalisent l'événement.



Divers angles et prises de vue.
Sans esprit de composition.



Sinon par accident.



Sur la scène principale,
un orchestre improvisé
apprivoise ses instruments.



L'harmonie ne semble pas
inscrite au programme.
Les notes se juxtaposent
en mélodies asynchrones.
La section des cuivres
peine à s'organiser.



Certains couples éphémères
échantent des mouvements
volontaires.



— On se connaît...



— MBA, 1999.



— Rachel.

Un dialogue corporel
sans issue fixe.



— Timothée.



Vers 22 h, le miracle
se produit. Dans un coin,
une ronde se forme.



Une géométrie parfaite, née au
hasard des déplacements.



Le bal est réussi.



Un après-midi chez l'horloger

L'Antique Albert se moque bien, en fin de compte, que vous veniez acheter ou faire réparer une montre. Vendre ou réparer des montres est accessoire. Du matin jusqu'au soir, il se berce au milieu de ces milliers de cadrans qui pendent comme les fruits d'une étrange forêt pluviale : petites montres à trotteuses rouge cerise, goussets au laiton poli, horloges grand-père en acajou arthritique, montres d'enfant, cadrans sertis de diamants, chronomètres de course, clepsydras et sabliers.

— Et ça ? demandez-vous en pointant un revolver accroché parmi les chronomètres, ça indique aussi l'heure ?

— Quelle question : bien sûr que ça indique l'heure !

Il décroche le revolver et le dépose sur le comptoir comme une relique. Il s'agit d'un vieux *Svart n° 3* dont l'acier a depuis longtemps perdu tout son lustre. Le long

du canon, un inconnu a gravé une phrase en élégantes cursives : *Your Time Is Gonna Come*.

— Je ne comprends pas, insistez-vous. Il ne s'agit que d'un revolver !

Et l'Antique Albert d'expliquer que l'on ne saurait commettre une erreur plus grossière. Qu'en dépit des apparences, ce revolver n'est pas un revolver. Qu'en réalité ce revolver, comme d'ailleurs tous les revolvers du monde – et possiblement tous les objets du monde – n'est un revolver que dans un univers donné.

Notre univers coexiste en effet avec plusieurs univers parallèles plus ou moins synchrones (il s'agit d'une notion de base, en horlogerie) et dans chaque univers, cet objet (il pointe le revolver) remplit une fonction différente : il s'agit parfois d'un bibelot, parfois d'une fibule ou d'un porte-crayon, ou alors d'un boulrier, d'un moule-à-réglette, d'un pousse-piquet, d'un marteau, d'un tunnel de chemin de fer, ou même – comble de la métamorphose – d'une ville toute entière.

— Dans un certain univers c'est un revolver, conclut l'Antique Albert, et dans le nôtre, il s'agit d'un chronomètre.

Il raccroche le revolver à sa place, sans dire un mot. L'histoire est terminée pour aujourd'hui. Inutile d'insister, le vieil horloger n'opposera à vos questions qu'un silence obstiné, ponctué par le mécanisme de ces milliers de cadrans, chaque *tic* comme une goutte de pluie dans une averse interminable.

Il faudra alors saluer l'Antique Albert et traverser prendre un café chez Niels, de l'autre côté de la rue. Il connaît deux ou trois histoires fascinantes au sujet des cuillères.

Jour 41



TABLE DES FIGURES

Fig. 3.1	Détermination du sens de la vie avec la main (professionnels seulement)	9
Fig. 4	Binome magnétique (observé à vol d'oiseau)	27
Fig. 1	Tromblon	33
Fig. 5	Équation de la gravité habilement camouflée sous une liste d'épicerie	57
Fig. 9	« ... le premier être vivant à quitter cette horrible planète... »	141
Fig. 26	Projectile surdimensionné (extrait du <i>Traité de balistique</i> , Éditions Konstantin Tsiolkovsky, Moscou, 1961)	147
Fig. 53	Dieu ne joue pas aux dés avec l'univers (dramatisation)	155
Fig. 58	Ingénieur en costume trois pièces testant le système d'éjection d'un véhicule élémentaire	177
Fig. 97	Les catastrophes célèbres : un <i>Slinky</i> coincé dans le tube de lancement d'un missile nucléaire au nord de Petrograd en 1966	203

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER

Nikolski

Clint HUTZULAK

Point mort

Tom GILLING

Miles et Isabel ou La belle envolée

Serge LAMOTHE

Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS

Catéchèse

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

Révision : Caroline Chabot
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay et Alexandre Bourbaki

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal, QC, H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005, Paris
France
site : <http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone : (33.1) 43.54.49.02 Télécopieur : (33.1) 43.54.39.15

Éditions Alto
577, rue Lavigueur, # 2
Québec QC
G1R 1B7
www.editionsalto.com
www.alexandrebourbaki.net



ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR INC.
CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC)
EN OCTOBRE 2006
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

Ce livre est imprimé sur du papier enviro crème 100 % recyclé.

Dépôt légal, 4^e trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Québec